MICHEL LEPAGE

BANLIEUE SUD

MA VIE DE GANGSTER

Préface de Frédéric Ploquin

GRASSET

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2011*.
ISBN 978-2-246-78749-5
Préface de Frédéric Ploquin
Photo de couverture : © Jean-Luc Bertini
Tous droits de traduction, de reproduction et d’adaptation
réservés pour tous pays.

À Sergio, mon fils, ami et complice

À Délhia, mon épouse

À ma fille Ghislaine, mon fils Laurent, mes petits-enfants et à quelques amis

Table

Préface, par Frédéric Ploquin

L’arrestation

Lili se marie

Musique !

Le casse

Ma première « fiancée »

La fièvre de la vengeance

Vie active

Ma petite entreprise

Le gang de la banlieue sud

L’antigang

La gagneuse

Le devoir de s’évader

« La Fiancée du pirate »

Le stylo magique et le maton facteur

Coups de crampons et bistouri

« Opération Dragon »

Les charentaises de la liberté

Le fil de pêche

Régime minceur

Une brassée de cash

Adieu la Santé?… bon anniversaire ma fille

« Il va se crasher ! »

Une visite des services secrets

Adios España

Sergio

Préface

Si Michel Lepage était un territoire, ce serait la banlieue sud. Un espace qui s'étale au-delà de la porte d'Italie en direction de l'Essonne. C'est là qu'il est né, là qu'il a grandi, là qu'il a prospéré, dans une branche dont il est devenu l'un des meilleurs ouvriers : voleur. Gangster, si vous préférez. Un choix qu'il justifie avec la franchise et l'humour qui le caractérisent :

« À moins que la fée "millions d'euros" ne se soit penchée sur votre berceau, vous mettant à l'abri de la "fauche", soyons honnêtes : que ceux qui n'ont pas rêvé de posséder ces coupures de différentes couleurs lèvent le doigt ! »

L'argent. C'est parce qu'il en manquait qu'il est devenu hors-la-loi. Aux yeux de ce cacique du grand banditisme, rien n'a jamais compté autant que de mettre à l'abri ses proches et de leur offrir la vie dont ils n'auraient même pas osé rêver. Sans le butin des hold-up, jamais il ne leur aurait proposé ces vacances à la neige ! Quant au pavillon, les banques ne lui auraient certainement pas prêté de quoi l'acheter.

Si Michel Lepage était un gangster (et il l'a été), ce serait un gangster « honnête ». Un homme qui ne se défausse jamais, qui partage toujours équitablement, et dont le naturel est parfois désarmant.

Au fil des années 70, les limiers du Quai des Orfèvres décident cependant de faire de Michel Lepage l'un de leurs meilleurs ennemis. Ils le voient comme l'élément le plus remuant et le plus déterminé de ce qu'ils appellent bientôt, sans grande imagination, le « gang de la banlieue sud ».

Dans cette vaste zone qu'ils connaissent comme leur poche, Lepage et ses amis sont, aux yeux de la PJ, les hommes qui comptent au rayon criminalité organisée. Combien sont-ils ? Les flics dressent des tableaux et des arbres généalogiques aussi précis qu'ils le peuvent. Ne les lâchent pas d'une semelle et leur mettent tous les gros coups sur le dos.

« Si la chance m'avait souri, aime à dire Michel Lepage, je serais passé inaperçu. » Malheureusement pour lui, l'impunité n'est pas garantie pour

les voleurs et il fait très vite connaissance avec le mitard, la prison des récalcitrants. Une adresse qu'il ne choisit pas, mais qu'il fréquentera tout au long de sa vie, beaucoup trop à son goût. Sans que jamais ces séjours à l'ombre lui fassent changer de chemin – un chemin de pierres, forcément.

De réinsertion, il n'a en effet jamais entendu parler. C'est ainsi que Michel Lepage explique la récidive. Question de « dignité », explique-t-il, la soixantaine venue et les pétards au placard. Plutôt repiquer que « mendier sa pitance ». Toute sa vie, il l'a ainsi passée à braquer pour la famille, cette famille qu'il met au centre de tout. Père, mère, frère, femmes, enfants, ils le lui ont bien rendu, ne manquant jamais un parloir et répondant toujours présents aux moments clés. C'est d'ailleurs pour lui rendre hommage qu'il s'est mis en tête d'écrire un livre, alors qu'il était encore en prison. Un livre qui devait être un roman, jusqu'au jour où la réalité l'a rattrapé. Voici le résultat. L'histoire d'une longue bagarre contre les barreaux. D'une vie assumée. D'une petite bande de voleurs hors pair nés entre Ivry-sur-Seine, Vitry-sur-Seine et Villejuif, cinq potes soudés à la vie, à la mort : Daniel Cheval, dit « le Grand », Pierrot Dieudonné, dit « Piaf », Jo Horn, dit « la Galoche », Michel Meja, dit « Mimi », et lui, que tous surnomment alors « le Gros ». Cinq garçons qui ont tout partagé, à commencer par l'amitié et l'argent, ne négligeant jamais la part de celui que les contingences retenaient derrière les barreaux. Cinq garçons plus prudents que la moyenne, qui ne se parlaient jamais au téléphone, festoyaient au Bus Palladium et au Pub Saint-Germain, loin du bistrot de banlieue (le Bar Luc, à Ivry) où ils avaient descendu leurs premiers canons, et savaient comment déjouer les filatures de la police à la mode (Robert) Broussard (le patron de l'antigang, célèbre pour sa barbe et son fusil à lunettes). Un noyau dur auquel il faudrait ajouter, pour être complet, les frères de Michel, ses neveux, les frères Chemith, Espin-Alonso et bien d'autres, tous amis d'enfance, tous amoureux de ce qu'ils appelaient le « sirop de la rue », une potion mortelle pour ceux qui en abusent.

« Vous avez de l'ambition ! lança un jour le président d'une chambre correctionnelle à Michel Lepage.

— Oui, répondit-il. Pourquoi ? C'est un défaut ?

— Dans votre cas, oui », répliqua le magistrat.

Et c’est vrai que la bande, inlassablement, repart à l’assaut. Un jour, Michel et ses petits camarades de jeu dévalisent un camion rempli de téléviseurs. Le lendemain, ils détournent une cargaison de réfrigérateurs qu’ils s’empressent de redistribuer aux amis. Le surlendemain, ils s’en prennent à un supermarché, en visant si possible la date de l’inauguration, quand les caisses sont les plus pleines. Avant de « taper » une bijouterie ou de débouler dans une usine le jour de la paye.

« Faut pas dormir, faut y aller », telle est la devise de Michel Lepage, qui jamais ne se repose sur son dernier casse, en bon entrepreneur, lui qui dépensa ses premiers sous en offrant des tours de manège et des parties de flipper à ses potes.

L’un des membres de l’équipe a-t-il besoin d’assiettes ? Ils les volent, histoire de ne pas perdre la main. La seule chose qu’ils payent, finalement, ce sont les pavillons, les fringues des enfants (avec un faible pour une marque qui leur va bien, les « enfants terribles »), les vacances et les fiestas. Ils ont grandi en mangeant des rillettes et du pâté ; ils se gavent désormais de foie gras et de poissons, débarrassés de leurs arêtes par les mains expertes des maîtres d’hôtel, s’il vous plaît. Ils ont débuté au volant de R16 ; les voilà qui se régalent en pilotant des Jaguar.

« On vivait ensemble, un peu à la manière d’une meute de loups, raconte Michel Lepage. On passait nos week-ends ensemble, avec les gosses, c’est même à cause de ça qu’on se faisait serrer à chaque fois. On dînait tous les soirs avec les enfants et on sortait après. On rentrait tôt le matin pour les amener à l’école, et puis on allait se coucher à l’heure où ouvrent les usines. On allait chercher notre argent avec plaisir. On rigolait. On était insouciants. Quand on avait les sacs entre les mains, on pariait entre nous sur leur contenu : des lires, des francs, des francs suisses ? Si la recette n’était pas bonne, on faisait la gueule, exactement comme des commerçants. »

Il fut un temps où Paris leur a tendu les bras. Ils auraient pu imposer leurs règles sur les trottoirs de la capitale, mais ils l’ont refusé. Leur vie ne les invitait pas à jouer les parrains. Leur truc, c’était d’aller chercher tous les jours leur argent et de ne pas se mêler des guerres des autres, particulièrement sanglantes en ces années 70. Leur bande leur suffisait. Elle les protégeait : quand l’un des membres de l’équipe tombait aux mains de la police, il ne parlait pas. C’était la règle. Incontournable depuis le premier

jour jusqu'au dernier, désormais derrière eux, parce qu'ils ont tous tourné la page, du moins ceux qui ont survécu aux balles des ennemis comme à celles de la police.

Jamais il n'a été question pour Michel Lepage d'utiliser ces pages pour « attribuer des galons » aux uns et aux autres. Il ne s'agit pas non plus de passer aux aveux, ce n'est pas le genre de la maison. Celui que la police a présenté comme un « caïd » entend surtout témoigner d'une certaine mentalité. Celle d'un homme qui n'a pas forcément fait le choix de la facilité, contrairement aux idées reçues, et qui n'a jamais pleuré sur son sort.

Précaution d'usage, il ne fait pas l'apologie du crime. Ce livre, précise-t-il, « c'est l'histoire de la vie que j'ai choisie, mais que les jeunes qui rêvent d'une telle destinée sachent qu'elle est pleine d'embûches. Et que si l'argent est là, bien que ce ne soit pas systématique, les intérêts se paient en années de prison souvent très nombreuses ». Il est bien placé pour le savoir, lui qui n'a qu'un seul regret, hormis celui d'avoir un jour touché aux stups : avoir vu grandir ses enfants derrière les barreaux (où il a tout de même passé vingt-trois ans, soit un bon tiers de sa vie). Et avoir vu aussi mourir l'un d'eux, Sergio, assassiné alors qu'il était encore enfermé – lui à qui un procureur avait lancé un jour : « Avec le nom que vous portez, vous ne pouvez qu'être coupable ! »

Frédéric Ploquin

Chapitre 1

L’arrestation

Ce jour-là, le 9 juin 1975, je joue avec ma fille Ghislaine, âgée de dix-sept mois. À l’abri dans l’appartement, j’attends le retour de Claire, partie récupérer mes deux garçons à l’école de Sainte-Geneviève-des-Bois, comme chaque jour.

Cavale oblige, les gosses sont scolarisés dans cet établissement du 91, loin de chez nous. Une mesure de sécurité.

En cas d’accident, les services sociaux ont pour consigne de prévenir ma belle-sœur. Officiellement, les enfants habitent chez elle.

Les condés ont l’habitude de pister les enfants pour remonter vers leurs cibles. Ce subterfuge est censé me mettre à l’abri. La situation n’est pas de tout confort pour les enfants, peut-être même les perturbe-t-elle, mais c’est le prix de ma liberté.

Suis-je égoïste ? Peut-être.

Vers 16 h 15, comme je le fais parfois, je m’installe sur le balcon ensoleillé pour assister à l’arrivée de mes enfants. La R5 de Claire arrive et je la suis des yeux jusque sur le parking de la résidence.

Les garçons descendent et se précipitent vers l’immeuble en me faisant de grands signes de la main.

Un quart d’heure plus tard, mes fils rejoignent l’aire de jeux située au pied de l’immeuble.

Vers 17 heures, je commence à me saper avec l’intention de rendre visite à mon vieil ami Daniel Cheval, dont le domicile se situe à trois kilomètres de là.

Claire tire la tronche en me voyant m’agiter devant la penderie.

Elle pressent un retour tardif pour cause de fiesta avec mes amis. Une manie, chez moi, ces nuits passées dehors jusqu'au petit jour. Ses intuitions vont d'ailleurs se révéler exactes, avec juste une petite erreur sur le jour de mon retour.

Je quitte l'immeuble vêtu d'un jean, d'un polo et d'une veste de cuir sous laquelle se trouve dissimulé mon calibre, coincé sous ma ceinture. Au passage, j'embrasse mes garçons. Ils voulaient me suivre, mais cette sortie n'est pas pour eux et je leur ordonne de rejoindre l'appartement.

Sur le parking, des gosses jouent au football entre les voitures en stationnement. Quelle automobile choisir ? La SM Maserati ou la petite Renault de Claire ? Pour si peu de route, la R5 ira très bien ; je dépose l'arme sur le siège du passager, à ma droite, avant de la recouvrir d'un simple pull.

Un œil devant, un autre derrière, toujours à l'affût, je roule en direction de la sortie de la résidence. En tournant à droite, on rejoint le centre-ville, avec un passage délicat : un mini-tunnel long d'une dizaine de mètres. Le genre d'endroit dont on se méfie plutôt deux fois qu'une.

Mes yeux balaient sans cesse le rétroviseur intérieur, glissent vers les côtés, scrutent les coins sombres. Difficile d'être plus attentif que moi ce jour-là.

Plusieurs véhicules chargés de passagers roulent dans mon sillage, mais je ne décèle rien de suspect. Je ralentis au moment de glisser sous le pont, lorsque je vois plusieurs hommes s'éjecter d'une R16, à une cinquantaine de mètres. Ils ont des armes à la main. Ils marchent dans ma direction. Pas de doute, c'est pour ma pomme.

Tandis que ma main droite se saisit du « brelicat », la gauche ouvre la porte. Un bond et je m'extirpe de l'habitacle. À la faveur de ce mouvement, j'aperçois une autre menace : un homme tenant un fusil à lunette entre les mains, posté en haut du pont.

Pas le temps de réfléchir : si je veux semer tous ces bonshommes qui veulent me prendre dans leurs bras, je dois courir plus vite qu'eux. Un chemin de terre longe l'autoroute A6, dans quelques secondes mes pieds fouleront cette terre d'accueil, guidé par mon instinct de liberté.

À peine ai-je parcouru une dizaine de mètres que je ressens comme un choc. Ai-je été atteint par une balle ? Je n'ai entendu résonner aucune détonation, mais me voilà à terre, groggy tel un boxeur, et le calibre m'a glissé des mains. Un gamin vient de me percuter violemment avec son cyclomoteur alors qu'il doublait une file de voitures à l'arrêt.

Je recouvre tout juste mes esprits lorsqu'une meute d'enragés me tombe sur les endosses en aboyant : « Bouge pas, enculé ! » « Tu es fait, ordure ! »

Ces amabilités ne blessent que mon amour-propre. Les autres sont plus violentes. Elles prennent la forme d'une pluie de coups de pied dans les côtes et de coups de crosse sur le crâne. On a beau être coriace, on a tout de même ses limites. Les canons de plusieurs calibres viennent s'enfoncer dans ma chair, sur le visage et ailleurs. Tandis qu'un pied me colle le nez sur le bitume, je sens que l'on me passe les menottes dans le dos. Un liquide chaud en provenance directe de mon crâne glisse lentement sur ma joue.

Soudain, une voix retentit. Une voix d'homme qui s'adresse visiblement à moi :

« Alors, Gros ! Tu as fini de nous faire cavaler ! Tu ne nous feras plus chier. Un long séjour en taule te fera du bien. Qu'en dis-tu ? »

Je pourrais concéder, pour une fois, une petite surcharge pondérale, mais ce n'est peut-être pas le moment. Levant la tête, je reconnais la bouille du fameux commissaire Broussard, fondateur de la non moins célèbre brigade antigang. Posé sur son épaule, à la manière des chasseurs, un fusil à lunette. L'homme du pont, c'était lui.

Je pourrais hurler ma colère d'avoir été ainsi serré, mais on y reviendra plus tard. Je tente plutôt un trait d'humour :

« Tout dépend du temps que je vais décider de rester en taule ! »

Le commissaire sourit et réplique :

« Tu es un comique, toi ! Allez, mettez-le debout et on va à l'appart pour la perquise. Pourquoi étais-tu armé ? Un gros calibre, un Trooper 357, je vois.

— On ne sait jamais sur qui on peut tomber ! »

Me voilà jeté à l'arrière d'une vago, encadré par deux condés. Broussard s'installe au côté du chauffeur. Je joue mon joker :

« Broussard, je ne monte pas pour la perquise, sinon, après, mes gosses seront montrés du doigt par les voisins. »

Il semble réfléchir tandis que l'auto poursuit sa route, puis se tourne vers moi :

« Qui est chez toi ?

— Ma femme et mes trois enfants.

— Pas de potes ?

— Ce n'est pas un hôtel, chez moi ! »

Il tranche en ma faveur, puis s'adresse à ses deux collègues :

« OK. Vous restez avec lui pendant la perquise. »

En sortant, il change de ton :

« Reste tranquille, Gros, sinon mes hommes t'allument direct. »

Que pouvais-je tenter, assis entre deux condés, les mains menottées dans le dos ? Un ange de la liberté me glisse à l'oreille qu'il faut tout de même songer à m'arracher… Pour l'instant, impossible, mais à la moindre occasion, je tenterai le coup.

Le commissaire Broussard est alors célèbre pour ses arrestations musclées et parfois meurtrières. La plus retentissante n'a pas encore eu lieu. Celle de Jacques Mesrine. Un assassinat, beaucoup en sont convaincus, moi le premier. N'importe quelle équipe de braqueurs chevronnés, ou le GIGN, aurait réussi à serrer le mec. Même dangereux comme il pouvait l'être. Il aurait été certainement mal en point, mais vivant. Les gens ne doivent pas croire que la brigade antigang ne pouvait l'appréhender sans le tuer, d'autant qu'elle connaissait tous ses points de chute. Mais Mesrine avait tellement ridiculisé le gouvernement et les condés que son sort était déjà scellé. Leur soif de vengeance devait être assouvie. C'est la conviction de nombreuses personnes et la mienne.

Jacques doit se retourner dans sa tombe en entendant parler son ami « Porte-avions », surtout armé d'une mauvaise langue… Avec Mesrine, nous nous sommes côtoyés quelque temps au QHS de la Santé, en 1978. Il nous était impossible de discuter autrement que par-dessus le mur de la cour de promenade ou au travers de la porte de la cellote. Nous avons fait une demande pour pouvoir arpenter ensemble la même cour de promenade.

Impensable, selon la pénitentiaire. Si bien que, pendant les trois mois passés à ses côtés, je n'ai jamais vu Mesrine !

Cet homme n'avait pas du banditisme la même conception que la plupart des gangsters. Nous le respections pour toutes les actions qu'il menait contre les conditions carcérales, mais aussi contre les condés. Mais il y avait une énorme différence entre lui et nous : lui revendiquait tous ses actes. Nous, on se cachait. On niait jusqu'au bout tous les coups que les services de police et gendarmerie auraient voulu nous voir endosser. Lui en faisait des gestes politiques. Notre gang ne revendiquait que son droit à la liberté.

Repose en paix, mec ! Peut-être continues-tu ton combat de là-haut.

Mais Broussard est de retour, et je suis toujours entre mes deux gardiens. Il me lance, d'un ton ferme :

« Tu es prudent comme garçon, car on n'a rien trouvé d'illicite. Où as-tu planqué le pognon des bracos ?

— Je n'ai jamais braqué ! »

Le barbu se fend la gueule tandis que le chauffeur manœuvre pour sortir du parking. Alors que nous nous éloignons de l'immeuble, je me retourne un instant et jette un regard en direction du balcon, que je ne quitte plus des yeux, me contorsionnant jusqu'au bout pour voir mes enfants. Ce n'est plus du sang qui coule sur mes joues, mais des larmes.

Me voyant ainsi, un condé se lâche en meuglant :

« Regardez le pédé ! Il pleure ! »

Trop perdu dans mes pensées pour répondre à cette enflure. D'ailleurs, c'est inutile, Broussard se charge de le rembarrer :

« Laisse tomber ! S'il n'avait pas eu cet amour pour ses gosses, peut-être se serait-il mis à l'abri à l'étranger. N'est-ce pas, Gros ? »

C'était vrai, l'occasion de filer vers l'Équateur m'avait tenté, un ami était prêt à m'accueillir sur place. Certains se posaient la question : pourquoi faire le gangster si j'aimais tant mes enfants ?

L'engrenage, mesdames et messieurs. L'amour de la bonne vie. Et le souci d'assurer le bien-être de ma famille.

Le véhicule des condés roule sur l'autoroute du Sud en direction de Paris. Mon cerveau est en telle ébullition que le plafond de l'auto pourrait bien fondre. Je ne peux concevoir de vivre longtemps éloigné de mes enfants. Et l'impossible sera tenté pour que nous soyons de nouveau réunis, au plus vite.

Une heure plus tard, me voilà au 36, Quai des Orfèvres. Plus précisément dans une cellote de la brigade antigang. Un placard à balais niché sous les toits.

Rien de tel pour réfléchir que la position allongée. Écrasé sur le bat-flanc en bois, les mains derrière la tête, j'oscille entre les gosses et des choses plus terre à terre, comme l'interrogatoire qui m'attend d'un instant à l'autre.

Dans un bureau voisin, je perçois le brouhaha des condés qui fêtent mon arrestation au champagne. Entre le bruit des bouchons qui sautent et les éclats de rire, je parviens à capter quelques bribes :

« On l'a eu, l'enculé. Maintenant que le Gros va aller pourrir en taule, il faut sauter le reste du gang. »

Ils me condamnent avant la justice !

Les visages de mes enfants s'évanouissent lorsqu'un lardu m'ordonne de le suivre, non sans exiger que je lui tende les poignets pour qu'il me passe les menottes. Son patron veut me voir.

Le discours que me tient le commissaire Broussard pourrait se résumer ainsi : plusieurs services de police judiciaire et plusieurs gendarmeries brûlent de m'entendre. Chacun a sa petite idée sur les affaires non élucidées qu'il voudrait me faire endosser. Le mieux serait que je me mette à table et que je balance les noms de mes complices du « gang de la banlieue sud », auquel ils ont décidé de me rattacher sans aucun doute possible à leurs yeux. Que j'avoue quoi, au juste ? Des cambriolages, plusieurs bracos et des délits de fuite ayant occasionné des échanges de coups de feu avec les agents de la force publique. Leur soif de vengeance, si je lis entre les lignes, ne sera assouvie que s'ils me voient croupir derrière les barreaux. Absolument pas prévu dans mon programme.

Le premier visage connu que je croise dans les couloirs est celui de mon ami Gilles. Il n'est pas vraiment préparé à une telle situation et je ne peux réprimer l'envie de le voir retrouver sa liberté au plus vite. Pour l'y aider, je

m’empresse, dès le début de mon interrogatoire, d’expliquer que je lui ai volé sa carte d’identité pour louer l’appartement à son nom. Cela ne l’empêchera pas d’écoper de plusieurs mois d’enfermement.

Les questions fusent désormais et la plupart tournent autour de mes amis et complices de toujours : Daniel Cheval, Pierre Dieudonné dit Piaf, Jo Horn, Miéja, Trancia et quelques autres.

Imperturbable, je leur donne chaque fois la même et immuable réponse : ces individus me sont inconnus. Je ne comprends même pas la signification de ce mot qui revient sans cesse dans leur bouche : « braco ».

Une telle attitude me vaut évidemment quelques gentillesses. Rien de bien méchant. Ces bonshommes sont certainement frustrés par les heures de surveillance et de filatures.

Menotté dans le dos et rivé à ma chaise, je ne peux répliquer. La seule échappatoire, c’est l’insulte, histoire de ne pas encaisser les coups sans rien dire.

Ces séances me paraissent interminables. Elles débutent vers 9 heures du matin pour ne se terminer que tard dans la nuit. Pendant la pause-déjeuner, on me descend à l’étage inférieur, celui de la brigade criminelle, où l’on me place dans une cage grillagée sous la garde de deux képis.

La première fois, pour me donner ma pitance, j’observe que le gardien ouvre la porte en la tirant vers lui. Dans le bon sens pour moi. À cette heure de la journée, les locaux se vident et les allées et venues se font plus rares dans l’escalier. Les condés sont des gens qui se restaurent à heures fixes.

N’ayant aucune envie de goûter à la gamelle de la zonzon, je prends la ferme décision de tenter ma chance lors de la prochaine pause-déjeuner. Mon estomac ne supporterait pas ce changement de régime, lui qui commençait à s’habituer aux meilleures tables de Paris. Il se détraquerait immanquablement sous l’assaut de cette pitance. Plus sérieusement, il me faut impérativement retrouver le sirop de la rue.

La fin de ma garde à vue approche, ma présentation devant le magistrat instructeur est fixée à 15 heures – ces bons messieurs de la justice reçoivent volontiers à cette heure-ci, après une petite sieste réparatrice ou une bonne digestion ; ce qui ne les empêche pas d’appliquer strictement la loi.

Ma décision aurait paru suicidaire à n'importe quel observateur extérieur. En plus de l'antigang, le bâtiment abrite plusieurs services, comme la Criminelle ou la brigade des stupéfiants et du proxénétisme. Un nombre de flics au mètre carré bien plus important qu'ailleurs. Mais la réussite ne sourit-elle pas aux audacieux ?

Depuis la cage, j'engage une petite conversation badine avec l'un de mes deux gardiens. Il tente quelques questions sur mes affaires, par simple curiosité ou pour guigner quelque promotion. Son collègue finit par se lever et me demande si je désire manger, dans le pur style d'un serveur de resto. Y aurait-il moyen de déroger au sempiternel sandwich au camembert ou à la sardine accompagnée de son verre d'eau ou de son jus de fruit ? Fausse alerte : le sevrage de la bonne bouffe commence bien dès les premières heures.

Le képi revient bientôt, tenant à la main un sac en papier. Son collègue se lève pour introduire la clef dans la serrure. Un tour et un déclic : le pêne a quitté la gâche.

Tel un rugbyman – n'ai-je pas le bon gabarit pour ce sport ? – je me lève d'un bond et fonce, épaule droite en avant. Sous ma poussée, la porte part à la volée, frappant en pleine face le flic, qui se retrouve propulsé au sol.

Dans la foulée, je bouscule son collègue de toutes mes forces ; le sandwich et la bouteille volent dans les airs, et le bonhomme se retrouve par terre.

Je devrais m'emparer d'un de leurs calibres, mais ce serait une perte de temps : en pareil cas, chaque seconde compte.

J'ouvre la porte donnant sur le couloir : personne. Si mes souvenirs sont exacts, il y a 387 marches à dévaler. La cavalcade commence.

À peine ai-je descendu un étage que des coups de sifflet stridents retentissent, tandis qu'une voix frappée par la panique hurle : « Il s'évade ! Il s'évade ! »

Un homme se met en travers de mon chemin, je parviens à l'esquiver. Un deuxième place une jambe au bon endroit et réalise le parfait balayage.

Déséquilibré, je m'affale. Plusieurs mecs sont déjà sur mon dos et la distribution commence, coups de pompes et de poing. Menotté, c'est par les

airs que je regagne la case départ. Transporté à bout de bras comme un vulgaire sac de patates, mes pieds n'effleurent pas une seule des marches.

Ma méditation est troublée par une nouvelle visite de Broussard.

« Alors, Gros, tu n'étais pas bien chez nous ? demande-t-il.

— Tes locaux ne me plaisaient pas. Inconfortables. »

Il sourit :

« Tu n'as pas bien joué le coup. Dommage.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Tu as le moral et tu ne doutes de rien. Je te laisse, à plus tard. »

Il transmet les nouvelles consignes à mes gardiens : menottes aux poignets en permanence et dans le dos. Bonjour la prochaine sieste !

***

À l'heure dite, je suis présenté au juge accompagné d'une escorte renforcée, dix bonshommes armés prêts à envoyer la sauce au moindre mouvement suspect.

Le magistrat m'interroge sur mon identité, des fois qu'on lui aurait refilé le mauvais client. Il déblatère le discours habituel, dangerosité de l'individu pour la société, risque de pression sur les témoins, risque d'évasion (il ne se trompe pas), blablabla.

Puis il enchaîne avec le couplet sur les faits qui me sont reprochés et son intime conviction quant à ma culpabilité.

En clair, aucune chance d'échapper à la prison, comme la plupart des personnes qui passent dans le bureau de ce genre de magistrat. La détention provisoire devrait être exceptionnelle, stipule le code pénal. Mais l'intime conviction des magistrats instructeurs en a mené plus d'un au suicide, et pas que des coupables. Sans oublier celles et ceux qui croupissent en prison de longs mois avant d'être innocentés.

Avec les innombrables chefs d'accusation qui m'accablent, mon séjour derrière les hauts murs risque fort de me mener vers une retraite anticipée. Comment écourter ces congés forcés ? Je suis entièrement concentré sur ce

sujet, le seul qui me préoccupe à cet instant, lorsque le magistrat m’annonce mon incarcération au centre pénitencier de Fleury-Mérogis.

Il me tend un stylo pour que je puisse signer ma mise en détention et termine par la formule rituelle :

« Au revoir. Messieurs les gendarmes, vous pouvez l’emmener. »

Il n’aura pas l’outrecuidance de me souhaiter de « bonnes vacances ».

Chapitre 2

Lili se marie

Je suis venu au monde le 23 août 1945, à Paris X^{e}, sous le nom de Michel Gambirasio. Le nom de ma mère, dont les parents ont émigré en France dans les années 1900, fuyant la misère de l'Italie. Je migrerai souvent au cours de ma vie, moi aussi, mais pour d'autres raisons !

Lina – son prénom – avait dix-sept ans au jour de ma naissance. Comme on disait à l'époque, c'était une « fille mère ». Pas vraiment bien vu. Les jeunes filles qui tombaient enceintes hors mariage passaient facilement pour des « salopes », voire carrément des « putes ». Mais elle n'a pas eu le choix : mon géniteur a oublié de se présenter pour reconnaître son rejeton. Peut-être n'était-il même pas au courant de cette paternité !

À l'approche de mes seize ans, ma mère cherchera à me révéler le nom de ce père biologique, mais je refuserai catégoriquement. Un choix que je ne regrette pas aujourd'hui, à l'heure où soixante-cinq ans viennent de sonner à l'horloge. Mon père est et restera Eugène Lepage, l'homme qui m'a donné son nom et une éducation. Il ne sera pas beaucoup remercié, c'est le moins que l'on puisse dire. Je l'ai connu en 1951, lors de son union avec ma mère ; il m'a offert cette nouvelle identité, comme un prélude à tous les changements qui allaient rythmer mon parcours marginal.

Jusque-là, j'avais vécu chez ma tante Clara et son mari, Louis, avec ma mère, qui travaillait depuis l'âge de treize ans. Mes meilleurs souvenirs de môme sont là, auprès de cette famille de sang dont je ne me doutais pas, la veille du mariage, que j'allais la quitter pour toujours. Et, avec elle, ce quartier italien plein de couleurs et de joie de vivre auquel je ne repense jamais sans nostalgie.

En rejoignant le pavillon des Lepage, j'ai abandonné une cousine et quatre cousins. Pour mon oncle et ma tante, c'est un peu comme si on leur

avait enlevé un enfant. J'avais six ans et je me suis senti très seul jusqu'à la naissance de mon petit frère Jean-Claude, un an plus tard.

Mon nouveau quartier, à Ivry-sur-Seine, me semblait gris et sans âme. Cette rue Roger-Buessard me donnait l'impression d'être sur une autre planète, impression renforcée lorsque j'ai voulu reprendre la pratique du football, en solitaire. Un voisin persuasif est sorti sur le pas de sa porte, hurlant tel un diable que ce sport était prohibé dans le quartier. Il avait peur pour ses carreaux. Par sa faute, mais il ne le sait pas, je ne suis jamais devenu joueur de foot professionnel – je plaisante.

À l'intérieur du pavillon, une seconde surprise m'attendait : la découverte de mes futurs grands-parents. L'homme, habillé tout de gris, portait une casquette. Son visage émacié était barré d'une épaisse moustache assortie à la couleur de ses fringues et jaunie par la fumée de cigarette, lui donnant un air sévère. Il avait un handicap : il boitait, mauvais souvenir de guerre. Par méchanceté ou par bêtise, je le surnommerai plus tard « Patte folle », mais lui non plus ne l'a jamais su, heureusement pour mes côtelettes !

Le vieil homme n'aura jamais le moindre geste d'amour à mon égard. Il ne fera pas non plus montre de violence même dans ses vieux jours, lorsque, aviné jusqu'au dernier degré, il buvait le pinard directement au robinet du tonneau – il l'achetait par fûts de cent litres en invoquant l'économie du système, mais j'ai toujours pensé que c'était pour ne jamais être à sec.

Pour lui, c'est un fait : le sang qui coulait dans mes veines n'était pas le sien et c'était une raison suffisante pour se montrer irascible. S'il y a bien une chose dont je ne suis pourtant pas coupable, c'est d'avoir débarqué dans sa vie et dans sa baraque. Si j'avais eu le choix, je serais resté chez ma tante Carla. Cela m'aurait évité de me faire traiter de « bâtard », du nom de ce demi-pain que j'allais chercher (avec sept autres) chez le boulanger chaque jour après l'école. La première fois, j'ai cru que c'était un mot gentil ; en découvrant plus tard le vrai sens du terme, j'ai senti l'aigreur m'envahir.

Il n'était pas tout seul. Il y avait aussi la grand-mère. À première vue, elle n'avait rien pour attirer les enfants. Cela ne semblait d'ailleurs pas son souci principal, même si elle avait élevé sept marmots au cours de sa vie. Je la vois encore, vêtue d'une robe noire, de bas noirs et d'un tablier de la

même couleur, sans oublier ces cheveux gris ramenés en chignon sur le haut de son crâne, lui donnant un air particulièrement sévère. Je n'ai pas tardé, au fil de mes nombreuses incartades, à découvrir en elle une virtuose du martinet. Pas le sympathique objet que l'on trouvait à l'époque en vente dans les magasins – je ne sais si cet outil « pédagogique » existe encore de nos jours. Non, cet as du bricolage avait confectionné son propre martinet. Il se présentait sous la forme d'un manche en bois équipé de trois fils électriques longs de quarante centimètres et de couleurs différentes. Sans doute pour le rendre plus attrayant. Mes cuisses potelées morflaient très régulièrement, mes pantalons courts ne me protégeant guère – le jean n'était pas encore à la mode. Ce qui devait être un redoutable engin à éviter les conneries s'est révélé inefficace sur ma personne, tant j'étais disposé à encaisser les mauvais coups.

Bref, mes grands-parents n'étaient pas des bourreaux d'enfants, mais le dialogue leur était visiblement inconnu. Super Nanny ne sévissait pas encore dans les familles en difficulté. Quant à ce papy, il ne supportait pas de me voir parler italien avec ma mère. Il nous l'a interdit dans la maison, si bien que j'ai perdu l'usage de cette langue en quelques semaines. Une vieille rancune due à la guerre : si j'ai bien compris, le handicap de mon grand-père provenait d'une balle tirée par un soldat italien.

***

Le lendemain de mon arrivée dans la famille Lepage, mes parents se sont mariés. Pas vraiment un bon souvenir.

Après les festivités, la fatigue commençant à se faire sentir, j'ai réclamé ma maman en pleurnichant. Ma maman ? En fait ma tante Carla. Ma mère, je l'appelais Lili, comme tous les membres de la famille Gambirasio, et personne n'avait pris la peine de dissiper cette confusion.

Une femme s'est approchée de moi et m'a montré du doigt Lili. Je me souviens avoir hurlé de plus belle en faisant savoir à voix haute que ce n'était pas elle ma mère. Appelé à la rescousse, mon père a rappliqué, et c'est avec une fessée qu'il a essayé de me faire entendre raison. Lili était

ma maman et je ne devais plus l'appeler Lili. Il semble avoir été persuasif, puisque tout s'est remis en place dans mon cerveau par la suite.

Après le mariage, il y a eu la rentrée des classes. J'ai fait connaissance avec l'école dans laquelle j'allais être scolarisé jusqu'à mes quatorze ans. C'est là que j'ai choisi la vie qui allait être la mienne.

En cour de récréation, je me fais rapidement un copain prénommé René. Il est dans la même classe que moi. Nous habitons également dans la même rue, nos domiciles n'étant distants que de quelques dizaines de mètres. Ensemble, nous allons parcourir une longue route parsemée d'embûches.

Nos premières conneries ? Des bagarres. Une indiscipline chronique à l'école qui me vaut des heures de retenue au grand dam de mes parents. Côté scolaire, je ne suis qu'un « élève moyen » qui « peut mieux faire ». C'est ce qu'écrit mon instituteur dans la marge de mon carnet de notes mensuel. Je ne fais aucun effort pour améliorer mon niveau, la seule discipline qui retienne mon attention étant le cours de gym. Mon père a beau me bassiner en disant que « sportif » n'est pas un métier, je persévère. Les accrochages qui accompagnent chaque séance de signature me valent tant de désagréments que je me découvre rapidement des qualités de faussaire. Afin d'éviter les colères de mon cher papa et les fessées qui s'ensuivent.

La barre des treize ans bientôt dépassée, René et moi franchissons un cap. En plus de nos habituelles conneries, on commence à « envoyer les mains », autrement dit, à faire main basse sur des choses qui ne nous appartiennent pas et qui nous font juste envie.

Cela débute par des bonbons, des stylos, des broutilles… Impossible de savoir qui, de René ou moi, a eu l'idée de se lancer le premier dans cet exercice.

Je n'ai pourtant aucun mauvais exemple autour de moi, pas plus dans la famille Lepage que dans la famille Gambirasio, personne n'ayant eu maille à partir avec les services de police dans aucun de ces deux foyers.

J'ai plus de facilités comme voleur que comme écolier. C'est une musique qui éveille mon cerveau autrement plus que celle des cours. Malgré tout, en 1959, la classe préparatoire au certificat d'études me tend une table avec un encrier incorporé, un diplôme important à l'époque. Ce

sera la dernière de mon cycle scolaire. Avec en guise de carotte cette promesse paternelle : ne croyant certainement pas devoir tenir parole, mon père m'a promis un vélo. Au grand étonnement de la famille et à ma grande surprise, je finirai par obtenir le fameux diplôme. Jusqu'à aujourd'hui, je me demande encore dans quelle mesure l'examinateur ne m'a pas confondu avec mon cousin Marc, élève émérite, qui passait son examen en même temps que moi.

Mais ce n'est pas ce qui m'a le plus marqué cette année-là.

Chapitre 3

Musique !

La rentrée des classes vient à peine d'avoir lieu, en ce mois de septembre 1959, que René et moi décidons de passer à un degré supérieur dans la fauche. Cela à cause de l'explosion d'une nouvelle musique, le rock'n'roll. Un vol. Un vol pour la musique – peut-être une prémonition pour le violon, nom donné à la prison.

Il m'est en effet impossible d'écouter le moindre son à la maison. Un poste de TSF trône dans la cuisine, mais j'ai interdiction formelle de m'en approcher, surtout pour écouter cette « musique de sauvages », comme le soutiennent mon père, mon grand-père et quantité d'autres parents. Le seul moment où j'ai l'autorisation de rester près du poste, c'est à l'occasion de la retransmission de matchs de foot.

Avec René, nous lorgnions sur la Rolls des tourne-disques, le célèbre Toppaz, un bel objet en forme de mallette composé de deux parties : l'une pour la platine, l'autre pour le haut-parleur. Nous n'avons évidemment pas l'argent pour nous l'offrir et je me vois mal demander à mon père de m'aider à un tel achat. C'est pourquoi nous optons pour une acquisition à l'arraché. Notre cible se niche quelque part dans les gondoles du plus grand magasin de la commune, un Prisunic.

Tenaillés par le trac, nous reculons à plusieurs reprises, mais une fois décidés, c'est sans grande difficulté que nous devenons propriétaires du Toppaz tant convoité. Pour les disques, troublé par la panique, j'envoie les mains au hasard dans le bac. Résultat de cette pêche mal dirigée, me voilà en compagnie de Marcel Amont et d'Yvette Horner. Moi qui visais Johnny Hallyday et les Chaussettes noires, le groupe dans lequel se produisait Eddy Mitchell, mon idole. Pas verni ! Comment réparer ce mauvais coup du sort ? Je suis contraint d'y retourner seul, et, cette fois, les yeux ouverts.

Le tourne-disque se trouve maintenant installé dans la cave du pavillon où vit René, et tous les jours nous pouvons librement brutaliser nos oreilles avec notre musique préférée.

L'idée fait bientôt son chemin que nos larcins pourraient devenir rentables. Nous nous lançons dès lors dans le vol à l'étalage. Fringues, chaussures, nous raflons tout ce qui peut se revendre. José, un camarade de classe, aussi menu que déconneur, avec sa petite tête de fouine, rejoint notre équipe. Il se charge de refourguer la marchandise, assisté dans cette tâche par son frère Roberto, son aîné de deux ans, un pro, à nos yeux : il a effectué un stage de plusieurs mois en prison.

Nos petites affaires fonctionnent plutôt bien et nos poches se remplissent régulièrement. Mon seul souci, c'est de ne pouvoir effectuer de dépenses trop voyantes, sous peine de m'attirer les foudres paternelles. S'il avait un jour eu vent de mon activité lucrative, je n'aurais probablement jamais pu écrire ce livre. Pour noyer le poisson, je lui fais avaler un gros mensonge : chaque jeudi, le père de René m'emploie contre rémunération.

Aucun risque d'être découvert : les deux hommes se croisent tous les jours, mais s'ignorent royalement. Tout comme une grande partie des gens habitant notre rue.

***

À ma grande surprise, lors de cette rentrée, le choix de l'instituteur se porte sur moi. Il souhaite me confier une mission. Elle consiste à porter jusqu'au bureau du directeur l'enveloppe contenant l'argent de la cantine et de l'étude (réservée aux enfants dont les parents rentrent tard à la maison et aux punis). Je devrai répéter cette opération les premiers lundis de chaque mois, tout au long de l'année scolaire.

L'instituteur ne peut s'en douter, ni moi d'ailleurs, mais il vient de faire entrer le loup dans la bergerie.

Les premières fois, je livre l'enveloppe sans l'ouvrir, mais l'envie de m'octroyer ce pactole devient vite une obsession. Presque une évidence. Plus je refais le calcul dans ma tête, plus les chiffres m'étourdissent.

Pendant ce temps, avec René, nous avons plusieurs fois chaud au cul, évitant de justesse les inspecteurs des magasins lancés à nos trousses. Ce danger nous invite à élargir notre champ d'action, et nous ne ménageons pas nos efforts pour y parvenir, loin de la paresse qui nous accable sur les bancs de l'école. L'envie m'effleure même un jour d'évoquer devant mon père le bilan plutôt positif de ma petite entreprise, avant de réprimer ma franchise. Le trac ?

Lorsque je fais part à René de cette idée de détourner la recette de la cantine et de l'étude, il se montre d'abord réticent. Passer des vols à l'étalage à un casse, ça lui paraît un peu gros. La marche est trop importante à ses yeux, pour nous. Dans l'espoir de le convaincre, je lui annonce le montant que l'on peut espérer. Et là, ce con me lâche :

« Putain, ton père serait fier de toi ! Tu es plus fort pour calculer un butin que pour résoudre les problèmes de maths ! »

Comme toujours, nous finissons par tomber d'accord. Nous passerons à l'action dès que nous aurons un plan d'attaque qui tienne la route.

Il ne nous faut pas plus de deux jours pour le mettre au point. Nous avons besoin d'un complice. Qui ? José, bien entendu. Il vient d'être viré de l'école après avoir dérobé un portefeuille dans le vestiaire des instituteurs. L'objet du délit avait été dissimulé sous les matelas de sport, dans le gymnase. Le propriétaire s'est aperçu de la disparition avant la sortie des élèves. Il a donné l'alerte. Or, le prof de gym avait vu José traîner du côté du gymnase… Malgré ses dénégations, José a été reconnu coupable. Il s'en est cependant bien tiré, car l'affaire n'a pas dépassé l'enceinte de l'école : le directeur n'a pas voulu attirer l'attention des autorités supérieures.

José fera donc un parfait acolyte. Nous attendons le jeudi pour lui soumettre notre projet. Nous savons où le trouver : sur le terrain vague situé à l'extrémité de notre rue, utilisé à la fois par les joueurs de foot amateurs et les ados, à la tombée de la nuit, pour s'adonner à leurs amourettes.

Il est là, allongé sur une portion d'herbe faisant de la résistance, en compagnie d'une fille. Il nous alpague alors que nous approchons :

« Alors, les inséparables, qu'est-ce qui vous amène dans le coin ?

— On voudrait te parler de quelque chose, dit René.

— Du pognon en vue ? »

Le bougre, il flaire l'oseille. Il se lève d'un bond en s'adressant à la fille :

« Attends-moi, je dois parler à mes potes. »

Nous partons nous installer un peu plus loin, sur un tas de vieilles pierres.

José est partant :

« Putain, ça tombe bien, je suis raide ! C'est quoi votre truc ? »

Le projet lui est expliqué dans ses moindres détails.

L'exposé à peine terminé, il nous annonce sa décision :

« Que je suis con ! Je me fais chier pour trouver de l'oseille et je n'ai jamais pensé à ce truc. Bravo les mecs ! On tape quand ? »

José est avide de pognon. Nous aussi. La discussion est brève : pourquoi perdre du temps ? Nous tombons d'accord sur le lundi suivant.

Dès lors, nous ne parlons plus que de ça : notre casse. Toutes nos récréations, tous nos instants libres lui sont consacrés. Plus rien d'autre ne nous intéresse – ce qui n'est pas franchement nouveau. René dépense même déjà son oseille (en rêve). Il achètera la Rolls des mobs italiennes, une Giulietta, avec un guidon bracelet.

Tous les jours, il passe l'admirer chez le concessionnaire. C'est d'autant plus réalisable que son père se moque de ses faits et gestes. Le soir, il rentre du boulot gazé au vin rouge. Son seul souci, c'est d'être en mesure de récupérer suffisamment pour reprendre le boulot le lendemain matin. Courageux, le bonhomme.

Pour moi, les choses s'annoncent nettement plus compliquées. Non seulement mon père ne serait pas d'accord avec un tel achat, mais il ne manquerait pas de me demander la source du butin. Je planquerai donc ma part dans le pigeonnier de l'oncle Dédé, un abonné des concours de pigeons voyageurs. Il est installé sous les toits du pavillon familial. Tous les jeudis, mon boulot consiste à nettoyer l'endroit et je peux certifier que ces volatiles produisent des tonnes de fiente.

Pour accéder à ma planque, je dois ramper et déplacer une rangée de casiers à nids. Un jeu d'enfants pour moi, mais bien plus ardu pour un adulte. D'ailleurs, à part mon oncle et moi, personne ne monte au

pigeonnier. Je ne m’y rends moi-même que le jeudi pour ne pas éveiller les soupçons.

La veille du casse, nous nous offrons une séance au Palace, le cinéma d’Ivry. Le film retient moins mon attention que la fille peu farouche assise à côté de moi. René n’a pas cette chance : il se goinfre la projection dans son intégralité.

Chapitre 4

Le casse

Le lundi matin, je retrouve René devant son pavillon et nous prenons ensemble le chemin de l'école, rejoints au coin de notre rue par José. Nous ne parlons que du casse à venir, révisant chaque détail comme de bons élèves. Ou plutôt comme des pros.

En nous voyant le cartable sur le dos, en short et godillots, les gens auraient éclaté de rire s'ils avaient su ce que nous concoctions. Pire, ils nous auraient pris pour des garnements démoniaques.

Nous parlons plus fort qu'à l'accoutumée et rions nerveusement pour un rien. Peut-être un effet du trac. Pourtant, il me semblait que rien ne pourrait m'empêcher de passer à l'acte. Pas comme ces mecs que je rencontrerai plus tard, capables de renoncer à la cambriole au pied du mur ou de la porte. Pour le grand bonheur de l'administration pénitentiaire, qui aurait vu ses établissements saturés.

José se sépare de nous à quelque deux cents mètres de l'école : inutile qu'il se fasse repérer. Le rapprochement avec le casse aurait vite été fait par les témoins. Alors qu'il s'éloigne, il a des mots de coach :

« Allez, les gars, n'ayez pas le trac, c'est de la rigolade ! À tout à l'heure ! »

Il peut bien être décontracté, lui qui n'a pas à entrer dans l'école. Le trac s'immisce en moi plus intensément, il commence même à me tétaniser. Pour reprendre du courage, avec René, nous faisons une halte de quelques minutes devant la porte de l'école.

Nous saluons poliment le concierge, mais son regard inquisiteur me donne le sentiment qu'il a deviné nos intentions. Là, ce n'est plus de trac qu'il s'agit, mais d'une envie pressante de courir aux chiottes.

Dans la classe, René occupe la table située juste derrière la mienne. Une place stratégique : nous ne manquons jamais de nous entraider lors des interrogations et des compositions.

Les minutes qui suivent me torturent. Je ne cesse de me retourner pour voir l'heure sur la pendule fixée au mur, dans mon dos. Les minutes durent des heures. Le souffle accéléré de René vient mourir dans mon cou, tandis que ses pieds s'agitent. Si le maître m'interroge, ma réponse tombera à côté de la plaque.

Résonnant dans la classe silencieuse, sa voix m'extrait subitement de mes songes :

« Lepage, tu peux y aller ! »

La délivrance.

D'un bond, je me lève, non sans échanger au passage un regard complice avec René. J'avance d'un pas rapide vers le bureau, de crainte que l'instituteur ne change d'avis et désigne un autre coursier. L'enveloppe est posée bien en évidence sur le bureau et mes yeux avides se fixent aussitôt sur le montant inscrit à l'encre. La somme est un peu plus importante que d'habitude.

L'enveloppe entre les mains, je quitte la classe et longe le couloir en direction du palier où René est censé me rejoindre. Il doit obtenir l'autorisation de se rendre aux toilettes. Avec la certitude qu'on ne la lui refusera pas. Une seule fois, l'instit lui a dit non ; sans se démonter, il s'est dirigé vers le fond de la classe et s'est mis à pisser contre le mur. Tous les élèves ont explosé de rire et l'instituteur, rouge de colère, lui a imposé quelques heures de retenue.

À peine René est-il à mes côtés que nous entamons une descente prudente de l'escalier menant au préau. Une armoire trône dans un angle mort ; nous nous glissons derrière jusqu'à devenir invisibles.

José attend son heure pour entrer en action, dissimulé dans les jardins potagers situés juste en face de l'école.

Il est temps pour moi de me diriger vers le bureau du directeur. Dans sa loge, le concierge se consacre à son occupation favorite, la lecture de son journal. Il lève les yeux lorsqu'il entend ma main frapper à la porte.

« Entrez ! » lance le directeur d’un ton particulièrement sec.

Je lâche un « bonjour » poli auquel il ne répond pas, lui tendant l’enveloppe par-dessus le bureau. Il l’ouvre et vérifie le montant. Puis, sans un mot, me fait signe de la main de déguerpir, comme s’il chassait une mouche à merde l’importunant.

En sortant, je sens dans mon dos le regard fureteur du concierge. Je marche à peu près normalement jusqu’à me retrouver hors de son champ de vision, puis je fonce rejoindre mon pote.

Il nous faut patienter environ quinze minutes, en silence, avant d’entendre les pas énergiques du directeur marchant dans notre direction. Alors qu’il arrive à hauteur de l’armoire, je me tasse au maximum en retenant mon souffle, imité par René. Quelques secondes plus tard, le bruit des pas s’étant éloigné, je risque un coup d’œil prudent pour apercevoir le directeur disparaître derrière la porte donnant sur l’école des filles. Un manège observé attentivement lors de mes précédentes surveillances.

À peine a-t-il refermé la porte que le concierge se met à hurler en sortant de sa loge. Je le vois cavaler vers la porte donnant sur la rue. Un bon signe : José est passé à l’action. Depuis son poste d’observation, il a vu le directeur passer chez les filles. Il s’est approché au plus près, a ajusté la bille d’acier dans son lance-pierres et visé la loge du concierge. La vitre de la fenêtre a volé en éclats.

Comme nous l’avions programmé, le monsieur s’est mis en colère. Maintenant, à nous de jouer.

Sans hésiter, je démarre, René sur mes talons. Et si le directeur avait fermé la porte à clef ? Ouf ! La porte s’ouvre et nous voilà dans le bureau. Vingt enveloppes bien rangées trônent sur le bord du bureau, un spectacle féerique.

René extraie de sous sa blouse grise (c’est le seul jour où nous n’avons pas renaudé pour les porter) un sac de plage.

Avec une certaine rapacité dans le geste, je m’empare de la première fournée pour la faire disparaître dans le sac. En quelques secondes, la totalité des enveloppes a disparu, laissant à René le soin de tirer sur la cordelette et d’effectuer trois nœuds – on n’est jamais assez prudent. Puis il aplatit le sac autant que possible et le glisse sous sa blouse, laissant

apparaître un léger renflement. S'il croise quelqu'un en chemin, au moins aura-t-il les mains vides !

Prudemment, je jette un œil dans le couloir : la voie est libre. La loge, surtout, est vide, signe que le concierge est (toujours) à la recherche du vandale. Il nous reste à monter l'escalier, en espérant que la chance soit avec nous et que personne ne déambule dans le couloir menant à la fenêtre au pied de laquelle nous attend notre complice. Il est là, ponctuel, à jouer au promeneur. Un sifflement et il lève la tête pour voir arriver sur lui le sac balancé par René. Précieux colis qu'il bloque entre ses mains à la façon d'un gardien de but, avant d'entamer un formidable sprint ponctué de sauts de cabri. Heureux !

René est le premier à rejoindre la classe. Quelques minutes plus tard, je fais mon entrée sans que l'instituteur lève les yeux de son livre. À moins qu'il dorme ?

Une heure déjà que j'ai regagné ma place lorsque le directeur pousse la porte de la classe. Les élèves se lèvent en chœur comme un seul homme en gueulant :

« Bonjour Monsieur le Directeur ! »

Depuis l'estrade, il m'enjoint de le suivre jusqu'à son bureau. Sur le trajet, il me semble me liquéfier. Les questions fusent dans ma tête. Putain, que me veut-il ?

Deux hommes nous accueillent, debout au milieu de la pièce. On aurait dit Dupont et Dupond. Des flics, à leurs regards inquisiteurs. Le directeur confirme mon intuition. Ils désirent m'entendre au sujet du vol de la recette de l'école, dans la mesure où j'ai été le dernier à rendre visite au dirlo.

Un interrogatoire express. Est-ce que j'ai vu des personnes étrangères à l'école traîner dans les couloirs ? Non. D'ailleurs je ne mens pas : il n'y avait que René et moi.

Ils me remercient de ma « collaboration » (ah bon !).

En sortant, je me sens tout léger, cependant certain que des traces suspectes devaient décorer mon slip.

Les flics concluront que seuls des pros de la cambriole ont pu perpétrer le casse. Ils ont pris soin d'attirer le concierge dehors, puis ils ont

certainement pénétré dans l’enceinte en escaladant le mur, derrière l’école.

Pas un instant, leurs soupçons ne se porteront sur des écoliers.

***

Dès la sortie de l’école, nous fonçons chez José. Il habite un immeuble de la cité Hoche, à Ivry, avec sa mère et son frère Roberto. Le paternel ayant déserté le foyer familial depuis belle lurette, pour l’amour d’une femme plus jeune.

La maman bosse comme infirmière à l’hôpital d’Ivry tout en tentant de garder ses garçons dans le droit chemin. Malheureusement pour elle, c’était raté, ils en avaient décidé autrement.

Nous sommes encore tout essoufflés par notre cavalcade lorsque José ouvre la porte. Il nous demande de le suivre dans sa chambre où l’on s’installe à même le sol, en cercle.

Le propriétaire des lieux tire de sous son lit le sac encore fermé, promesse tenue : il devait nous attendre pour l’ouvrir. À l’aide d’un Opinel sorti de sa poche, il coupe d’un geste sec la cordelette, puis retourne le sac d’où s’échappe une escouade d’enveloppes. Six mains avides se précipitent aussitôt pour les ouvrir, sans précaution aucune. Je râle un peu :

« Gaffe, on va esquinter les billets ! »

Voilà le sol jonché de pièces et de billets.

Nous sommes tous trois plus qu’impatients de connaître le montant de notre part. Les comptes commencent, minutieux et rapides à la fois. Notre butin s’élève à… 200 000 francs (anciens). Une véritable fortune. Trois fois le salaire mensuel (moyen) d’un ouvrier, sachant qu’à l’époque un paquet de cigarettes coûte 80 centimes et une place de cinéma 50 centimes. Largement de quoi me payer des fringues, même si j’ai pris l’habitude de les voler, m’éclater à la fête foraine et m’offrir de très nombreuses parties de flipper avec mes potes.

René se met d’un seul coup à chanter : « On est riches ! On est riches ! »

Mais voilà que la porte s’ouvre brusquement et que surgit dans l’encadrement le frère de José.

« C’est quoi ce bordel ? » demande-t-il d’un ton énervé.

Apercevant les petits paquets de billets posés devant chacun de nous, il ajoute sur un ton plus enjoué :

« Ah, je vois ! Et d’où vient tout ce pognon ? »

Devant notre silence, José se lance et explique à son frère l’origine de ces montagnes de billets. Plus l’histoire avance, plus je vois l’envie déborder des yeux de Roberto, planté sur le pas de la porte. Je ne suis peut-être qu’un gamin, mais je pressens l’embrouille.

« Bravo, les gars, vous l’avez bien joué ! » lance le frangin sur un ton presque paternel, avant d’ajouter, soudain enjoué :

« J’espère bien recevoir une petite part du gâteau ! »

René me jette un regard interrogateur, mais devant mon silence, il se tourne vers José :

« C’est pour ma pomme, lui répond José, presque rigolard. Il est fauché comme les blés. Il a voulu me faire comprendre que j’allais devoir le dépanner. »

René, lui, ne se marre pas du tout.

« Il n’est pas question de donner de l’argent à qui que ce soit, tranche-t-il avec une certaine irritation dans la voix. Seulement à vous deux, si un jour vous étiez dans la merde. »

Après avoir prélevé une petite somme sur ma part pour mes dépenses journalières, le reste va dans une enveloppe aussitôt confiée à José. Une partie de son bras disparaît derrière un meuble sous lequel se trouve une cavité.

« C’est une planque en béton », m’explique-t-il.

Effectivement, elle semble parfaite.

Chapitre 5

Ma première « fiancée »

Trois culs posés sur les marches de l'escalier, au pied de cet immeuble de la cité Hoche : celui de José, celui de René et le mien. Au menu de notre passionnante conversation : ce joli coup qui en appelle forcément d'autres. Soudain, sans crier gare, José balance :

« Samedi soir, je vais aux putes. Accompagnez-moi, on va fêter dignement notre victoire ! »

Je reste sans voix devant cette proposition, moi qui n'en suis encore qu'au stade de la branlette en solitaire devant les femmes (même pas nues) de la revue *Paris-Hollywood* ou au cinéma, le dimanche après-midi, lorsque j'ai la chance de tomber sur une fille un peu dévergondée.

Alléché par l'idée, j'effectue un rapide calcul. Comment me sauver de chez moi ? Je pourrais toujours demander à mon père la permission d'aller regarder la télé chez René, comme je le fais quelquefois les jours de semaine. Cette machine moderne est en effet prohibée au domicile familial, étant considérée comme subversive par mon père (communiste invétéré), au grand dam de ma mère. Le petit écran ne fera son entrée dans le pavillon qu'en 1969, afin d'assister à l'envoi du premier engin spatial sur la Lune. Ainsi, mon père ne saurait rien de cette sortie nocturne.

« C'est d'accord, José, je te confirme demain », ai-je fini par répondre, rapidement rejoint par René.

Réjouis à l'avance, nous devisons tard, revenant invariablement au seul sujet qui nous anime vraiment : le casse.

Puis j'annonce à mes potes :

« Pour moi, les études, c'est terminé à la fin de l'année scolaire. Qu'ils me donnent le certificat d'études ou pas, j'arrête ! Mon père ne sera pas

d’accord, il va gueuler. Il veut me faire entrer dans l’entreprise de construction automobile dans laquelle il trime depuis une dizaine d’années. Très peu pour moi ! Je ne serai pas prisonnier d’une usine toute ma vie ! »

En fait, à la différence de René, nettement plus sceptique, je me voyais déjà persévérer dans le métier de la « cambriole ». Si un psychiatre avait entendu mon raisonnement, parmi quelle catégorie d’êtres humains m’aurait-il classé ? Je l’apprendrai bien plus tard.

***

Le samedi soir, j’arrive à l’heure dite en bas de l’immeuble, où m’attendent mes deux potes.

Sans se soucier un instant du voisinage, José m’accueille en hurlant :

« Alors, Michel, tu es prêt à te vider les couilles ? »

Bonjour la discrétion ! Plusieurs piétons se retournent, outrés par cette tirade criarde qui me laisse rouge de honte.

José enchaîne :

« Tu es super sapé ! »

Il est vrai qu’avec René nous avions fait les magasins, mais sans dépenser une seule thune. Il n’y a pas de petites économies ! Pourquoi donner ce que l’on avait engrangé illicitement ?

Je portais un jean, une chemise à carreaux (bleu ciel et blancs), une paire de mocassins et un blouson de daim. René arborait à peu près la même tenue, sauf qu’il avait opté pour une veste et une chemise unie.

Cela nous changeait de nos pantalons courts et de nos éternels godillots. Ainsi vêtus, nous pouvions passer pour des garçons de dix-huit ans. Au moins.

Déjà dans les starting-blocks, José nous presse de le suivre. La superette contournée, nous débouchons sur un parking où il nous désigne le plus naturellement du monde une superbe 203 de couleur marron. Il annonce l’avoir volée dans l’après-midi devant le bureau de tabac de la porte de Choisy, dans le XIII^{e} arrondissement. Son propriétaire a eu le tort de laisser

la clef, le temps d'aller faire ses achats. José se fend d'un rapide cours sur l'art de dérober une voiture. Il conseille de se planquer devant un bureau de tabac, une boulangerie, ou encore un kiosque à journaux, jurant qu'il n'est jamais rentré bredouille d'une telle chasse. Rarement j'ai écouté un « prof » avec autant d'attention, si bien que je mettrai cette technique en pratique durant de très nombreuses années, avant de m'adapter à la modernité et à tous ses modèles d'antivol – aujourd'hui il faut quasiment un diplôme d'informatique pour voler une voiture, sauf à recourir à une méthode plus violente, mais efficace : le car-jacking, version motorisée du vol à l'arraché.

Je découvrais les rues de Paris où je n'avais jamais mis les pieds (pneus) jusqu'à ce jour. Celles de ma commune, en comparaison, étaient nettement moins illuminées. Certainement pour cacher la misère alentour.

Nous croisons plusieurs voitures de police et quelques motards, ce qui a tendance à me rendre nerveux. José me calme à sa façon :

« Aucun danger à cette heure-ci, il en ira tout autrement sur le chemin du retour… »

Trois quarts d'heure plus tard, me voilà qui déambule sur les trottoirs de la rue Saint-Denis et des ruelles adjacentes, avec mes deux acolytes. Un peu comme dans une concession Ferrari, je serais volontiers monté avec toutes les filles croisées sur le parcours. Présomptueux de ma part, mais ce n'est pas pour cette raison que José me retient : il insiste pour que l'on prenne le temps de faire le bon choix.

« Monter avec une prostituée », je ne connaissais pas l'expression. Vient-elle du fait que les chambres se trouvent dans les étages des hôtels de passe ? On dit aussi « monter sa cavalière ».

En l'occurrence, ma « fiancée » d'un soir, ou plutôt de quelques instants, ressemble à Gina Lollobrigida en moins jolie, mais avec une poitrine tout aussi opulente.

Le rêve de tout adolescent, il me semble.

Pas un instant, je ne songe à discuter le tarif. Je me vois d'autant moins marchander que je suis pressé de me retrouver avec elle.

Je lui emboîte le pas sur une dizaine de mètres avant d'entrer dans le hall d'un hôtel, avec la nette impression que tout le monde a les yeux fixés sur

moi. Pourtant, ils sont tous là pour la même raison. Du moins ceux qui ont les moyens de se payer un peu d'extase. Les autres se contentent d'admirer les filles, avant d'aller se taper une branlette dans un coin sombre.

Alors que je traverse le hall, une pute lance en se marrant :

« Elle a de la chance, Monique, elle va s'envoyer un puceau ! »

Ses collègues se fendent la gueule et mes joues deviennent un feu ardent. L'attaque aurait pu me rendre impuissant. Mais le fait est que la salope avait le coup d'œil. Normal, avec le kilométrage qu'elle affichait au compteur !

Tandis que nous gravissons l'escalier, mes yeux ne quittent pas le magnifique cul qui se balance devant moi, de droite à gauche. Quel spectacle ! Il demande une caresse, mes mains ne veulent pas écouter mon envie. La timidité.

Arrivés au premier étage, nous faisons halte devant une loge. La mine patibulaire, un homme tend le bras vers une lucarne et me donne deux serviettes. Suivant les conseils de José, je laisse tomber un billet de 500 francs dans sa main. Il le mate comme un vulgaire papier-toilette, lève les yeux vers moi en marmonnant quelques mots. Puis, tel un rapace, fait disparaître le billet dans sa poche.

La chambre, plongée dans une pénombre rose, n'en a que le nom. Le papier peint se décolle par endroits, le parquet pourri donne à l'ensemble un aspect de taudis.

Le mobilier se limite à un lit, une chaise et un lavabo, mais après tout, je ne suis pas là pour acquérir la piaule.

Alors que je reste debout comme un manche, Gina prend les choses en main avec autorité. Elle commence par me réclamer son dû, plus un petit cadeau, avant de m'inviter à faire un brin de toilette.

« Je suis passé cet après-midi aux douches municipales d'Ivry », dis-je naïvement, sans prendre la peine de lui expliquer que ce luxe n'a pas encore cours dans le pavillon familial, où l'on effectue sa toilette dans une lessiveuse en fer.

Gina se moque gentiment en me traînant devant le lavabo, et je découvre avec délice ce qu'elle voulait dire par « faire la toilette » : elle me lave le sexe avec délicatesse, provoquant une réaction rapide. J'arrête là le récit de

ma première expérience sexuelle, n’ayant aucune intention de verser dans le registre « porno ».

Mon extase n’aura duré que très peu de temps, quinze minutes chrono entre la montée à la piaule et mon retour dans la rue. Avant de me quitter, Gina formule le mensonge de circonstance, certainement destiné à fidéliser le client :

« J’espère te revoir, c’était très bon. »

Cela dit, heureusement que ces dames étaient là pour parfaire notre éducation sexuelle, parce que dans les familles, le sujet était tabou. Les putes sont de bonnes éducatrices, on devrait les inviter à dispenser des cours dans les écoles, avec travaux pratiques, essentiels à la matière.

Notre gourmandise nous conduit à poursuivre notre virée nocturne du côté de Pigalle, que nous ne quittons pas avant minuit, non sans avoir assouvi nos élans sexuels.

***

Ayant nettement soulagé ma bourse (pas celle à laquelle vous pensez), il me faut d’urgence taper dans mon trésor. Dès le lendemain, je retrouve René vers 13 heures et nous filons chez José.

Nous le trouvons assis sur une marche de l’escalier, en bas de son immeuble, la tête baissée vers le sol. Curieux, lui qui d’habitude est si exubérant. La fatigue de la veille, peut-être.

Lorsqu’il se lève pour nous saluer, je comprends mieux. Sa main droite disparaît sous une épaisse bande, tandis qu’un pansement lui recouvre l’arcade gauche.

René lui lance d’un ton rigolard :

« La vache, tu as rencontré un train ? »

Je surenchéris :

« Tu as eu un accident de mob ? »

Cela lui arrivera tôt ou tard, tant il donne l’impression, juché sur sa mob, de vouloir arriver avant son engin. Le regard fuyant, il nous éclaire enfin :

« Non, je me suis battu avec mon frère au sujet d'une affaire te concernant, Michel. »

Dans ma tête s'affichent déjà les résultats de l'équation perdante. Mon pognon ! Il s'en est pris à mon pognon ! Mon cœur, flairant la suite, déjà s'emballe, tandis que José entre dans les détails :

« Comme tu devais taper dans ta cagnotte, j'ai voulu sortir l'enveloppe de la planque. Elle ne s'y trouvait plus. J'ai demandé à ma mère si elle l'avait déplacée, elle m'a dit que non. Il ne restait que mon frère. Au début, il a battu le coup, jusqu'à ce que je lui demande avec quel argent il avait payé sa moto. Celle-là (il désigne du doigt une superbe Triumph, rutilante de tous ses chromes). Là, il s'est mis à table. Je lui ai conseillé de revendre la moto pour te restituer l'argent. Sinon cela risquait de très mal se passer avec toi. Voilà le résultat, l'état dans lequel il m'a mis. J'espère que vous me croyez, les mecs ? »

José était un gringalet comparé à son frère, plutôt costaud.

Des larmes envahissaient mes yeux et mes poings se serraient de rage. Quant à mettre la parole de José en doute, impossible, il a toujours été réglo avec nous.

René se met à gueuler :

« Il faut le fracasser, cet enculé ! Quelle ordure ! »

José compatit, bien que cela concerne son aîné.

« Ton frère, il a encore de l'oseille ? demandai-je.

— Non, il est raide. Il a tout balancé dans la moto et l'assurance… Michel, je ne peux pas te rembourser à sa place, j'ai acheté ma mob et donné de l'argent à ma mère.

— Je ne te demande rien, tu n'es pas responsable de ton frangin. C'est lui le coupable. »

René ressort son couplet. Fracasser Roberto, c'est son idée, son unique objectif. Je coupe court à la discussion en les quittant brusquement et en me dirigeant sans un mot d'adieu vers la sortie de la cité. C'est bien simple, les glandes bloquaient provisoirement chez moi toute possibilité de réflexion.

La voix de José me parvient au loin. Il est en train de me proposer un boulot pour me renflouer, et c'est René qui lui répond :

« On verra plus tard. Tchao José ! »

Il me rejoint en courant et reprend sa chanson :

« Pourquoi ne veux-tu pas lui défoncer la gueule, à cette ordure ?

— Parce que je veux lui laisser une trace indélébile pour son enculerie. »

Nous continuons notre route sans dire un mot, jusqu'à notre place habituelle : le bord du trottoir, les pieds dans le caniveau, devant le pavillon de René. Les voisins nous voient souvent dans cette position, ils nous regardent plutôt d'un bon œil, dans la mesure où on ne rechigne jamais à rendre service aux uns et aux autres.

« Il faut que je me venge, mais comment ? Je vais y réfléchir, dis-je.

— Tu ne vas pas le tuer ?

— Non, imbécile ! Je veux qu'il souffre. Pense à un truc, toi aussi. »

Ce sens de la vengeance doit être inné chez moi, je ne vois pas d'exemple d'une telle soif dans ma famille. « Patte folle » serait toujours de ce monde (il est décédé quelques mois auparavant, suivant de peu ma grand-mère), il aurait certainement trouvé dans mon ascendance italienne un lien avec une famille mafieuse.

Le soir, sur mon lit, l'idée de vengeance me torture encore les méninges. Ce n'est que très tard dans la nuit qu'une solution s'impose à moi et que je parviens à m'endormir en paix.

Le lendemain, je m'en remets à René. Sa première réaction consiste à me demander si je n'ai pas un coup dans le casque pour avoir pensé à un truc pareil. Visiblement, il me trouve excessif, mais ne me lâche pas pour autant.

« Je ne te laisserai pas faire une connerie pareille sans être auprès de toi », ajoute-t-il.

Cela doit s'appeler l'amitié.

Depuis quelque temps, quand je ne passe pas mes soirées avec René, je reste avec mon frère Jean-Claude. Tandis que mon père est persuadé que je m'instruis devant les programmes télévisés, je m'adonne en fait à l'apprentissage de la conduite. J'y consacre toutes nos sorties nocturnes, mais pour conduire, encore faut-il avoir une voiture, aussi doit-on commencer par apprendre à les dérober.

La famille n’en sait rien, d’ailleurs tout se passe pour le mieux à la maison, entre deux engueulades pour cause de bagarre ou d’indiscipline notoire à l’école. Cela me vaut quelques corrections de la part de mon père, rien cependant au regard de ce que cela aurait été s’il avait eu vent de mes activités délictueuses. Dans ce domaine, la chance me sourit plus qu’à certains de mes potes d’Ivry ; plusieurs d’entre eux ont déjà effectué des séjours, tous trop longs, en prison. Si cela devait m’arriver, je crois que je n’aurais même pas le temps d’arriver à la porte de la maison d’arrêt : mon père sévirait avant.

Chapitre 6

La fièvre de la vengeance

Au volant d'une puissante Frégate Renault stationnée entre deux autres véhicules, sur le parking de la cité Hoche, je guette. René a pris place à ma droite. Comme moi, il a les mains gantées et une casquette sur la tête, un petit déguisement qui, nous l'espérons, nous rend méconnaissables.

De notre position, j'aperçois la porte d'entrée de l'immeuble de José : aucun mouvement ne peut nous échapper. Roberto est encore chez lui, puisque sa moto est garée le long du mur de l'immeuble, non loin de l'escalier. Elle semble nous narguer.

René lance en se marrant :

« Elle est belle, la moto ! Elle est un peu à toi, non ? »

Au moment où je vais répondre, Roberto présente sa silhouette dans le hall. Il marque un temps d'arrêt avant de franchir d'un bond les quatre marches le séparant de son engin.

Il ôte l'antivol, enfourche la moto, lance le moteur en jouant avec la poignée des gaz, précautionneusement descend le trottoir, puis se dirige vers la rue Pierre-Curie.

Je démarre à cet instant, prenant soin de rester à distance respectable, une trentaine de mètres environ, afin de ne pas nous faire repérer. Mais l'enculé ne s'occupe pas de ses arrières : il roule tranquille.

Il s'engage sur la large et longue avenue qui mène à la station de métro Mairie d'Ivry et prend de la vitesse, allongé sur le réservoir à la façon d'un pilote de course.

Il n'est pas loin de 21 heures, ce samedi soir, et la rue est pratiquement déserte. J'approche légèrement la Frégate de la moto, n'étant bientôt plus qu'à quelques mètres de Roberto.

René observe la même chose que moi, sans dire un mot. Sentant mon regard sur lui, il tourne furtivement la tête. Nos yeux se croisent et il hoche le menton en signe d'approbation, comme si je lui avais demandé son consentement avant de passer à l'action.

Mon pied rageur enfonce l'accélérateur et la voiture bondit en avant de toute sa puissance. À l'instant de l'impact, mes mains se resserrent sur le volant. Le pare-chocs de la Frégate heurte de plein fouet l'arrière de la moto qui se met à louvoyer sur l'avenue. Roberto se désolidarise bientôt de son engin tel un pantin désarticulé, comme si un invisible élastique le tirait vers les airs.

Mes yeux ont juste le temps de l'apercevoir traverser la baie vitrée d'un bar, qui explose en éclats. Quelques centaines de mètres plus loin, j'aborde la place du métro avec l'intention d'emprunter la première rue venue, à la recherche d'un coin sombre où abandonner la Frégate. Mission accomplie, nous nous éloignons rapidement, non sans avoir jeté casquettes et gants au fond d'une poubelle.

Muet depuis le choc, René brise le silence :

« Putain, tu l'as tapé fort ! Il a fait un sacré vol plané. Il est peut-être mort ? »

Ma réponse comporte (sans doute) une bonne dose d'inconscience :

« Je m'en fous, il le méritait. Dorénavant, tous ceux qui voudront s'en prendre à nous subiront un traitement du même calibre. À partir d'aujourd'hui, personne ne devra savoir si nous avons du pognon. Cela évitera toutes les convoitises malsaines. »

Loin de quitter le quartier, nous gravissons les marches d'un escalier qui nous conduit quasiment sur le lieu de l'« accident ». Un attroupement s'est déjà formé autour du bar où Roberto a fini sa course. Une ambulance est déjà sur place, ainsi que plusieurs véhicules de police. Les badauds se livrent à toutes sortes de commentaires, pourtant aucun n'a assisté à la scène. Seul un couple de riverains affirme avoir entendu le choc de la collision, depuis leur salle à manger.

Deux ambulanciers sortent bientôt du bar, portant une civière sur laquelle a été allongé Roberto, recouvert d'une couverture. Il disparaît dans

l’ambulance qui démarre quelques secondes plus tard toutes sirènes hurlantes.

Tout en repliant son matos, le médecin fait son compte rendu à l’intention du chef des flics. Il en ressort que le blessé s’en tire avec une fracture ouverte à la jambe droite, une clavicule cassée et de nombreuses contusions sur le corps. Sa vie n’est pas en danger, toutefois il risque de perdre son pied gauche.

Roberto gardera en fait son pied, mais il conservera un handicap pour le restant de ses jours.

***

Le lendemain, José pense nous apprendre la nouvelle. Il ne nous soupçonnera jamais, pas plus que quiconque, preuve qu’un secret peut le rester, s’il est bien gardé.

Entrecoupée de quelques vols en compagnie de mon complice, ma vie d’écolier suit son cours. Au grand dam de mon père, je n’intégrerai pas la classe de sixième. Et pas seulement par le fait de ma seule décision : mon niveau empêche toute possibilité de passage dans le secondaire.

À la rentrée, le centre d’apprentissage d’Ivry m’accueille. René, pour sa part, a été embauché comme apprenti plombier dans l’entreprise où est employé son père. Il fait la gueule : non seulement il doit se lever à 5 h 30 du mat, pas son truc, mais il se tape deux heures de métro par jour.

Le centre est censé me préparer au CAP de menuiserie ou de serrurerie. Très rapidement, il s’avère que le rabot et la lime ne sont pas faits pour moi. Un événement imprévu, attribuable à l’une de ces modes qui emportent tout sur leur passage, vient cependant abréger mes souffrances. Dans la douleur.

José connaît un fourgue qui lui a passé une commande : il a un besoin urgent d’être approvisionné en blousons d’aviateur américain. Le vêtement que s’arrachent tous les adolescents. Avec René, nous partons immédiatement en chasse. Rapidement, le vestiaire du centre d’apprentissage attire mon attention : quinze belles pièces me tendent les bras. À 8 000 francs le blouson (15 euros), ce n’est pas le pactole, mais une

belle rentrée d'argent tout de même. Et puis les petits sous accumulés ne font-ils pas la fortune ?

Comment s'approprier cette manne ? On ne change pas un plan qui marche. Nous allons procéder de la même façon que pour le casse de la cantine, sauf que je serai seul à l'intérieur.

Tous les matins, le prof donne à chacun une pièce à usiner, avec mission d'achever le travail avant la fin du cours. Plutôt sympa, l'ambiance. Pas besoin de demander l'autorisation de s'absenter pour une pause-pipi : celui qui s'éloigne trop longtemps se pénalise lui-même.

Le jour J, je quitte donc sans difficulté l'établi sur lequel je tentais de tailler une pièce selon les cotes demandées, sans grande conviction, à vrai dire. J'avale le couloir à grands pas jusqu'à une fenêtre proche du vestiaire donnant sur une rue très peu fréquentée. Un coup d'œil, René est bien en place, au cul d'une 203 volée la veille, coffre béant, prêt à avaler notre butin.

Mon premier voyage se déroule sans encombre, ainsi que le deuxième. Ma dernière cargaison sur les bras, j'entends une voix d'homme :

« Hé, toi, que fais-tu avec ces blousons ? »

Sans paniquer, je me débarrasse de mon chargement par la fenêtre en hurlant à mon complice de s'arracher illico. Puis je détale sans me retourner, tel un coureur de cent mètres. Je débouche dans la cour de récréation, vide, la traverse, toujours en courant, avant de prendre le couloir menant aux ateliers. Mon intuition me dit que la seule façon d'espérer m'en tirer, c'est de regagner mon étau et de me remettre à limer ma pièce. En misant sur le fait que l'homme ne pourra jamais me reconnaître, n'ayant aperçu que mon dos.

Ma respiration est redevenue normale lorsqu'une heure plus tard je sens une présence derrière moi. Le choc est tel, à l'instant où je me retourne, que je manque m'évanouir : quatre hommes me font face. Le directeur, l'ouvrier chargé de l'entretien du centre, et deux autres.

« C'est lui, j'en suis sûr ! C'est lui le voleur de blousons. Je le reconnais à ses vêtements. »

L’ouvrier prononce ces phrases en hurlant, me laissant blême et sans voix pendant quelques secondes. De retour à la réalité, je m’entends dire :

« Il est fou ce bonhomme ! Qu’est-ce qu’il raconte ? »

En guise de réponse, les deux inconnus me saisissent par les bras et me traînent vers la sortie de l’atelier. Une scène qui se déroule dans un silence religieux, seulement troublé par mes implorations.

J’atterris directement dans le bureau du directeur, où, sans attendre, je subis un début d’interrogatoire.

L’ouvrier confirme ses accusations ; je persiste à clamer mon innocence, non sans proférer des monceaux d’insultes à l’intention du bonhomme. L’un des flics, car ce sont bien deux policiers que j’ai face à moi, finit par trancher dans le vif :

« Allez ! On est tombés sur un dur. On le conduit au commissariat, il va changer de chanson là-bas. Il va avouer et nous donner le nom de son complice, comme tous les petits merdeux de son genre. Monsieur le directeur, merci d’aviser ses parents que leur fils est dans nos locaux. »

Le directeur assure qu’il fera le nécessaire.

J’imagine déjà l’état de mon père lorsqu’il apprendra la nouvelle. À coup sûr, il accusera une nouvelle fois ma mère d’être responsable de mes conneries. Dans ces moments-là, je ne suis plus que le fils de ma mère.

Un quart d’heure plus tard, je me retrouve au fond d’une cage, dans un coin du commissariat. Je deviens vite l’attraction des képis qui viennent me regarder comme un animal au zoo. À croire qu’ils n’ont jamais eu derrière leurs barreaux un délinquant de mon âge !

Je ne sais depuis combien de temps je mijote dans cette cage lorsque la porte s’ouvre sur un flic en civil. Il m’ordonne de le suivre jusqu’à un bureau où il me fait asseoir sur une chaise. Puis il me passe une menotte au poignet gauche, dont il attache l’autre extrémité à un barreau, sous le siège, avant d’aller se poster dans mon dos. Ce qui a tendance à me rendre un peu fébrile.

Soudain, une voix de stentor salue le flic en demandant :

« Alors, qu’a-t-on à se mettre sous la dent aujourd’hui ?

— Un caïd qui a volé ses petits camarades d’école. Une crapule ! »

La voix devient corps lorsque l'homme me frôle et passe devant moi. Il s'agit d'un colosse d'un mètre quatre-vingt-quinze, pour environ 110 kilos. Un joli bébé, bien que sa tronche n'ait rien de poupine. Un profil à vous donner un trac irrépressible.

Il s'installe derrière son bureau, face à moi, puis, lentement, pose ses mains bien à plat dessus. Ses gestes semblent parfaitement calculés. Ces deux battoirs de lavandière me transmettent un message subliminal on ne peut plus clair : attention aux réponses erronées.

D'instinct, ma tête s'enfonce entre mes épaules, ne laissant plus dépasser que quelques cheveux. Impressionnant de bestialité, le colosse me fixe droit dans les yeux, il devient vite impossible pour moi de soutenir ce duel.

Après cette phase de test silencieux, l'homme pose sa première question : il veut le nom de mon complice.

À peine le temps de formuler ma réponse : « Je ne le connais… », qu'un Scud m'atteint en pleine poire, avec effet décollage immédiat de la chaise, qui solidairement me suit dans mon vol plané.

Le mec a frappé sans bouger de sa place, ses bras devaient être munis de rallonges. Deux mètres plus loin, écrasé sur le sol, je ne sais plus très bien où je suis. Les deux battoirs sont en fait des enclumes. La tête en feu, mais assez (in)conscient pour hurler une insulte à travers laquelle j'envoie sa mère se faire sodomiser (j'ai utilisé un autre verbe) et lui aussi par la même occasion.

Exactement le truc à ne pas dire, à en juger par la promptitude avec laquelle le commissaire (c'est son grade) se lève d'un bond pour se propulser auprès de moi en faisant littéralement trembler le sol sous ses pieds. Sans attendre, il m'empoigne d'une main et me soulève à la hauteur voulue. Là, il me balance une baffe en pleine tronche.

Aïe ! Ma tête semble vouloir se désolidariser de mon corps, alors qu'il me laisse retomber durement sur le sol, des larmes de douleur dans les yeux. Non, surtout ne pas pleurer devant l'enfoiré. Une nouvelle insulte est sur le point de jaillir de ma bouche, mais une autre gifle aurait été de trop et le coma assuré.

L'interrogatoire se poursuit sans violences supplémentaires, seulement ponctué par les coups de gueule du commissaire. Quand il ne frappe pas, il

aboie, le chien.

Soudain, je réalise que cet adepte de l'aveu par la force n'est autre que ce commissaire décrit par tant de mes potes. Je pensais qu'ils exagéraient, mais non, ils avaient raison de parler de « tortionnaire ». Un jour, en plein interrogatoire, il a sodomisé un mec avec une règle de fer jusqu'à lui perforer les intestins. Le médecin de garde n'ayant pu dissimuler (pour une fois) cette bavure, le policier a été gravement sanctionné. Enfin, façon de parler, parce qu'en fait il a été maintenu à son poste. Comme si on lui avait accordé un passeport pour poursuivre ses exactions.

***

« L'injustice engendre les enfants qu'elle mérite », dit-on.

Après ce traitement de choc, je croupis dans une cellule sordide, ayant perdu toute notion du temps, lorsqu'un inspecteur vient m'annoncer l'arrivée de mes parents.

Malgré l'angoisse que m'inspire le fait d'être bientôt face à mon père, mon moral remonte un peu.

De retour dans le bureau du commissaire, je me retrouve devant ma mère en larmes. Mon père me foudroie du regard au moment où le policier lui demande de me faire avouer. Il leur accorde trente minutes pour y parvenir, sous la garde d'un képi.

Ma maman tient un sac de papier entre les mains, certainement mon dîner. Mon père, lui, tente de me tirer les vers du nez, sans grand succès. À son regard, on peut deviner que mon retour au bercail sera des plus difficiles. Si toutefois je ne suis pas aiguillé vers la case prison.

Soudain, apercevant des marques sur mon visage, ma mère se met en tête d'en connaître la provenance. Je ne me prive pas de lui raconter les courtoisies du commissaire. À peine ai-je terminé qu'elle interpelle sèchement le képi :

« C'est une honte de frapper un gosse ! »

Le mec ne se démonte pas :

« Vous savez que votre fils est un voleur. »

Mon père, silencieux jusque-là, l'apostrophe d'un ton hargneux :

« À preuve du contraire, il est innocent, et puis on ne vous a rien demandé ! Vous n'avez pas d'enfants ? »

Le mec, penaud, se tait, mais le plus inattendu pour moi, c'est la réaction de mon père : elle me fait chaud au cœur.

À ce moment précis, le commissaire fait son entrée, et sans attendre questionne mes parents pour connaître le résultat de notre entrevue. Devant leur réponse négative, le colosse, d'un ton irrité, aboie à l'intention du képi :

« Bon, foutez la petite gouape en cellule ! »

Puis s'adressant de nouveau à mes parents, d'un ton sec :

« Demain à 15 heures, votre fils sera présenté devant un juge d'instruction au Palais de justice de Paris. Votre présence est requise. »

Ma mère, toujours en pleurs, m'enlace tout en m'embrassant. Puis elle me tend le sac de victuailles avec l'autorisation du commissaire. Mon père quitte la pièce en me regardant durement, sans m'adresser la parole. Malgré tout, son visage est envahi par la tristesse.

La nuit est difficile. Je sommeille tout juste, avec une chasse d'eau qui se met automatiquement en marche toutes les quinze minutes. À chacune de leurs rondes, les képis frappent contre les serrures de la porte avec leurs bâtons blancs. Sûrement par sadisme, à moins que ce ne soit une manœuvre destinée à mettre les gardés à vue en condition pour les interrogatoires à venir.

Je suis propulsé à l'heure dite dans le bureau du juge d'instruction. Un homme d'une cinquantaine d'années, portant costume et nœud papillon, genre notaire de campagne.

Après s'être assuré de mon identité, le magistrat me conseille de reconnaître les faits et de balancer mon complice. Si je garde le silence, il pourrait bien m'envoyer faire un tour en prison. L'école du crime. À sa décharge, je sais combien les juges ont besoin des délinquants pour progresser dans leur carrière : la justice est aussi un business.

Le magistrat finit par demander que l'on introduise mes parents, auquel il sert encore son blabla. À la fin, il leur pose la question qui peut changer mon avenir, du moins à court terme :

« Désirez-vous reprendre votre fils auprès de vous ? »

Ma mère dit « oui » sans la moindre hésitation, mon père l'imite quelques secondes plus tard. Il doit m'aimer, malgré sa grande sévérité.

Le juge décide donc de me renvoyer auprès de mes parents, non sans prendre le soin de m'adresser cette mise en garde :

« Si je te revois un jour devant moi, je t'expédierai en prison jusqu'à ta majorité. Et, crois-moi, ce n'est pas une colonie de vacances ! »

Un rapide calcul mental me laisse entrevoir la durée de la peine promise : sachant que j'ai quinze ans et que la majorité est à vingt et un ans, six ans derrière les hauts murs. Putain !

Cette peine était pour moi impensable. J'avais déjà songé à m'évader de la pension dans laquelle mon père avait tenté de m'inscrire, à Vendôme, alors décrite comme une prison. D'ailleurs, Monsieur François Mitterrand l'a écrit :

« L'évasion est un devoir pour tout prisonnier. »

Bon, d'accord, il n'a pas dû l'écrire à l'intention des droit commun de mon genre, mais certainement pour les prisonniers de guerre, comme lui. Toutefois, des années plus tard, son judicieux conseil sera mis à exécution.

Lorsque nous nous retrouvons sur le trottoir, devant le Palais de justice, mon père est pris d'une subite envie de me frapper. Plus prompt, je bloque sa main menaçante tout en le fixant dans les yeux, pour bien lui faire comprendre qu'à partir de ce jour il ne pourra plus lever la main sur moi. Jamais. D'ailleurs, je n'ai moi-même aucune envie de riposter, éprouvant à son égard un immense respect.

De retour à la maison, il m'annonce le programme :

« Tu vas être viré du centre d'apprentissage par ta connerie. Demain, tu te mets à la recherche d'un travail, parce qu'il n'est pas question de te nourrir à ne rien faire. »

Voilà comment je me suis retrouvé sur le marché de l'emploi, faisant au passage un heureux : René, qui commençait à se sentir un peu seul toute la

journée. Il ne manque pas de me remercier de ne pas l'avoir dénoncé aux flics, ce dont je ne tire aucune gloire. Ce devrait être la règle. Cependant, au fil de mon parcours, j'apprendrai combien la partition de l'omerta peut comporter de fausses notes.

Autre chose, que j'allais aussi découvrir avec le temps. Une simple petite heure suffit pour faire les présentations, mais plus jamais vous ne sortez de la mémoire de Dame Justice. Rien n'y fait, même en payant de vingt (ou plus) années de votre vie. La dette ne s'efface pas. Dame Justice a la mémoire tenace et fait de vous un coupable *ad vitam æternam*.

Chapitre 7

Vie active

Mon premier emploi me conduit dans une usine de jouets. Mon salaire mensuel s'élève alors à 8 000 francs (anciens), pour soixante heures de travail. Pas de quoi donner envie de faire carrière.

Il ne me faut pas deux semaines avant d'emplâtrer le fils du taulier : le jeune homme me reprochait ma grande liberté dans l'interprétation des horaires. Verdict du paternel : viré sur-le-champ.

L'annonce faite à mes parents diffère quelque peu de la réalité : l'exclusion est devenue un « licenciement économique ». En bon communiste, mon père considère que ce patron manque de sérieux, surtout après m'avoir fait miroiter une carrière dans son entreprise.

L'enchaînement des petits boulots s'interrompt lorsque je me stabilise dans le secteur du bâtiment, où le métier de staffeur me tend le plâtre. Pas de quoi cesser cependant mes virées nocturnes avec René, agrémentées de petits casses pour arrondir les fins de mois.

Avec les filles de mon âge, tout se passe pour le mieux. Je sors même régulièrement avec une petite copine, mais, avec elles, ce ne sont que baisers et caresses intimes. Mon éducation sexuelle se poursuit avec une « vieille » de trente-cinq ans (pardon mesdames). Elle aime la chair fraîche, rien d'anormal, dans la mesure où elle donne dans la boucherie.

Nous n'en oublions pas pour autant d'aller rendre visite aux putes, et c'est précisément en revenant de l'une de nos virées, vers 1 heure du matin, que survient la catastrophe.

Nous roulons gaiement sur le boulevard Magenta à bord d'une DS volée, la radio hurlant de toute sa puissance, lorsque René pousse un cri :

« Les motards ! En face ! »

Je les ai vus, aussi. À cette heure, les motards de la police maraudent à la recherche de choses anormales pour entrer en action. Deux jeunes à bord d'une DS (la voiture la plus volée à l'époque) à une heure si tardive font des suspects idéaux. Au moment où nous atteignons leur hauteur, leurs regards soupçonneux scrutent avec insistance l'intérieur de l'auto.

Les yeux collés au rétro, René s'emballe :

« Ils font demi-tour, on s'arrache ?

— Pourquoi, tu veux les attendre ? »

René enfonce l'accélérateur et la voiture bondit en avant, rugissant de toute sa puissance. Il vire à droite dans la première rue et positionne la DS au centre de la chaussée pour prendre de la vitesse, tandis que les deux motards se glissent dans notre sillage, sirènes hurlantes.

Le plus téméraire tente bientôt de doubler notre véhicule par la droite, mal lui en prend : le bruit de ferraille me convainc qu'il n'a pas su gérer sa trajectoire. Un coup d'œil vers l'arrière me le confirme : le motard est à terre, ainsi que sa moto.

René improvise comme il peut et vire à gauche sans ralentir, mais ce n'était pas négociable : la roue avant gauche heurte le rebord du trottoir et la DS fait un bond, avant d'aller terminer sa course dans la devanture d'un magasin de fringues. Pas le temps de le cambrioler : on ne contrôle plus rien.

Dans un cas comme celui-là, on ne se pose aucune question.

Je m'éjecte de la « vago » à une vitesse supersonique et détale. Droit devant moi.

Deux détonations résonnent dans la nuit, tandis qu'une voix me somme de stopper ma course. Et puis quoi encore ?!

Tel un lévrier, je poursuis ma route. Tout en cavalant, j'ai une pensée pour René en espérant qu'il a réussi à s'arracher. Je parcours ainsi plusieurs centaines de mètres quand les sirènes de police se rapprochent du quartier. Il devient très urgent de débusquer une planque, un porche se présente, j'enquille dans cette direction et découvre un escalier semblant mener aux caves. Les flics ne viendront pas me chercher dans pareil trou à rats.

Plus d’une heure, je patiente sous terre, avant de me décider à regagner Ivry. À pied, c’est beaucoup trop loin : une motorisation serait la bienvenue. Elle prend quelques minutes plus tard la forme d’un magnifique scooter.

Un coup à droite, un coup à gauche, et la sécurité cède. Plus qu’à rouler fesses serrées en espérant ne pas me faire retapisser par les maraudeurs de la nuit.

Ce n’est que le lendemain, dans l’après-midi, que je rends une discrète visite à la mère de René. Le pire s’est produit : il a été incarcéré dans la soirée à la prison de Fresnes. Conformément à ce que j’ai appris en écoutant les grands, elle se voit gratifier de quelques billets pour payer l’avocat et envoyer à mon ami un premier mandat pour la « cantine » – de quoi se procurer ce dont il aura besoin dans sa cellule. Un rituel auquel je n’entends pas déroger, même si je sais qu’il n’est pas tant suivi que ça dans la voyoucratie.

René sera traduit devant le tribunal correctionnel de Paris trois mois plus tard. La sentence sera très sévère pour un « primaire », comme on appelle les gens qui n’ont jamais été condamnés : trois années d’emprisonnement.

Une éternité.

Pendant tout le temps de sa détention, nous resterons en contact. Au fil de ses lettres, j’apprends qu’il a repris ses études et rêve d’une autre vie que celle de gangster. Une fois libre, il voudrait travailler et fonder une famille. Purs mensonges destinés à obtenir une libération conditionnelle, pensais-je, mais l’avenir me donnera tort : conformément à ses engagements, il se mariera et aura trois enfants. Nous ne nous reverrons que par intermittences.

***

À peine une semaine après l’arrestation de René, deux nouveaux complices font équipe avec moi : Antoine et Dominique, tous deux décédés à ce jour.

On a fait connaissance au Bar Luc, un endroit fréquenté par les voyous chevronnés de la commune d’Ivry, mais aussi par les débutants.

Après avoir tapé plusieurs « petits boulots » ensemble, on s'apprête à viser du solide. Dominique avait un « taf », autrement dit un coup sérieux. Un agent payeur qui chaque première semaine du mois passe par la cité Hoche pour verser les allocations familiales aux personnes concernées. Dominique tient le rencard de sa propre mère : le payeur bande pour elle et s'est vanté de transporter une véritable petite fortune.

Le butin pourrait avoisiner les deux plaques. Un vrai pactole.

La difficulté technique majeure tient au fait que le bonhomme transporte l'argent dans les poches de sa veste militaire. Impossible de l'agresser en pleine rue : pour perpétrer sans risque notre méfait, nous devons le coincer dans un immeuble.

Le premier repérage nous laisse hilares. La mob bleue avec laquelle il se déplace est à peine visible, tant l'agent payeur est volumineux. Il doit bien peser cent vingt kilos et mesurer pas loin de deux mètres. Une montagne ! On se demande avec quelles forces le cyclomoteur peut encore avancer, les pneus au bord de l'éclatement.

Le jour J, nous sommes en place. Sans calibres. Les « grands » n'ont pas voulu nous en fournir. Peut-être ont-ils eu peur d'être balancés en cas d'arrestation. De toute façon, on ne sait pas s'en servir : la seule fois que j'ai tiré, c'était à la fête foraine avec un fusil à plombs.

À défaut, on a décidé de passer à l'acte avec des matraques. C'est loin d'être gagné, étant donné le gabarit de notre homme, mais l'idée nous a été soufflée par un pote. Son père, dit-il, attaquait les transporteurs de fonds de cette manière. Il nous certifie que le mec tombera dans le coma au premier coup de matraque. Comme il ne nous a pas été possible de vérifier sur son crâne, nous ne pouvons que lui faire confiance.

Antoine, le moins costaud de nous trois, avec son mètre soixante, hérite du poste de pilote. Sa mission : attendre au volant d'une DS derrière l'immeuble où nous devons matraquer l'homme à la veste de combat. Son équipement : une casquette, une paire de lunettes de soleil et des gants, pour les empreintes.

Dominique et moi faisons le guet, dissimulés dans l'escalier de secours, au niveau du sixième étage, là où l'agent payeur débute théoriquement sa tournée. Nous avons également pris soin de modifier notre allure en

endossant d’épais blousons en peau de mouton retournée. Également gantés, nous avons enfilé chacun un passe-montagne sur le crâne. De vrais pros.

Dominique joue nerveusement avec sa matraque, qu’il tape régulièrement contre sa main comme s’il cherchait à en tester l’efficacité. Le déclic, c’est la machinerie de l’ascenseur qui se met en marche. La cabine entame son ascension. Si l’agent payeur est bien à l’intérieur, elle interrompra sa course entre le cinquième et le sixième étage. Pour son malheur, il lui restera alors à gravir huit marches pour gagner le palier supérieur.

J’ai la bouche sèche et les mains moites ; Dominique n’est pas dans un meilleur état. Nos yeux se croisent toutes les dix secondes, mais nous n’échangeons pas un mot, rendus muets par le trac. Pourtant, je sais que rien ne pourrait m’empêcher de faire mon travail.

La cabine de l’ascenseur arrive à destination et la porte de sécurité glisse sur son rail en grinçant. J’abaisse mon passe-montagne sur mon visage, imité par mon complice, tout en extirpant la matraque dissimulée sous mon blouson.

Les pas du colosse se rapprochent et l’escalier donne l’impression de vouloir céder sous son poids. Les secondes sont aussi lourdes que le bonhomme, dont le premier pied se pose sur le palier. Pour le moins du 56 !

Je prends ma respiration et bondis sur le balaise. Dans le même élan, deux coups de matraque s’abattent sur le sommet de son crâne. Il accuse le choc, mais parvient néanmoins à empoigner ma main. Un étau.

Comme possédé par la panique, je gesticule en tous sens pour m’extraire de ce piège, Dominique arrive à ma rescousse. Il heurte de plein fouet l’agent, qui bascule vers l’arrière, entraîné par son poids vers l’escalier. Il roule, sa tête cognant plusieurs fois les marches, avant de s’immobiliser contre le mur, heureusement assez solide pour le retenir, autrement il se retrouvait six étages plus bas. Il semble groggy et je profite de la situation pour lui asséner un nouveau coup de matraque, tandis que Dominique entreprend de lui retirer sa veste militaire, équipée de quatre poches bourrées de billets.

La tâche paraît un instant insurmontable sous le poids du bonhomme. Dominique tire avec toute sa rage et le coton finit par céder. Il en récupère

une moitié, puis l'autre, et détale. Je suis censé le suivre, mais l'appât du gain, à moins que ce ne soit du professionnalisme, me pousse à explorer les poches du pantalon. Elles sont vides, à mon grand désespoir. Deux mains fermes comme une presse se referment à cet instant sur ma cheville droite. Je me débats. Sans succès. De nouveau, je dois recourir à la matraque ; plusieurs coups sur le crâne et le géant finit par lâcher prise, l'enfoiré !

Il est temps de filer, mais voilà que mon pied ripe au niveau de la porte de l'ascenseur et que je m'étale de tout mon long. Alors que je me redresse, une première détonation résonne dans la cage d'escalier. La seconde fait sur moi l'effet d'un starter au moment du sprint. À la troisième, je ressens une douleur, comme une brûlure, au niveau de la cheville droite. Je cours encore plus vite, convaincu que l'agent payeur n'aurait pas raté sa cible, d'aussi près, si je ne lui avais pas distribué tous ces coups sur la tête.

Mon passe-montagne toujours baissé, je traverse en trombe le hall d'entrée devant quelques riverains médusés. Je contourne le bâtiment, bientôt sauvé par la DS qui m'attend, portière arrière grande ouverte, moteur rugissant sous les coups d'accélérateur nerveux d'Antoine.

Je plonge sur la banquette à la manière de mon gardien de but préféré, François Remetter, la star du moment. Et la DS démarre en trombe, laissant sur le bitume une bonne partie de la gomme de ses pneus.

« Mais qu'est-ce que tu as foutu ? gueule Dominique.

— J'ai fouillé les poches de son pantalon à la recherche du pognon. Le mec était armé. Je crois qu'une bastos m'a touché à la cheville ! »

En soulevant le bas de mon pantalon percé et brûlé, je découvre la chair sanguinolente. Antoine propose aussitôt de m'emmener chez la mère d'un pote. Elle a eu l'occasion de soigner son mari alors qu'il faisait partie d'un gang spécialisé dans l'attaque des « encaisseurs », comme on appelait à l'époque les transporteurs de fonds attachés aux banques. Il était décédé lors d'une course poursuite avec la police, après avoir perdu le contrôle de son véhicule, parti s'encastrer sous un camion en stationnement.

« Tout ce qui ne tue pas rend plus fort », professe mon infirmière en achevant son pansement.

Me voyant sans réaction – en fait, je n'ai pas vraiment compris le sens de sa phrase –, elle ajoute :

« Tu diras à tes parents que tu es venu m'aider pour des bricoles et qu'un morceau de ferraille t'a blessé. »

Sur ces mots, elle déchire mon pantalon pour faire disparaître le trou laissé par le projectile.

Le butin s'avère plus important que prévu : 2 500 000 (anciens) francs. Dans l'euphorie, l'infirmière de fortune se voit gratifier de la somme de 300 000 francs, un geste dont elle nous remercie en lançant une invitation :

« On va fêter votre réussite au champagne ! Merci pour les lovés[1], revenez le plus souvent possible (elle se marre), la porte est grande ouverte. La prochaine fois, revenez entiers ! »

Elle était la première d'une longue série de femmes et d'hommes, très rarement intéressés, qui nous rendront, au fil des ans, d'innombrables services. Notamment pour planquer notre précieux matos.

En attendant, j'ai droit à une nouvelle engueulade à la maison, mon père me conseillant vertement de ne plus travailler pour des étrangers.

Et la vie continue ainsi, avec en guise de point d'orgue ce fameux papier rose obtenu le jour de mes dix-huit ans : le permis de conduire. Quelques jours plus tard, je fais l'acquisition d'une magnifique Peugeot 203 d'occasion.

Cet achat offre plusieurs avantages, le principal étant son confort : la banquette arrière de la 203 est nettement plus moelleuse que les caves où j'entraînais jusque-là les filles. Pas question en revanche de m'en servir pour un usage professionnel : pour ça, il y a les autos volées.

***

L'année 1965 rime pour moi avec service militaire. Me voilà incorporé au 51e bataillon de transmission, basé en Allemagne, dans la ville de Trier (Trèves). Un désagrément évitable. Mais il eût fallu « m'envoyer » le capitaine médecin du service de réforme, à l'occasion des trois jours, à Vincennes. Très peu pour moi ! Plusieurs de mes connaissances se sont laissé tenter. Le médecin avait même gagné un surnom dans la banlieue : la Folle du régiment, comme dans la chanson de Michel Sardou.

Finalement, je ne regretterai pas le voyage : non seulement l'armée m'a fourni l'occasion de passer le permis de conduire poids lourds, mais elle m'a initié au maniement des armes. Un art dont je saurai faire bon usage dans la vie civile.

N'étant pas vraiment un soldat discipliné, en réalité toujours prompt à m'octroyer des permissions à ma guise, j'écoperai de deux mois supplémentaires. Le temps de fréquenter un endroit que la chance (ou la prudence) m'avait épargné jusqu'à mon appel sous les drapeaux : la prison.

Une partie de rigolade plus qu'un traumatisme : tous les soirs, je descellais les barreaux de ma cellule et je filais dans la nature, autrement dit, aux putes ou au bar voisin.

Note

1. L'argent, en langue manouche.

Chapitre 8

Ma petite entreprise

En cette année 1967, je retrouve d'abord mon frère Jean-Claude. Pour éviter qu'il ne suive le même chemin que moi, mon père l'a envoyé en internat. Turbulent, il est souvent consigné le week-end. Il m'arrive d'aller abréger sa punition en expliquant que notre maman était malade.

Dès le deuxième jour, mon père exige que je reprenne le travail. Il faut gagner ta pitance, m'assène-t-il. Je lui fais part de mon désir de créer une entreprise de transport routier. Je le sens d'autant plus sceptique quant à ma réussite qu'il sait que je ne dispose pas des fonds suffisants pour lancer ma propre affaire. Il me fait rapidement comprendre que je ne dois pas compter sur lui. Je devrai me débrouiller par mes propres moyens et je ne connais qu'une façon de faire rentrer rapidement de l'argent.

Pour cela, je dois d'abord débusquer quelques complices.

C'est ainsi que je reprends le chemin de mon bar préféré, le Bar Luc, connu pour accueillir une clientèle de marginaux dans l'attente du bon coup qui leur rapportera gros. Et pas mal de grands rêveurs. André (Dédé) Caballero, d'origine portugaise et plutôt beau garçon, fils d'un terrassier et d'une femme de ménage, est partant sans la moindre hésitation. Michel (Mimi) Miéja aussi, un vrai play-boy, un tombeur de gonzesses. L'avantage, c'est que je les ai connus avant mon service militaire : on sortait souvent tous les trois. Une association naît sur-le-champ, sans l'ombre d'un nuage à l'horizon. À part l'avarice de Mimi. Elle nous vaudra de nombreuses embrouilles avec les tenanciers de bars et de discothèques.

On se met très vite à l'ouvrage. Première cible : un entrepôt rempli de téléviseurs couleur. Deux camions sont nécessaires au déménagement de quelque trois cents unités, de quoi escompter un sacré butin, chacun de ces téléviseurs pouvant être revendu aux alentours de 100 000 (anciens) francs.

En refourguant la marchandise, je fais la connaissance d'un mec de Villejuif, un garçon qui me paraît sympathique, bien qu'assez agité. Il s'appelle Guy Neumeyer et cherche précisément une équipe. Après consultation de mes complices, nous décidons de l'incorporer à notre mini-entreprise.

J'aurais dû me montrer plus clairvoyant, parce que ce mec sera ma croix. Je ne pouvais pas savoir que c'était un jobard. Il tire pour un rien, une mauvaise parole, un mec qui le gêne dans la circulation, ou encore sur les flics quand il cherche à leur échapper. Pour tous ces méfaits, il est déjà recherché par plusieurs brigades.

Les membres du « gang de la banlieue sud », comme l'appellent bientôt les services de police et les journaux, se défendent uniquement pour ne pas perdre leur liberté. Mais avec Guy parmi nous, on passerait vite pour des « fous de la gâchette ».

Il se révélera par ailleurs un peu plus tard que ce garçon est aussi une crapule, pour ne pas dire un enculé. Il vole plusieurs d'entre nous sans que jamais les soupçons se portent sur lui, du moins jusqu'au jour de son arrestation par la brigade antigang.

Ce jour-là, notre ami Daniel Cheval est lui aussi dans les locaux. Il vient de la cité Hoche, pas très loin de chez nous. On l'appelle le « grand », et il ne l'est pas seulement par la taille : il a un cœur immense et notre complicité traversera les époques et les épreuves. Il reconnaît dans un bureau une valise pleine de billets disparue de son domicile. Il demande simplement au condé qui l'interroge où elle a été ramassée.

« Au domicile de Neumeyer », lui confie le lardu.

Guy était vaillant et déterminé sur les boulots, tout fonctionnait bien entre nous quatre, les affaires étaient florissantes, mais il nous mangeait de l'intérieur.

***

De retour à la vie civile, j'ai aussi retrouvé ma petite amie, Claire, que je fréquentais déjà avant mon incorporation. Je l'épouse en septembre 1968,

l’année de la révolte étudiante. Une union dont naîtront un an plus tard un petit garçon, Laurent, puis Serge, en 1971, et Ghislaine en 1974.

Claire ne connaît rien de mes agissements délictueux pour la simple raison que je ne lui en ai rien révélé. Ce n’est pas un manque de confiance, mais quand on ne sait rien, on ne risque pas d’être bavard devant les policiers. Les mères de famille sont en effet des proies faciles, du moins celles que l’on fait basculer au beau milieu d’un interrogatoire en menaçant d’expédier leurs enfants à la DASS si elles ne parlent pas. Claire ne sera pas sensible à ce genre de chantage : malgré de nombreuses gardes à vue, elle restera d’un mutisme total.

Elle ne devait cependant pas s’attendre à une telle existence en m’épousant, et notamment à subir toutes les misères de la prison, à l’occasion des nombreuses visites qu’elle m’y rendra. Durant ces années, elle se montrera à la fois digne épouse et bonne mère, malgré nos longues séparations.

Jeunes mariés, nous nous installons chez ma belle-mère, une gitane sédentarisée depuis plus de trente ans. Elle habite une baraque en bois plantée parmi une vingtaine d’autres dans une impasse que nous appelons la « petite zone », par opposition à la « grande zone », un quartier similaire situé du côté de la porte d’Ivry.

Les jours de pluie, le chemin de terre menant aux baraques se transforme en bourbier. Côté hygiène, ce n’est pas le grand confort, avec un seul W.-C. pour environ cent personnes, trônant au milieu de l’impasse. Un emplacement que l’on pouvait retrouver les yeux fermés, guidé par la seule odeur, vers lequel convergeaient tous les matins les gens du coin, leur pot de chambre à la main. Très folklo !

Quelques mois plus tard, au grand étonnement de Claire, je fais l’acquisition d’un appartement à Vitry-sur-Seine. « Avec quel argent ? » me demande-t-elle, mais j’ai mûri ma réponse :

« J’ai gagné gros en jouant à la passe ! »

Un jeu de dés.

Dans le même temps, mon entreprise de transport routier prend corps. Je me fais au passage un nouvel ami en la personne de Gilles Bonnefois, que

je croise dans le garage où j'acquiers mon premier camion, un Bedford. Quelques mois plus tard, j'exploite seize camions.

Sans trop de difficultés pour le moment, je parviens à concilier mes deux activités et tout va pour le mieux. Avec quelques coups de chaleur tout de même, comme cette nuit où nous pénétrons par les toits dans un supermarché parisien, après avoir débranché les alarmes. Nous parvenons à desceller le coffre-fort, pourtant lourd de 1 500 kilos, mais il y a un petit inconvénient : il nous faut le transférer du premier étage au rez-de-chaussée. La solution la plus simple consiste à le glisser jusqu'au bord de l'escalier et à le faire basculer, ce qui provoque un sacré vacarme, d'autant que sa course se termine au milieu des présentoirs.

À notre tour, nous descendons les marches, hilares, quand une ombre jaillit et se jette sur moi. Ce n'est pas un homme, mais un animal, un magnifique berger allemand qui n'a pas prévenu de son approche par le moindre aboiement et vient s'empaler sur le tournevis que je tiens dans une main.

Soucieux de me prêter assistance, Guy lui tire dessus à trois reprises, avec un « 38 ». Le chien s'arrache en gémissant pour aller se cacher sous un escalier. Malgré cette rencontre imprévue, nous parvenons à embarquer le coffiot.

Le lendemain, les journaux traitent d'« assassins » les coupables de ce délit. Après le rétablissement du chien, un journal parisien osera ce titre en première page :

« Patou (le nom du chien) a mangé sa première pâtée. »

Quelque temps plus tard, le propriétaire de ce journal fera une chute mortelle de cheval. Ce qui donnera l'occasion à un journal de tendance gauchiste de titrer :

« Heureusement, le cheval n'a rien. »

***

Un tantinet radin, comme je le disais, Mimi claque un jour la porte d'un bar en traitant le propriétaire d'indic, une manière comme une autre de ne

pas régler l’addition. Le patron en rajoute une bonne couche en déposant sa plainte et notre ami se retrouve devant le tribunal correctionnel pour… menace de mort et racket. Incarcéré à la prison de Fresnes, il nous prive pour quelques mois de son aide précieuse.

Les bonnes affaires continuent cependant à affluer. Cette fois, c’est un cousin qui me propose un boulot, moyennant un petit pourcentage. Il s’agit d’un cabinet d’assurances dans le quartier de Belleville dont le propriétaire arrondit ses fins de mois en jouant à l’usurier.

La première idée qui nous vient est de le taper en braco, mais un petit repérage nous conduit à réviser notre approche : installés à bord d’un véhicule banalisé, trois flics en civil montent la garde jusqu’à la fermeture. L’usurier doit alimenter la caisse des orphelins de la police pour bénéficier de cette prévenante protection. Nous optons donc pour le casse.

Espérant une très bonne recette ce jour-là, nous passons à l’acte à minuit, un vendredi. La porte arrière du cabinet donne sur une courette intérieure : c’est là que je m’installe pour faire le guet, équipé d’une cagoule roulée sur le haut de mon crâne et les mains gantées. Si besoin est, j’ai à disposition un 357 Magnum Tropper. Un véritable petit canon, doté d’une puissance de feu redoutable, également susceptible de se transformer en monstrueuse matraque grâce à son poids : environ 1,5 kilogramme.

De ma planque, je regarde mes amis forcer la porte au pied-de-biche. Trois minutes chrono et ils disparaissent à l’intérieur du cabinet d’assurances. Il ne leur faut alors guère plus de dix minutes pour entrer dans le vif du sujet, mais voilà que le chalumeau fait entendre une mauvaise pétarade. Si mon oreille ne me trompe pas, il y a un petit problème technique : la buse n’est pas adaptée.

Je me risque à inspecter la courette, histoire de vérifier que personne n’a été tiré de son sommeil, d’autant qu’en cette belle nuit d’été, les fenêtres sont ouvertes. Rien à signaler.

Deux heures que mes complices sont en plein labeur, lorsqu’un couple passe dans la cour. Ils me frôlent sans m’apercevoir, trop occupés à se donner des baisers tout en pensant à la nuit d’amour qui les attend… Pendant que d’autres triment dur !

Mais voilà qu'une lumière s'allume dans la loge du concierge. Je fonce vers la fenêtre dépourvue de volets pour apercevoir un homme en slip et maillot de corps. Il s'étire, les bras ballants, remet en place ses testicules, attrape une bouteille d'eau et s'assoit sur une chaise devant sa table. Je décide de regagner ma planque, convaincu que cet homme retournera se mettre au lit. Erreur, le voilà qui sort de sa loge et se dirige vers les toilettes, situées au fond de la courette. Il fait quelques pas, puis s'interrompt brusquement en tournant la tête vers la porte du cabinet d'assurances : le bruit du chalumeau est parvenu à ses oreilles. Précipitamment, il fait demi-tour et fonce vers sa loge.

Devinant son intention, je baisse ma cagoule, prends mon calibre en main et me débrouille pour me planter derrière lui au moment où il arrive sur le seuil de la porte. Un seul coup de Tropper à l'arrière de la tête suffit à le mettre K.-O. Je le prends sous les aisselles et le glisse dans sa loge, avant de repousser la porte d'un coup de pied. Puis j'entreprends de le saucissonner et de le bâillonner à l'aide d'un ruban d'adhésif d'emballage, histoire de l'immobiliser pour un moment. Ainsi empaqueté, je le transporte sur son lit. Apparemment, il respire normalement, et c'est bien ainsi : il n'est pas question de transformer un simple casse en assassinat.

Deux nouvelles heures s'écoulent avant que mes amis ne sortent du cabinet, aussi noirs que des mineurs de fond. En cette époque où l'ADN n'a pas encore envahi les enquêtes de police, on peut se permettre d'abandonner le matériel sur place. Guy me tend le sac qu'il transporte et un seul coup d'œil me suffit à comprendre que nous emportons un joli magot : il est rempli de billets de banque, en majorité des « Pascal », comme on appelle alors les billets de 500 francs, la plus grosse coupure en circulation. Dédé porte lui aussi un sac bien plein, contenant selon ses dires environ 25 kilos de joncaille[2].

La voiture (volée) nous attend et c'est chez mon père que nous nous rendons pour effectuer le partage. Mais auparavant, gare aux motards : avec leurs contrôles tatillons, c'est toujours au plus mauvais moment qu'ils s'invitent. Comment nous arrêterions-nous avec un tel butin sur les bras ? Mon père, lui, a fini avec le temps par admettre mon mode de vie. Plus que ça, même, puisqu'il passera à son tour plusieurs années en prison, un peu plus tard, ayant voulu jouer lui aussi au braqueur. Sans grand succès.

Il ne nous faut pas plus d’une heure pour effectuer le compte et partager : cela fera 150 barres chacun, plus cinq kilos de « sénacaille », comme on appelle aussi l’or. Ce qui tombe plutôt bien parce que j’ai des cadeaux à faire. Mes deux complices, eux, mettront ce métal de côté en attendant que les cours remontent. Il n’y a pas de petites économies !

Pour fêter cette rentrée d’argent, j’emmène ma famille prendre l’air marin à Deauville pendant une semaine, espérant bien au passage apaiser les tensions au sein de mon couple. Claire me reproche mes nombreuses sorties nocturnes, dont elle sent bien qu’elles ne sont pas exclusivement consacrées à mon activité de bandit.

Pendant notre absence, un événement assez grave vient troubler notre équipe : quelqu’un a tenté de cambrioler le domicile de Dédé. Alerté par les bruits, son père a courageusement accouru, mais le (ou les) voleur(s) a (ont) tiré plusieurs coups de feu dans sa direction. Heureusement sans l’atteindre.

À mon retour, Dédé vient m’expliquer qu’il nous soupçonne, Guy et moi, d’être les auteurs de cette saloperie. Nous sommes les seuls à savoir que l’argent se trouvait chez son père, m’explique-t-il, recevant en retour une bordée d’insultes. Nous évitons de justesse le pugilat, mais après une telle scène, toute collaboration avec lui devient impossible. La séparation est consommée.

Nous apprendrons bien plus tard que l’auteur de cette tentative de vol n’était autre que Guy, mais l’explication sera différée, le garçon étant alors en zonzon pour de nombreuses années. Elle n’aura d’ailleurs jamais lieu : parti un matin à la pêche, Dédé n’en est jamais revenu. Les enquêteurs ont conclu qu’il était tombé de sa barque et s’était noyé après avoir fait un malaise.

Note

2. Or, métal, monnaie.

Chapitre 9

Le gang de la banlieue sud

Mimi Miéja fait son grand retour dans l'équipe à l'heure où nous envisageons de braquer un supermarché de Vitry. Les « tafs » s'enchaînent à une vitesse phénoménale et nous sommes loin de nous en plaindre.

Vers 5 heures du mat, je récupère Guy et Mimi à la porte de Choisy, dans le XIII^{e} arrondissement, au volant de ma R16 personnelle. On doit se rendre sur le parking d'une cité de Vitry, où attend une voiture volée la veille dans le XVI^{e} arrondissement. Un vrai garage de véhicules puissants et luxueux.

Le voyage se gâte alors que nous franchissons le carrefour Michelet, à Ivry.

« Putain, ça va être pour nous », lance Guy, un brin nerveux, en voyant rouler deux motards de la police dans notre direction. Une intuition confirmée par la façon dont ils scrutent l'auto.

« C'est pour nous ! » je gueule en les voyant amorcer un demi-tour dans le rétro intérieur.

« Arrache-toi, je ne dois pas me faire serrer ! » lance Guy. Conseil superflu. Avec ce qu'il traînait comme casseroles, ses craintes étaient certes compréhensibles, mais le sac posé sur la banquette arrière valait plusieurs années de prison à lui tout seul.

L'accélérateur enfoncé, je leur expose mes intentions :

« Je vais virer sur la droite au dernier moment pour surprendre les motards. Mimi, quand je pile, tu balances le sac sous la première "vago" en stationnement. On le récupérera plus tard. »

La manœuvre réussit parfaitement. En cas d'arrestation, on ne nous reprochera que le délit de fuite. Reste le cas de Guy.

Nous avons un peu d'avance sur les motards et la commune de Villejuif est mon terrain de jeux depuis l'enfance. Plusieurs rues plus loin, je m'engage tous feux éteints dans une impasse plongée dans l'obscurité. À peine ai-je stoppé le véhicule, tout au fond, que deux motos passent sans ralentir devant l'entrée.

« Les flics terminent leurs rondes vers 6 heures du matin, je suggère d'attendre sans bouger jusque-là », dis-je.

À force de fréquenter les commissariats, tous les voleurs connaissent les heures de patrouilles.

Le bruit des moteurs résonnant dans le lointain a le don d'énerver Guy, qui fait part de son désir de nous abandonner et de partir à pied. Je tente de l'en dissuader, appuyé par Mimi. Il ne veut rien entendre et quitte l'auto en claquant la portière.

« Putain ! lâche Mimi. Au ballon, comment il va faire pour rester cloîtré vingt-trois heures en cellote ? »

Une seule réponse me vient à l'esprit :

« Il va se pendre. »

Malheureusement, il ne le fera pas. Il effectuera bien quelques tentatives, balourdes ou pas, je ne l'ai jamais su. Comme de nombreux détenus, il se mettra aux cachetons pour mieux supporter la zonzon, contribuant à la flambée du budget « infirmerie » de la pénitentiaire. Pour ma part, je ne m'autoriserai jamais que l'aspirine, surtout au retour de mes extractions, les voyages en camion cellulaire étant particulièrement mortels.

Trente minutes plus tard, l'impasse est brusquement illuminée par deux traits jaunes perçant la nuit : deux phares. Un œil dans le rétroviseur me permet d'apercevoir deux motards de police. Je me tasse sur le siège en espérant ne rien laisser dépasser, Mimi imitant le mouvement avec ces mots :

« On est cuits aux patates ! »

Les motos approchent au ralenti. Une voix s'élève soudain pour couvrir le son des moteurs :

« Les gars ! C'est moi, Guy ! Ils veulent juste contrôler que la voiture n'est pas liave, et vérifier mes fafs[3] restés dans la boîte à gants. »

Mimi grogne :

« L’enculé nous ramène les condés, c’est pas vrai ! »

Les motos stoppent tout contre le pare-chocs de ma voiture. Inutile de tenter une natchave[4], elle est en règle et il n’y a plus rien de dangereux à bord.

Une autre voix nous ordonne de sortir du véhicule avec les mains bien en vue. Nous obtempérons en évitant tout geste brusque pour ne pas fournir au donneur d’ordre l’occasion d’envoyer la sauce.

Un autre commandement tombe :

« Tournez-vous vers le pavillon, plaquez vos mains sur le mur et écartez les jambes ! »

Tandis que je m’exécute, j’aperçois Guy planté au côté de l’autre motard. Il n’est pas menotté et me sourit béatement, faisant monter en moi une irrépressible envie de le mordre.

Le motard me demande maintenant de lui présenter mes propres documents.

« Sous le pare-soleil côté chauffeur ! »

Son collègue les trouve et les lui lance :

« Regarde dans la boîte à gants, il y a ceux de l’autre », enchaîne-t-il.

À l’instant où le motard se baisse pour fouiller la boîte à gants, Guy se met à hurler :

« Je me natchave. »

En lançant ces mots, il décoche un fulgurant coup de poing en plein visage de son voisin qui s’écroule sous l’impact. Puis il détale et saute une clôture en bois alors que deux détonations retentissent dans le quartier encore endormi. Frustré, le tireur retourne son arme vers nous en criant :

« Ne bougez pas ou je vous allume ! »

Aucune intention de bouger, n’ayant rien à me reprocher et surtout aucune envie de me morfler une bastos : inutile d’exciter ce nerveux de la gâchette.

Son collègue a retrouvé ses esprits et rejoint sa moto pour lancer un appel radio annonçant « un individu en fuite ». Il en profite pour commander un car susceptible de « ramasser deux suspects ».

Exploitant ce bref répit, je lance à Mimi :

« Putain, il est jobard le mec ! On l'a pris en stop à la porte de Choisy parce que les bus ne fonctionnaient pas à cette heure et regarde ce qu'il nous fait ! »

Il connaît désormais les grandes lignes de ma déposition et saura aligner sa version lors de l'interrogatoire.

Durant notre nuit au commissariat, les inspecteurs ont bien du mal à admettre notre vision des faits. Pourquoi les papiers d'un autostoppeur se seraient-ils retrouvés dans la boîte à gants de mon véhicule ? En effet. D'autant plus troublant que la photo ne correspondait pas au nom inscrit sur la carte d'identité.

« Je ne suis pas enquêteur de police, moi ! » répondis-je le plus calmement possible.

La colère du flic qui me fait face se traduit instantanément par une gifle en pleine tronche. Force est pourtant de constater, au petit matin, que rien ne peut être retenu contre nous : transporter un autostoppeur n'est pas un délit : nous sommes libres.

Libres de nous envoyer un copieux petit déjeuner à la brasserie de la gare, toute proche, le rituel des gardés à vue qui ont la chance de retrouver le sirop de la rue.

« Mimi, dis-je, il va falloir éviter Guy. Il est trop chaud. Les flics vont sûrement essayer de nous filocher pour qu'on les conduise à lui. »

***

Retrouvant Guy face à moi quelques semaines plus tard, je ne me prive pas de lui faire part de mon mécontentement au sujet de son comportement cette fameuse nuit.

« C’est la seule solution que j’ai trouvée pour ne pas être conduit directement au commissariat », s’explique-t-il.

L’amitié rend parfois aveugle, je commets l’erreur d’excuser cette faute.

Et cela me revient dans la gueule lorsqu’une nuit, à sa demande, je l’accompagne dans une discothèque parisienne. Il est censé rencontrer un mec pour lui vendre un diamant de plusieurs carats, mais l’affaire n’aboutit pas. « Trop cher », selon son interlocuteur. Mais était-ce vraiment un client ?

Après avoir consommé un verre, nous quittons la boîte. Sur le trottoir, nous manquons de buter sur deux clochards assis à même le sol, une bouteille de vin posée devant eux. Au moment où nous les dépassons, plusieurs hommes surgissent devant nous, à une trentaine de mètres, un seul mot à la bouche, prononcé sur le mode hystérique :

« Police ! »

Le tout en pointant sur nous des armes de poing.

Guy a déjà extrait de son blouson un « 38 » spécial et tire dans leur direction ; mon Herstal en main, j’arme pour monter une balle dans le canon, mais elle se coince en travers du magasin : enrayé.

Les condés envoient la sauce et les balles ricochent contre les murs et sur la chaussée. Devant un tel déploiement de force, nous tournons tous les deux les talons et fuyons en cavalant, non sans bousculer les deux clochards qui se révèlent, bien sûr, être de vrais flics.

Nous n’avons parcouru que quelques dizaines de mètres lorsque Guy se plaint :

« Je crois bien que j’ai morflé. »

Il continue malgré tout sa course, jusqu’au moment où, allez savoir pourquoi, chacun trace sa propre route. Le fameux chacun pour soi à l’œuvre, peut-être. De rues en ruelles, je débouche sur le boulevard Saint-Germain et saute dans le premier taxi de la file.

J’apprendrai plus tard ce qui est arrivé à mon complice. Atteint de deux balles, il a lui aussi embarqué à bord d’un taxi. Sans prendre la moindre mesure de sécurité, il s’est fait déposer devant le domicile de notre ami Daniel Cheval. Le chauffeur, au vu du mauvais état de son passager et des

traces de sang laissées dans son taxi, s'est précipité chez les condés… qui ont débarqué dans l'appartement au petit matin. Par prudence, poussé par son instinct, Daniel avait décampé. Quant à Guy, arrêté quelques jours plus tard, je ne le reverrai qu'en prison.

Entre-temps, mes liens avec Daniel Cheval ne cessent de se renforcer. Le Grand devient plus qu'un complice : un ami. Par son intermédiaire je fais la connaissance de ceux qui formeront, avec lui et moi, le « gang de la banlieue sud ». Appellation inventée par les condés. Le groupe compte dans ses rangs Piaf (Pierre Dieudonné), la Galoche (Jo Horne), Patrice T., Mimi et H. Au fil des années viendront se joindre à nous mes neveux Francis et Daniel Chemith, Poukite (Michel Segovia), Milo, le frère de Piaf et quelques autres. Ce qui poussera les lardus à nous désigner d'« équipe à tiroir ». Pour eux, c'est assez simple : lorsqu'un membre du gang tombe, il est aussitôt remplacé par un gars de Villejuif, de Vitry ou d'Ivry. Le label « banlieue sud », aux yeux des brigades spécialisées dans la lutte contre le banditisme.

Nous serons accusés de nombreux braquages, alors que jamais nous n'avons été pris en flagrant délit. Je serai moi-même condamné pour de nombreux méfaits, mais jamais pour attaque à main armée. Pourtant, d'après les brigades de recherche, nous sommes à cette époque sous surveillance rapprochée 24 heures sur 24. Quand nous ne sommes pas carrément filochés de près.

En fait, médias et condés nous voient derrière tous les coups et nous en attribuent même certains auxquels nous n'avons jamais pensé ! C'est ainsi qu'en lisant les journaux j'apprends ma promotion comme chef du gang de la banlieue sud. Une nouvelle qui nous fait bien marrer, mes potes et moi. C'est mal nous connaître que d'imaginer entre nous une quelconque hiérarchie. Nous sommes de vrais amis. Nous vivons pratiquement comme une meute, avec femmes et enfants. Loin des caricatures des films de gangsters.

Les condés ont un mal fou à nous loger parce que les indics ne peuvent pas les renseigner sur notre compte. Il y en a pourtant un très près de moi : Guy.

Entre lui et moi, il y a comme un cadavre. L'histoire remonte à l'année 1972. Ce jour-là, je suis attablé à la terrasse d'une brasserie du XII^{e} arrondissement, lorsque sa compagne tombe sur moi par hasard. Elle rapporte la nouvelle à Guy, qui se pointe le lendemain dans cette même brasserie où j'ai mes habitudes. Après avoir bavardé avec moi de choses et d'autres, il me lance une invitation : il fête ce soir-là l'anniversaire de sa maîtresse dans une discothèque. En acceptant de m'y rendre, je fais la plus grosse connerie de ma vie.

Je me pointe à l'adresse indiquée vers minuit, seul, Claire n'ayant pas désiré m'accompagner.

La puissance de la musique cueille mes oreilles à froid alors que j'entre dans l'établissement, après avoir traversé une courette pavée et descendu l'escalier en direction du sous-sol. Un rapide balayage de la salle et je repère la table à laquelle parade Guy, entouré de trois filles et de deux hommes parmi lesquels je reconnais un ami, Bébert Z. À voir les deux bouteilles de champagne et la bouteille de whisky qui trônent, la fiesta a bien débuté.

Je salue la compagnie avant de prendre place auprès de Guy, qui a visiblement la bougeotte. Quelques minutes plus tard, il rejoint la piste où il commence à danser, en solo. Sapé comme un soir de gala, pantalon de satin noir, chemise de la même couleur avec manches évasées, ses cheveux longs tombant sur ses épaules, il se déhanche tel John Travolta, l'idole du moment.

Un homme ne tarde pas à rappliquer, visiblement bourré de mauvaises intentions. Il se met à mimer Guy, ostensiblement, comme s'il voulait le ridiculiser. Il ne peut pas savoir qu'il est en train de jouer avec de la dynamite et que l'explosion est imminente. Elle arrive sous forme d'un coup de poing en pleine frime qui envoie le moqueur valdinguer vers l'arrière, avant de s'affaler sur une table dans un grand fracas de bouteilles et de verres brisés.

Le type se relève pour se précipiter en direction de l'escalier menant à la sortie, mais Guy n'entend pas en rester là. Il farfouille sans un mot dans le sac à main de sa compagne et part à la poursuite de l'énergumène qui a osé « se foutre de sa gueule ».

J’emboîte le pas de Guy en espérant que le lascar soit un champion de la course à pied. Ce n’est apparemment pas le cas : le fuyard est pile dans l’encadrement de la porte donnant sur le trottoir lorsque Guy débouche dans la courette.

Deux détonations retentissent et le garçon s’effondre.

Il ne nous reste plus qu’à retourner dans la discothèque et à embarquer les amis au plus vite, avec la ferme volonté d’oublier rapidement cette malheureuse affaire. J’y parviens assez grâce à un emploi du temps chargé, mais elle me reviendra quelques années plus tard comme un boomerang. Une nouvelle fois par l’entremise de ce cher Guy, qui estimera nécessaire de me balancer de son lit d’hôpital, où l’aura amené une arrestation mouvementée…

Notes

3. Ils veulent juste contrôler que la voiture n’est pas volée et vérifier mes papiers.

4. Fuite.

Chapitre 10

L’antigang

J’ai une femme et deux boulots. Concernant Claire, elle supporte de moins en moins mes frasques nocturnes, et en particulier mes lendemains de fête. Mon affaire de transport est un peu à l’image de mon couple : elle bat de l’aile pour cause de gestion plutôt olé-olé. Mon père avait raison de me pousser à l’école : cela m’aurait évité de confondre recette et bénéfice.

Heureusement que nous travaillons d’arrache-pied avec mes complices, ce qui me permet d’injecter régulièrement du pognon frais dans l’affaire. En plus, au-delà du côté répréhensible du job, il arrive que l’on s’amuse…

Comme ce jour où j’enfile un masque souple à l’effigie de Giscard d’Estaing à l’heure de prendre le contrôle d’une bijouterie.

Mon job consiste à tenir les membres du personnel en respect, tous accroupis et silencieux derrière le comptoir, pendant que mes complices chargent la marchandise dans des sacs. Un badaud, planté derrière la vitrine, semble captivé par le mouvement des mains gantées s’emparant des bijoux l’un après l’autre. Deux autres me fixent intensément, se demandant certainement ce que peut bien faire le président de la République derrière le comptoir d’une bijouterie, même de luxe. Comme tous les Français le savent, il apprécie les diamants, mais pas au point de devenir braqueur. Sa présence peut cependant sembler un brin incongrue dans ce magasin.

Pour me marrer, je leur adresse des petits saluts de la main, en prenant soin de dissimuler la main armée le long de ma jambe. En retour, j’ai droit à d’aimables sourires qui disparaissent dès lors que, les armes à la main et les sacs pleins, nous fuyons comme des fusées.

Une autre fois, profitant de la période de Mardi gras pour attaquer un supermarché, je me grime en arabe, une chéchia sur la tête.

Nous passons à l’offensive à l’heure de la fermeture, et c’est avec un carton vide de Vittel, contenant ma « titine », que je m’approche du gardien, empêchant les retardataires d’entrer. Prenant l’accent arabe, je baragouine quelques mots le suppliant de me laisser passer parce que je bosse la nuit et que je dois absolument faire mes courses. J’insiste tellement qu’il finit par craquer et me laisse passer. La gentillesse n’étant pas toujours bien récompensée, le pauvre homme se retrouve avec un pistolet mitrailleur sur le ventre.

Tous déguisés, mes complices surgissent alors de l’ombre où ils étaient tapis pour se précipiter dans le magasin, me laissant avec le gardien tétanisé. Tout se passe comme convenu jusqu’à l’entrée en scène tout à fait improbable d’une femme de ménage. Elle tient un balai à la main et s’exclame :

« Arrête tes conneries, Pierrot, je t’ai reconnu ! »

Je tourne la tête pour l’apercevoir en train d’assener un magistral coup de son outil sur le crâne de l’homme cagoulé qui lui fait face, sans se soucier du fusil de chasse qui la menace. Courageuse ou inconsciente ? Elle a cru reconnaître l’un de ses amis. Le plus comique, c’est que le cagoulé se prénomme vraiment Pierrot ! Des années plus tard, on en rigole encore entre nous.

***

Les services de police sont certainement peuplés de gens plus sérieux que nous. C’est du moins ce que nous pensons, et les premiers coups de chaud le confirment. Nous achevons un boulot avec le sourire aux lèvres, ayant à nouveau raflé le pactole, lorsqu’une mauvaise surprise nous cueille à la sortie : plusieurs gendarmes sur le pied de guerre.

La confrontation semble obligatoire, mais nous parvenons à fuir sans qu’aucun coup de feu soit tiré. Un complice prend cependant la tangente. Pensant que notre solution n’est pas la bonne, il s’arrache par l’arrière du « magaz ».

Arrivés à notre planque, nous patientons en guettant le retour de notre pote. S'est-il égaré dans la campagne ? S'est-il fait serrer par les lardus ?

Une heure plus tard, nous décidons de retourner sur les lieux du « braco » pour retrouver ce « con ».

On finit par tomber sur lui dans la nuit noire, déambulant tel un zombie le long d'une route déserte. Trempé jusqu'aux os, il tremble de tous ses membres. Un degré de moins, et il faisait une syncope.

« Je me suis planqué dans un conduit rempli d'eau, sous une route, les flics sont restés au moins trente minutes au-dessus de ma tête », nous explique-t-il.

Il ne faudra pas moins de deux heures de frictions, avec toutes sortes d'alcools, avant qu'il retrouve son état normal.

Tu parles d'un coup de chaud !

À cette époque, nous vivions sans nous soucier plus que ça des condés, réservant nos efforts de prudence aux jours de boulot. Nous étions loin de nous douter être devenus la priorité de l'Antigang. Pourtant, le service dirigé par le commissaire Broussard, spécialisé dans la traque des bandits, travaillait à mort sur nous, comme des scientifiques sur certaines maladies. Avec la ferme intention de nous présenter une addition qui commençait à être chargée, d'après son service.

Un matin de l'année 1973, je quitte mon immeuble vers 5 h 30 du mat pour me rendre à l'entrepôt, afin de mettre mes chauffeurs au boulot. Pas complètement insouciant, je m'impose une halte sur le seuil de la porte arrière de l'immeuble, comme chaque fois que je sors depuis un certain temps. Mon regard se porte sur la gauche, immédiatement attiré par un petit nuage de fumée de cigarette s'échappant de la vitre baissée d'un véhicule en stationnement. À son bord, trois hommes dont je n'aperçois que les épaules. Une image furtive qui me fait l'effet d'une sirène d'alarme. Ce sont les condés, forcément.

Sont-ils là pour moi ? Dans mon « métier », ce genre d'alerte doit être pris très au sérieux. Sinon, on est vite cuit.

La tête baissée, je m'éloigne en rasant les murs, espérant gagner sans être vu ma voiture, stationnée sur une petite place.

En partant, je passe obligatoirement devant l'entrée principale de l'immeuble. Bingo ! Deux autres véhicules en stationnement, chacun occupé par trois hommes. Plus de doute : j'ai chaud au cul. Ma voiture semble vouloir prendre de la vitesse sans même que je m'en mêle, alors que je prends la direction de chez mon père. À fond.

***

« Tu n'as pas pensé à tes enfants et à leur mère ! Et à nous non plus ! »

Mon père est en train de m'engueuler ; il me fait la morale alors que je viens de lui résumer la situation. Je réplique :

« Écoute, j'ai pas le temps de polémiquer, il y a des choses plus urgentes à régler… »

À cet instant, le téléphone sonne dans la salle à manger. C'est Claire. J'arrache le combiné des mains de mon père pour l'entendre me dire, d'une voix pleurnicharde :

« La police a forcé la porte. Des hommes armés sont entrés. J'ai eu très peur, et les enfants aussi. Qu'as-tu fait ? Je ne veux pas croire que tu as tiré sur un homme. Le commissaire me l'a dit. Ce n'est pas vrai ? Dis-moi ?

— Ce sont des conneries de flics, je n'ai rien fait. »

Mon cerveau bouillonne. Les voitures, les planques, les armes, le pognon, les enfants… tout cela à gérer dans l'urgence. Je suis en cavale à partir de maintenant.

« Claire, mon père va s'occuper de toi et des enfants, du moins dans l'immédiat. Je vais trouver un appart. Je raccroche ! Embrasse bien les garçons et attention au bébé dans ton ventre. Je t'embrasse ! »

Mon père reçoit toutes sortes de consignes : garder un œil sur ma famille, vendre les camions… Cela me fait de la peine de prononcer l'arrêt de mort de l'entreprise dans laquelle bosse mon père. Il va se retrouver sans boulot. Mais je sais qu'avec toute sa bonne volonté, il ne saurait diriger les chauffeurs, et encore moins dégoter de nouveaux contrats.

« J’espère que tu ne vas pas rejoindre ton frère », me glisse-t-il avec inquiétude et gentillesse.

Jean-Claude est en prison depuis plusieurs mois pour braquage. Mon père se mettra au braco avec lui, à sa libération.

« Ne t’inquiète pas. Je vais gérer. Tu recevras de l’argent pour toute la famille », dis-je à mon « vieux », avant de l’embrasser.

Il a les larmes aux yeux, c’est la première fois de ma vie que je le vois dans cet état. Il doit penser avoir tout fait pour me donner une bonne éducation et me mettre dans le droit chemin. J’aurais voulu le rassurer :

« Papa, tu n’y es pour rien, c’était mon destin. »

Plus de temps à perdre, je dois quitter le pavillon, les condés pouvant débarquer à tout moment. Juste le temps d’embrasser ma mère, en pleurs, et je disparais. Dans la précipitation, j’oublie ma tante Madeleine, ma confidente.

***

Au volant de ma voiture, je roule au hasard. Où vais-je bien pouvoir me planquer ? Chez l’un de mes amis ? Il y a de gros risques pour que les flics soient aussi sur leur dos. Et si j’allais taper à la porte de Gilles Bonnefois ? Mon vendeur de camions, ils n’iront pas me chercher là-bas, à Choisy-le-Roi. C’est la meilleure solution pour le moment. Par chance, il est encore chez lui. Je ne lui cache rien de la situation, et c’est sans hésiter que lui et sa femme m’offrent l’hospitalité, le temps de trouver un autre point de chute.

Il propose même de m’aider dans mes recherches, ou plutôt, de chercher à ma place, avec son épouse. Ils ont tous les documents nécessaires pour faciliter la location d’un appartement et le mettre à leur nom. Je n’en demandais pas tant…

Ce service rendu lui vaudra d’effectuer un séjour de quelques mois en prison. Un véritable calvaire pour lui, qui n’avait pas prévu ça dans son plan de carrière.

En attendant, il me débusque un coquet appartement sur la commune de Chilly-Mazarin, dans une résidence plutôt cossue. Un coin de rêve pour mes

enfants.

Avant d'emménager, un matin, je décide de rendre visite à ma petite famille, en pension chez mes parents. Deux passages en voiture dans la rue confirment mon intuition : les condés sont là, en planque à bord de deux véhicules. Rien ne pourra pour autant m'empêcher de rendre visite à mes enfants. Poursuivant ma route, je gagne la rue parallèle à celle dans laquelle je me trouve. Puis frappe à la porte d'un pavillon dont le propriétaire est le père d'un ami d'enfance. Je traverse sa cour pour arriver au pied du mur d'une usine que j'entreprends d'escalader sans difficulté : je l'ai fait des dizaines de fois lorsque l'on jouait au foot et que le ballon atterrissait sur le toit de tôle.

Cinq minutes de sport et mes gosses sont dans mes bras, tellement heureux de me retrouver, comme le reste de la famille. Nous passons la journée ensemble, avant de reprendre le même chemin en sens inverse dans la soirée, promesse faite aux mômes en pleurs de revenir rapidement.

Le lendemain, à 6 heures du mat, les hommes de la brigade antigang débarquent les armes à la main dans le pavillon parental, non sans effrayer une nouvelle fois mes enfants. Le commissaire Broussard profite de l'occasion pour laisser un message à ma femme, à charge pour elle de me le transmettre :

« Ton mari a eu du pot. Si le renseignement nous était parvenu plus tôt, il était cuit. Fais-lui savoir qu'il peut venir désarmé à un rendez-vous pour discuter avec moi. Il peut choisir un endroit à sa convenance. Il ne risque rien. »

Bien sûr, juste de me retrouver enfermé pour je ne sais combien d'années ou de me faire exploser ! Voici donc la réponse que Claire doit lui transmettre s'il revient vers elle :

« Fais-lui savoir que je suis toujours armé et que je ne parle pas aux condés. »

Les condés lèvent leur surveillance autour du pavillon familial quinze jours plus tard. Après plusieurs passages dans la rue et une inspection approfondie des alentours, la décision est prise de récupérer ma petite famille.

Le jour J, Daniel, Jo, Pierrot, Mimi, Patrice et moi-même débarquons façon commando, armés jusqu'aux dents, à bord de trois véhicules. Quelques minutes nous suffisent pour embarquer les enfants et ma femme et les bagages à bord de mon véhicule. Mes parents sont en larmes, l'absence de leurs petits-enfants leur sera pénible.

Ivry, Villejuif, Thiais… notre mini-convoi passe de ville en ville et de rue en avenue pour casser les éventuelles filatures, jusqu'à déboucher sur l'autoroute du Sud, en direction de l'Essonne.

L'appartement est au goût de la petite famille et nous allons y vivre en toute tranquillité jusqu'à cette fameuse journée de juin 1975. Désormais, je ne me déplace plus sans multiplier les précautions. Plus jamais je n'oublie que plusieurs services de police sont à mes trousses et à celles de mes amis. Daniel (Cheval) et Piaf ne tardent pas à emménager eux-mêmes vers Chilly-Mazarin, persuadés, comme moi, que les condés ne nous remonteraient pas dans ce département qui n'était pas le nôtre. Énorme erreur !

Chapitre 11

La gagneuse

À plusieurs reprises, durant cette année 1974, ma liberté manque de me filer entre les doigts. La première alerte a lieu alors que nous sommes dans un café où se retrouvent les ouvriers, sur le bord de la RN7, à Thiais. Un lieu que nous fréquentons depuis seulement une quinzaine de jours, changeant régulièrement d'adresse par précaution.

Alors que j'entre dans le bar, Daniel et Jo sont en train de terminer une partie de flipper. Je m'installe à une table, comme d'habitude face à la porte ; mes potes se joignent à moi au moment même où le quatrième larron, Piaf, fait son entrée.

Deux minutes plus tard, deux hommes pénètrent à leur tour dans le café et se dirigent vers le bar. Je lève la tête et croise le regard de l'un d'eux, qui détourne les yeux. Trop vite à mon goût.

J'alerte aussitôt mes amis et nous gardons les deux suspects à l'œil, tout en poursuivant notre conversation le plus naturellement du monde.

Daniel ayant prévu de m'emprunter mon auto pour le week-end, et de me laisser la sienne, je lui propose d'effectuer le transfert de nos effets personnels d'un coffre à l'autre. Laissant Jo et Piaf patienter devant le flipper, nous marchons tous les deux en direction de ma voiture, une SM Maserati stationnée à une vingtaine de mètres. Machinalement, je me retourne, et ce n'est que moyennement surpris que j'aperçois les deux mecs du bar sur le seuil de la porte. Et voilà qu'ils traversent la rue d'un pas rapide pour s'engager dans celle d'en face.

Daniel effectue un demi-tour, histoire de voir ce que magouillent les deux lascars, tandis que je m'installe au volant de mon auto. On ne sait jamais !

Soudain, Daniel hurle du coin de la rue :

« Ce sont les condés ! Natchave ! »

Avant de se précipiter dans le bar pour avertir nos complices.

Deux secondes plus tard, Jo et Piaf sortent en trombe et courent vers leurs autos, stationnées sur la RN7, tandis que Daniel pousse un sprint et grimpe dans sa BMW. Une belle envolée de moineaux ! Au passage, malgré un démarrage en trombe, j'ai le temps d'apercevoir ce qui se trame dans la rue par laquelle ont disparu les deux lardus : trois voitures, gyrophare sur le toit, sont prêtes à décoller.

Mon pied, d'instinct, enfonce l'accélérateur ; j'enquille la RN7 vers la droite, laissant la gauche à Daniel. Quelques secondes plus tard, les sirènes de police entrent en action et j'entrevois les éclairs bleutés dans mon rétroviseur. Les condés ont choisi leur cible : à moi le jackpot.

Je roule complètement sur la gauche de la nationale, sans égards pour les voitures qui arrivent en face, évitant un autobus in extremis. Puis sans clignotant me rabats vers la droite en slalomant entre les automobilistes qui lancent des coups de klaxon rageurs.

Je voudrais bien les y voir !

Les morbacs s'accrochent à mes trousses, suivant à peu près ma trajectoire. Mon seul avantage : une parfaite connaissance du terrain. J'ai une idée précise de l'endroit où je vais tenter de les larguer. En espérant que la manœuvre fonctionne.

J'aborde la descente vers les portes de Paris avec un œil sur la rue en contrebas. Les fameuses rampes, comme on les appelle. C'est l'endroit où je dois tenter la cassure.

Au dernier moment, sans ralentir, je m'engage dans cette artère en frôlant la bordure du trottoir. À deux centimètres près, la voiture décollait, et moi avec.

Surpris, le premier de mes poursuivants rate la rue et continue sur sa lancée, bientôt suivi par les deux autres voitures.

Mon petit exploit technique m'assure pour cette fois ma liberté, mais il est clair que l'étau commence à se resserrer sur nous.

***

Au soir de cette mémorable course-poursuite, Daniel m'héberge, le temps de vérifier si mon appart n'a pas été remonté. Trois jours de surveillance, pas moins, seront nécessaires avant de prendre le risque de retrouver mon chez moi, Claire et mes enfants.

Une vraie partie de cache-cache est engagée entre la police et notre gang. C'est tellement chaud que Daniel est bientôt contraint d'abandonner son appartement de Thiais, carbonisé. Nous orchestrons son déménagement de nuit, descendant un par un tous les meubles par la fenêtre à l'aide d'une corde, jusqu'au parking situé à l'arrière du bâtiment. Tout cela au nez des condés qui surveillent l'entrée principale depuis la nationale.

Au petit jour, nous passons à quelques mètres d'eux à bord de notre camion, sans encombre, avant d'aller installer Daniel pas très loin de mon domicile.

L'air semble meilleur dans le 91 que dans notre Val-de-Marne, du moins pour nous. Quelques semaines plus tard, c'est au tour de Piaf de nous rejoindre sur la commune de Chilly-Mazarin : nous habitons désormais tous dans un rayon de trois kilomètres. Presque tous : Patrice se trouvait très bien chez sa maman ; Jo ne voulait pas quitter son Villejuif natal ; quant à Mimi, il se reposait en zonzon pour une histoire de racket. Une de plus… Connaissant sa pingrerie, il n'avait vraisemblablement pas voulu régler une addition. Même avec nous, il se montrait radin, ne payant que très rarement les tournées et les restos. En revanche, il ne rechignait jamais devant le prix des belles fringues.

Nous dénichons un nouveau quartier général dans l'Essonne, un bar dans lequel nous nous retrouvons chaque après-midi. La particularité du lieu, c'est qu'il n'est fréquenté que par des personnes atteintes de cancer. La cohabitation avec elles est pour nous une grande leçon de vie. Nos parties de cartes et de pétanque sont ponctuées de grands éclats de rire. Bientôt, ils se proposent de nous rendre quelques menus services.

Cela commence alors que nous avons investi dans la fausse monnaie. Ils font leurs courses avec les gros billets, dépensent une somme fixée à l'avance et nous rendent la différence. Ça leur donne un peu l'impression de

partager notre vie. Ils sont d'autant plus insoupçonnables qu'ils se déplacent tous à vélo. De drôles de gangsters. Qui ne seront fort heureusement jamais inquiétés par la police.

L'un d'eux propose bientôt de prendre en charge une partie de notre matos. Il habite un pavillon mitoyen de celui d'un maton, et c'est dans son jardin, après avoir trafiqué une ouverture dans le grillage de séparation, qu'il entrepose nos « outils ». Derrière un cabanon, sous un tas de bois.

Notre gang travaille d'arrache-pied, d'autant plus que nous devons faire face à de multiples dépenses liées à la cavale, mais pas seulement : avec mes amis, nous prenons goût aux fringues, aux voitures, aux bons restos, et nos sorties nocturnes sont de plus en plus onéreuses. Les soucis de tout un chacun, non ?

Pour l'instant, tout se passe pour le mieux, les alertes mises à part.

Un soir, aux environs de 10 heures, je quitte le domicile d'un oncle chez qui je viens de planquer ma part d'un butin. Au volant d'une Porsche volée deux jours plus tôt – tellement longtemps qu'elle est ma propriété –, je roule en direction de la RN7, distante d'un demi-kilomètre, lorsque se présente un barrage de flics. Deux voitures bloquent le passage. Pas vraiment décidé à m'arrêter, j'accélère, escalade le trottoir à moitié et passe sur le côté du barrage. Cela irrite visiblement les képis, qui envoient la sauce.

J'entends sur la carrosserie comme des coups de poing : les impacts des balles. La lunette arrière explose. J'enfonce la tête dans les épaules, on ne sait jamais. Jusqu'au moment où le vacarme cesse. Ma route se poursuit jusqu'à la porte d'Italie où j'abandonne « mon » auto dans un mauvais état, avant de rejoindre l'Essonne à bord d'un taxi.

Le lendemain, en lisant le journal, j'apprends que la Porsche a été « blessée » de vingt-quatre impacts de balles. Chaud ! La vie tumultueuse des voleurs…

Il y a aussi les petits moments de bonheur : le 10 avril 1974, nous fêtons la naissance de ma fille Ghislaine. Mon troisième gosse.

***

C’est à cette période que notre gang est approché par l’équipe de Jean-Claude Vella, dit Petite Patte (à cause de sa petite taille), Marcel Gauthier et Titi Pelletier. Des « tueurs », aux dires de la police. Tous assassinés depuis.

Ils seraient spécialisés dans le racket des cercles de jeux et des hôtels de passe de la capitale, dont le commerce est alors florissant. Leur truc, toujours d’après la police, ce sont les « descentes à la cave ». Un business assez particulier qui consiste à séquestrer des gens jusqu’à leur faire cracher une certaine somme d’argent – ou céder leur commerce.

Sur le trottoir parisien, ils sont en guerre avec une équipe concurrente, la famille Z., un clan à elle toute seule. La bataille qu’ils se livrent est à la hauteur des enjeux financiers, chacun des camps n’ayant qu’un objectif : exterminer l’autre.

L’équipe de Petite Patte a certainement ouï-dire que nous étions assez chauds. Elle a besoin de soldats et voudrait nous entraîner dans cette lutte pour le contrôle de Paris, mais la prostitution et le jeu ne nous intéressent pas et nous déclinons l’offre. Sauf l’un d’entre nous, qui accepte de se lancer dans cet affrontement qui n’est pas le nôtre et qui ne laissera que peu de survivants, dont fera partie notre ami.

Nous n’en avions pas pour autant fini avec les proxos de Paris. Un épisode a priori anodin manque de nous mettre en guerre ouverte avec eux.

L’histoire commence dans un bar du XII^{e} arrondissement où nous nous retrouvons souvent. Depuis deux jours, j’ai repéré une belle femme à la sortie d’une auto-école. Au troisième jour, je lui lance une invitation depuis le pas de la porte :

« Je vous offre un verre, mademoiselle ? »

Elle accepte avec un grand sourire, avant de dévoiler sa profession à mes potes : « public relations dans une grande firme ». Chargée en joncaille comme elle l’est, avec sa montre Cartier en or au poignet, son maquillage et sa tenue voyante, peu de chance qu’elle bosse dans une entreprise. Elle nous prend pour des truffes.

« C’est un tapin », me souffle un pote.

Toujours est-il qu’elle commande du champagne Laurent Perrier.

Trois bouteilles de ce délicieux breuvage sont déjà englouties lorsque je décide de m'arracher : mon fils Laurent est souffrant. De plus, j'ai le pressentiment que la fiesta va se poursuivre tard dans la nuit. Surtout que la gonzesse, qui ne crache pas sur le nectar, se lâche de plus en plus.

Le lendemain, alors que je sirote un verre dans notre estaminet préféré, le Bar Luc, le patron de l'établissement où mes amis ont passé une partie de la nuit demande à me parler au téléphone. Légèrement paniqué, il est chargé de me transmettre un message de la part d'une équipe de proxos : ils nous mettent à l'amende de 50 bâtons.

Loin de m'affoler, la nouvelle me fait plutôt hurler de rire. On a du mal à payer les contraventions normales, et même les additions. Alors une amende réclamée par des julots ! Ils ont cependant pris soin de fixer un rendez-vous pour le soir même dans une brasserie parisienne. Le Canon de la Nation. À 21 heures.

Sur-le-champ, je cours apporter la nouvelle à mes complices qui tous ont la même réaction que moi : ils explosent de rire.

« Racontez-moi quand même comment la soirée s'est terminée ! » je demande, un brin intrigué.

« Ta secrétaire, c'était effectivement un tapin, me raconte Jo. Le taulier du bar lui a demandé une petite gâterie dans la cuisine. Soudain, elle est ressortie comme une furie en criant : "Votre pote c'est un pédé !" Nous, on se marrait, quand l'autre con s'est précipité sur elle pour lui décocher un coup de poing en pleine gueule. Résultat : nez éclaté. Pas génial pour son taf. On l'a copieusement engueulé, et voilà que la gonzesse nous annonce qu'elle va rapporter tout ça à son julot. Putain, elle tapine rue Saint-Denis ! Voilà, tu sais tout, Michel. »

Quelle attitude adopter face aux proxos ? Décision est prise de se rendre au rendez-vous, mais chargés et bien résolus à ne payer aucune sorte d'amende.

Nous débarquons du côté de la Nation une heure plus tôt, après un petit détour par notre planque. Jo et Mimi ont pour mission d'aller discuter avec les mecs. Daniel et moi resterons dans la voiture pour assurer les arrières. Prudents !

Une limousine Mercedes se range bientôt devant la brasserie, d'où descendent quatre hommes plus âgés que nous. Sans aucune méfiance et sûrs d'eux. Des caricatures de proxos, avec leurs costumes à rayures et leurs pompes vernies. Nous sommes trop loin pour voir s'ils arborent également le symbole du proxo : la petite chevalière sertie d'un diamant.

Jo et Mimi les laissent choisir leur table, avant de les rejoindre. La tension ne semble pas à son comble. Mieux : au bout de quelques minutes, tout le monde se fend la poire.

Comme je l'apprendrai par la suite, Jo connaissait les proxos et tous se sont accordés pour dire que la gagneuse avait fauté. La pauvre, elle n'aurait jamais dû accepter mon invitation !

C'est ainsi qu'une guerre a été évitée.

Le retour à la planque ne se passe cependant pas comme prévu. En plein Paris, je me fais intercepter par des képis. Fouille de la voiture. Au cours de laquelle ils découvrent un chargeur de mitraillette Sten sous le siège et plusieurs cartouches de fusil de chasse dans la boîte à gants. Je raconte que tout le matériel appartient à mon père, qui est chasseur. Heureusement, le chargeur est vide. Je sens que l'affaire est tout de suite moins grave. Je m'en sors avec une convocation à laquelle je devrai me présenter accompagné de mon père, dix jours plus tard. Mon père déclarera faire collection d'armes de guerre et l'histoire en restera là.

***

Il est impossible pour autant d'éviter toutes les erreurs.

Un jour, Piaf me demande un service : dépanner son frère Emile, dit Milo, un spécialiste de la « merguez », autrement dit, du trafic de voitures. Son garage est grillé depuis une descente de la brigade automobile. Si Gilles pouvait mettre son propre garage à sa disposition, cela lui laisserait un précieux répit.

Gilles ne dit pas non : même les honnêtes gens ont besoin d'argent. Il exige simplement que les travaux aient lieu la nuit et que l'endroit soit rendu nickel le matin, à l'heure où ses ouvriers prennent leur service. Si

l’un d’eux devait se douter de quelque chose, ce serait une très mauvaise nouvelle.

Milo et son équipe travaillent presque toutes les nuits dans le garage.

Le pot aux roses est découvert par l’un des mécanos de Gilles. La nuit, pour améliorer son quotidien, il venait dérober des pièces mécaniques, qu’il revendait à des transporteurs peu scrupuleux. Une nuit, il a été ainsi le témoin d’une scène qu’il n’a pas souhaité troubler : le découpage d’une luxueuse berline Mercedes accidentée, dont il a compris qu’elle allait donner son identité à sa petite sœur, volée celle-là. Il est reparti incognito.

Quelque temps plus tard, le mec se fait serrer pour un vol de voiture. Pour éviter de se retrouver au ballon, lui qui est en récidive, il balance le trafic de voitures de luxe organisé à partir du garage de son employeur.

Heureusement, Milo et ses acolytes ont stoppé leur business quinze jours plus tôt. Gilles est cependant appréhendé à son domicile, et l’on découvre dans la poche de l’un de ses costumes un avis de lettre recommandée. C’est moi qui le lui ai remis deux semaines plus tôt, avec mission de retirer le pli à la poste. Il a complètement oublié.

L’ennui, c’est que figure sur le papier l’adresse de mon appartement à Chilly-Mazarin. Un flic le questionne évidemment pour savoir qui vit là. Gilles lance timidement : ma maîtresse. Une fois sur place, les lardus n’ont aucun mal à faire parler le concierge de la résidence… Me voilà atteint par ricochet.

Je n’en tiendrai aucunement rigueur à Milo, qui connaîtra une issue tragique. Le malheureux perdra la vie le 18 février 1990, à l’occasion d’une tentative d’évasion en hélicoptère de l’hôpital pénitentiaire de Fresnes.

Détourné par trois hommes à la faveur d’un baptême de l’air, l’engin vient se poster ce jour-là au-dessus de la cour de promenade. Comme il est impossible de se poser, une corde est lancée, lestée par une barre de fer. Après avoir escaladé le mur d’un appentis, Milo se retrouve sur le toit et parvient à se saisir de la barre libératrice. Il n’a pas vu qu’un enculé, un Argentin surnommé « El Bandido », incarcéré pour cambriolages et viols, l’a suivi dans sa progression. Alors que l’hélicoptère commence à reprendre de la hauteur, le type en question parvient à s’agripper aux jambes de Milo. La catastrophe est inévitable.

Milo lâche-t-il la barre à cause du surpoids ? Son corps percute-t-il le mur d'enceinte ? Toujours est-il qu'il chute d'une quinzaine de mètres, que les matons le laissent agoniser sur place et qu'il meurt des suites de ses blessures. Sans que les médecins aient pu intervenir, ordre de la direction de Fresnes.

L'enculé, lui, s'en tire avec une fracture ou deux, sa chute ayant été amortie par le corps de Milo. Il passera de nombreuses années en quartier d'isolement, l'administration pénitentiaire redoutant une vengeance du gang de la banlieue sud.

Chapitre 12

Le devoir de s’évader

Ce jour-là, le 9 juin 1975, je joue avec ma fille Ghislaine, alors âgée de dix-sept mois.

Vous connaissez la suite : l’arrestation, la perquisition, la tentative d’évasion du Quai des Orfèvres, le commissaire Broussard et le juge d’instruction qui tranche :

« Messieurs les gendarmes, vous pouvez l’emmener… »

Seul dans ma cellule, une pièce sordide imprégnée d’une puanteur abominable, je croupis au dépôt. Les murs sont couverts d’une épaisse couche de crasse et la cuvette des W.-C. de merde. Les innombrables graffitis s’étalent jusqu’au plafond, m’offrant au passage un peu de lecture.

À 23 heures, je suis menotté et conduit dans le fourgon cellulaire qui doit me transférer vers ma nouvelle résidence.

Nous sommes deux dans une cage de 60 × 60 centimètres. Le fourgon regorge de monde. Cris et insultes pleuvent à l’intention des gendarmes de l’escorte. Les défenseurs de la gent animale devraient se pencher sur les conditions de transfert des prisonniers. Une deuxième Brigitte Bardot serait la bienvenue pour défendre cette cause, elle qui prise les bêtes sauvages. Une cause vierge, dans la mesure où aucun média ne s’est encore intéressé au sujet, à ma connaissance.

Après une heure de route, le camion s’immobilise et l’on entend le grincement d’une porte glissant sur un rail. Par la petite lucarne latérale, je vois le fourgon pénétrer sous un immense porche. Au moment où la lourde porte se referme derrière nous, avec le même grincement, le cauchemar devient réalité.

Un jour, je savais la trouver sur ma route, que personne n'a choisie à ma place. Mais comme le dit la chanson de Daniel Guichard : « Il faut pas pleurer comme (pour) ça. »

Une autre vie commence, pleine d'espoir et de désillusions, comme je l'apprendrai avec le temps. Peuplée de rencontres, aussi, desquelles naîtront quelques amitiés. Sans oublier un nombre incalculable de mythomanes qui sévissent à leur guise en liberté, mais que l'enfermement met à nu.

Le fourgon stoppe définitivement sa course et l'on nous fait descendre un par un avant de nous aiguiller vers une immense salle, le « dispatching », comme ils disent. Mon entrée dans un nouveau monde.

Les arrivants, une bonne trentaine, sont enfermés dans des cellules d'attente, alignées à droite de la fameuse salle. Avec moi, un jeune mec d'une vingtaine d'années dont l'état me laisse penser qu'il doit se taper du chichon toute la journée.

« Pourquoi es-tu tombé ? me demande-t-il.

— Pour rien, et toi ? »

La façon dont il me décrit son braquage m'informe que je suis face à un premier mytho. En prison, braqueur est une carte de visite, et il le sait. Il me gonfle très rapidement et je m'emploie à lui faire comprendre que j'ai d'autres soucis que ses petites préoccupations personnelles. Peut-être n'est-il rien d'autre qu'un « braqueur » de petits garçons ou de petites filles. Un pointeur. Si c'est le cas, il a plutôt intérêt à faire le canard pour ne pas être découvert. Sinon, il risque de passer un mauvais moment en détention : les délits sexuels de ce genre sont réprouvés par une majeure partie de la population, qui n'hésite pas à sévir.

Je vais rapidement m'apercevoir (entendre) que les matons ne communiquent pas : ils aboient, eux aussi. Après un passage par le greffe, où je dois me délester de tous documents, arrive le moment de la fouille.

Une humiliation.

Le maton chargé de mon cas jappe :

« À poil ! »

Je m'exécute, mais pas complètement, car je n'ai aucunement l'intention d'ôter mon slip. Un nouvel aboiement m'ordonne de me mettre nu, de me

tourner, de m’accroupir et de tousser. Le mec exagère. Ma riposte fuse :

« Tu dois être pédéraste pour me demander ça ? »

Sa réaction est instantanée : il hurle pour alerter ses collègues qui arrivent au galop quelques secondes plus tard. Je me retrouve plaqué au sol, avec une volée de coups, quelqu’un arrache mon slip et voilà mes fesses écartées par la force.

Putain, j’ai cru que l’un d’eux voulait me sodomiser !

Bienvenue dans ce nouveau monde.

Ma seule satisfaction, c’est d’avoir résisté à son injonction. Cela me coûte mon premier rapport d’incident, pas le dernier à vrai dire. Pour un peu, j’avais droit au quartier disciplinaire, d’entrée. La douche obligatoire est un bonheur, après ces trois jours passés dans mon jus. Dans la foulée, je reçois mon paquetage, en même temps que l’ordre d’attendre la « navette ». Un fourgon qui transporte les détenus vers le bâtiment où ils sont affectés provisoirement.

Le trajet est d’autant plus court que le chauffeur tente de piloter comme Ayrton Senna, avec de nombreux ratés. J’arrive heureusement entier à destination et me retrouve seul en cellote, ce qui m’évite les désagréments de la promiscuité. C’est le sort de pas mal de détenus à Fleury, sauf que, dans mon cas, ce n’est pas complètement fortuit, comme je le découvrirai bientôt.

***

La cellote est immonde et je décèle de nouvelles odeurs qui m’étaient inconnues jusque-là. Des odeurs de crasse.

Derrière la fenêtre obstruée par un épais grillage, je ne vois rien que la nuit noire, et quelques cellules éclairées dans le bâtiment d’en face. Mes pensées s’envolent vers ma famille, avant de sombrer dans un profond sommeil. Il est tout de même 2 heures du mat.

Le lendemain, l’ouverture automatique des serrures me tire des draps. Une voix nasillarde s’échappe d’un micro incorporé dans le mur :

« Préparez-vous à recevoir le petit déjeuner. »

C’est un hôtel, ou quoi ? La radio RTL prend le relais, impossible de choisir son programme : c’est le maton du rond-point qui est aux commandes.

Le circuit des arrivants occupe une journée entière, entre la présentation au directeur, la tournée des différents services sociaux de la zonzon et les heures passées dans les salles d’attente. Dans un endroit pareil, le temps n’est pas vraiment une denrée rare !

Le directeur m’annonce mon affectation au bâtiment D3. Ma prétendue appartenance au gang de la banlieue sud et ma « dangerosité » me valent cependant un petit bonus : le statut de DPS – détenu particulièrement signalé, ou à surveiller, au choix. Une enculerie du ministère de la Justice qui m’emboucanera durant toutes mes détentions présentes et futures.

L’étiquette « DPS » signifie que deux matons au moins vous accompagnent à chacun de vos déplacements à l’intérieur de la prison. Quant aux transferts vers le Palais de justice ou en direction d’une autre prison, ils se font sous escorte spéciale – digne d’un président de la République.

Ma cellule se trouve au quatrième étage du D3, devant lequel me dépose un chauffeur du même modèle que celui de la veille. Premier réflexe : je fonce vers la fenêtre. Les barreaux, doublés d’une épaisse grille, ne laissent passer la lumière du jour que parcimonieusement. Ce paysage lugubre est chargé d’assombrir mon quotidien durant de très longues années, un temps que j’espère bien écourter, toujours optimiste.

Le lendemain matin, la voix nasillarde sort à nouveau du haut-parleur : « Préparez-vous pour le petit déjeuner. Promenade dans une heure. »

Elle ne va plus me lâcher.

La porte s’ouvre quelques minutes plus tard sur un maton accompagné d’un détenu poussant un chariot. Le rituel est simple : on tend son bol, aussitôt rempli d’un café couleur lavasse, avec goutte de lait à la demande. Le tout accompagné de quelques rondelles de pain.

Cette pitance engloutie, je me retrouve dans un immense couloir bordé de vingt-cinq cellules de part et d’autre, devant lesquelles les détenus semblent

attendre un ordre.

Je n’ai qu’à suivre le mouvement en direction de l’escalier qui mène à la cour de promenade. Tous les regards se posent sur moi. Un nouveau ? Mes yeux scrutent le troupeau en espérant apercevoir un visage connu : la maison d’arrêt de Fleury-Mérogis est une annexe d’Ivry, Vitry, Villejuif et Choisy-le-Roi. Je récolte quelques saluts, une poignée de main et quelques questions, toujours les mêmes, en fait :

« Pourquoi t’es là ? De quelle banlieue tu viens ? »

Dans la cour, les détenus marchent par grappes sur une piste de bitume presque circulaire. Pour l’instant, je déambule seul. Sur un terrain goudronné, des mecs commencent une partie de foot, d’autres se tapent un jogging, jouent aux échecs ou aux cartes.

Aucune tête connue à l’horizon. Pour le moment.

Je voudrais bien me mettre rapidement au sport, mais il me manque les vêtements adéquats. Pour les obtenir, il faudra attendre mon premier parloir. Le juge d’instruction fera traîner l’autorisation trois mois, apparemment décidé à jouer avec mes nerfs en me coupant complètement de ma famille – des magistrats utilisent ce genre de chantage pour faire craquer les prisonniers. Mais la solidarité existe bel et bien derrière les hauts murs, et dès le premier soir, je reçois un colis de victuailles, du linge de toilette et divers effets de la part de gars de ma banlieue.

***

Les journées passent et se ressemblent, demain sera la parfaite répétition d’aujourd’hui.

La première visite de mes enfants est un choc. Je suis séparé d’eux par une vitre épaisse. Impossible de les embrasser, ni de les serrer dans mes bras. Je les entends (les vois aussi) pleurer derrière l’hygiaphone, et les larmes me montent aux yeux.

« Quand tu reviens, papa ? » répètent-ils en boucle, mais que leur répondre ?

Ce sont eux qui auront le plus de mal à vivre la séparation. Une misère ! Ce n'est cependant pas le moment de se plaindre. Il aurait fallu réfléchir plus tôt aux conséquences inévitables d'une vie de gangster. Comme mon père me l'avait conseillé. Car, sauf chance exceptionnelle, le bandit n'échappe pas à la prison.

Le plus difficile, c'est de meubler les vingt-deux heures passées en cellote, juste entrecoupées par la promenade, durant laquelle je m'efforce de faire du sport. Je m'occupe avec le courrier, la lecture et l'écoute de la radio, les seules fréquences accessibles étant RTL ou Europe 1, son exécrable garanti. Il y a aussi le dessin, auquel je m'initie pour mes enfants.

Ma force, dans ces moments-là, ce sont la famille et les amis, Daniel, Pierrot, Mimi, Jo et Patrice, qui m'apportent régulièrement des nouvelles. Des amis fidèles qui n'oublient jamais de donner de l'argent aux miens, pour régler les honoraires des avocats et assurer les mandats pour la cantine. Cette entraide devrait être la normalité chez les bandits, mais elle est trop souvent jetée aux oubliettes.

Par l'entremise de Claire, je suis pas à pas leurs succès, mais aussi les vicissitudes auxquelles ils sont confrontés. Gérard Oury aurait certainement aimé glisser celle-ci dans l'un de ses merveilleux films. Piaf, son frère Milo et Daniel ont passé une grande partie de l'après-midi dans un restaurant du côté de Milly-la-Forêt, où les bonnes bouteilles ont défilé. Piaf décide qu'il est temps pour lui de retrouver sa famille et laisse ses deux acolytes poursuivre la fiesta. Il prend son véhicule et s'engage sur les petites routes de campagne. Il doit rouler trop vite, à moins que ce ne soit le trop-plein d'alcool, ou les deux. Après une embardée, son véhicule se retrouve au fond d'un fossé, sur le toit. Indemne, il décide de disparaître à pied dans la campagne.

Milo et Daniel, roulant à bord d'une CX Citroën volée, ne tardent pas à emprunter la même route et reconnaissent la voiture de leur compagnon de fiesta… sous la garde de deux gendarmes. Milo insiste pour aller voir de plus près, au cas où son frère serait encore dans la voiture. Daniel l'en dissuade fermement, convaincu que Piaf a disparu depuis longtemps.

Comme Milo n'en démord pas, Daniel entreprend une rageuse marche arrière… qui le conduit directement dans le pare-chocs de la voiture des

pandores. La manœuvre a évidemment le don de les énerver, pour preuve ces armes qu'ils sont en train de brandir dans leur direction en criant :

« Ne bougez plus et descendez du véhicule ! »

L'ordre atteint le cerveau de Daniel en même temps que son pied droit enfonce la pédale de l'accélérateur. L'auto bondit en avant, tandis que Daniel rentre la tête entre les épaules, aussitôt imité par Milo.

Daniel fonce dans la nuit sur plusieurs centaines de mètres avant de mater le rétroviseur intérieur, et l'image qu'il aperçoit le stupéfie : celle de la calandre de la 4L des gendarmes, dans son pare-chocs.

« C'est pas vrai, s'exclame-t-il, la 4L est derrière nous ! Je suis à 140 ! »

Milo, embrumé par les effluves de l'alcool, regarde à son tour et lâche :

« Putain, le chauffeur c'est Alain Prost ! »

Daniel appuie de nouveau sur l'accélérateur, traverse un village en négociant un virage serré. À la sortie, la 4L a disparu. Le Grand jubile :

« On a largué les morbacs ! »

L'histoire est vraie… L'attache de caravane fixée à l'arrière de la CX était passée sous le pare-chocs de la 4L. Les gendarmes, n'ayant pas eu le temps de monter à bord, avaient vu leur véhicule disparaître. Ils en avaient été quittes pour rejoindre la gendarmerie à pied.

Afin que l'histoire soit complète, apprenez que la 4L a terminé sa course dans la vitrine… d'un cabinet d'assurances automobile.

***

Mes petits camarades font tout pour me distraire, parfois bien malgré eux. L'épisode qui suit est cependant nettement moins drôle, même s'il fait apparaître, dans le rôle de la victime, un certain « Cloclo », oui, notre Claude François national.

Ce jour-là, Piaf est attablé dans un restaurant de l'Essonne en compagnie de plusieurs de nos complices. La salle est vide, du moins presque vide, puisque huit hommes partagent leur repas à une table voisine. Des policiers en civil. Comment mes amis le découvrent-ils ? Le flair, dirais-je.

Toujours est-il qu'une bagarre éclate brusquement entre les deux groupes et que deux condés sont blessés, dont l'un à l'arme blanche. Mes amis finissent par quitter le resto en catastrophe et disparaissent à bord de deux véhicules. En arrivant à destination, ils réalisent qu'il manque un compagnon à l'appel : Piaf.

Convaincu que le propriétaire des lieux marchait avec les condés, Piaf l'a poursuivi à l'étage, où il s'était réfugié. Mort de peur. En redescendant, Piaf a morflé : une balle dans la tête. Chance phénoménale, le projectile a glissé sur l'os frontal, mais le choc l'a fait trébucher et ce fut la curée.

Au passage, les condés découvrent sur lui un calibre 38 spécial Police. Les experts en balistique ne tardent pas à révéler que l'arme a servi… à tirer sur la voiture de Claude François, quelques jours auparavant. Piaf n'y est évidemment pour rien. Il n'était pas cette nuit-là dans la Citroën CX qui a pris en chasse la puissante Mercedes du chanteur sur l'autoroute, avant de la dépasser et de l'attendre à la hauteur de la bretelle menant vers Milly-la-Forêt. Un (ou plusieurs) hommes avaient alors tiré une dizaine de balles, dont l'une avait traversé l'habitacle après avoir pulvérisé la lunette arrière. Sans faire de victime, heureusement !

Piaf tait évidemment le nom de celui qui lui a fourni ce calibre, mais l'histoire fait l'objet d'une médiatisation inouïe, Claude François oblige. Et mon ami écope de cinq années de prison. Sans sursis.

***

À plusieurs reprises, on me tire de la prison pour me présenter devant mon juge instructeur. L'occasion de constater l'importance de l'escorte que l'on mobilise à chaque fois.

Ce magistrat voudrait, lui aussi, me faire passer pour le chef du gang de la banlieue sud. Je m'évertue à lui expliquer que ce gang n'est que pure fiction policière. Mais il opte sans retenue pour la version transmise par les différents services de police. Il a même tendance à en rajouter, lui qui cherche à m'habiller avec un nombre impressionnant de bracos. À croire, une fois de plus, que le gang de la banlieue sud était le seul à sévir sur la place de Paris et dans toutes les banlieues. Sans aucune concurrence !

À l’occasion des promenades, je fais la connaissance de Patrick Langlois, braqueur, surnommé Malko à cause de ses yeux presque violets, comme ceux du héros des SAS. Puis d’un certain Michel G., qui se dit associé de Jacques Mesrine – de nombreuses années plus tard, une rumeur le dira « promu » appariteur des douanes.

Pour l’heure, nous sommes tous les trois au moins d’accord sur un point : nous avons le devoir de nous évader. Ils ont d’ailleurs un projet en cours et me proposent d’entrer dans le jeu. J’accepte sans la moindre restriction, tellement pressé de retrouver les miens et la rue.

Ont-ils besoin de l’aide de mes amis ? Ils m’assurent avoir tout le nécessaire sous la main. Ils sont en pourparlers avec un maton connu pour améliorer ses fins de mois en fournissant whisky, parfums et toutes sortes de denrées précieuses aux détenus. Si tout se passe comme convenu, il introduira les outils nécessaires à notre évasion.

Au cours de mes longues années de détention, j’apprendrai que de nombreux détenus rêvent de s’évader, mais que la plupart font machine arrière au moment de passer à l’acte.

En l’occurrence, le maton nous fera défaut et je serai chargé de réunir le matériel. Rester derrière les barreaux à attendre que le temps passe et sortir avec une barbe blanche, très peu pour moi !

Chapitre 13

« *La Fiancée du pirate* »

Le plus grand regret de ma vie de bandit, c’est de voir grandir mes enfants au travers des barreaux. C’est ce que je suis en train d’expliquer à Claire alors que je lui fais part, au parloir, de notre projet d’évasion.

« Tu ne penses pas aux enfants, me dit-elle, en essayant plus ou moins de m’en dissuader.

— Bien au contraire. Je ne les abandonnerai pas, je veux qu’ils viennent avec moi à l’étranger, pour recommencer une nouvelle vie. »

En fait, ma décision est arrêtée et un courrier est déjà sorti clandestinement de la prison à destination de mes amis. Avec la liste du matos nécessaire, un grappin démontable, plus facile à introduire, une corde d’une quinzaine de mètres et des gants. Ils devront aussi laisser une « vago » sur le parking de la zonzon, avec quelques armes planquées sous le siège avant.

Leur réponse arrive très rapidement. Positive. Ils auraient voulu m’attendre sur le parking, mais je refuse. Trop dangereux pour eux.

L’attente me rend nerveux. Le début du mois d’octobre est déjà là et ce n’est pas une mauvaise chose pour notre projet. La nuit tombe plus rapidement, vers 17 h 30, juste au retour de la promenade. Le moment choisi pour mettre notre plan à exécution.

À cause de mon gabarit, je serai chargé d’envoyer le grappin, avec mission d’accrocher le rebord du toit des ateliers, qui fait office de mur d’enceinte. Ensuite, nettement plus ardu, nous devrons nous hisser l’un après l’autre sur le toit, avant de redescendre à l’aide de la corde du côté de la liberté. L’action a été minutée de façon à ce que nous passions tous de l’autre côté avant que l’alerte ne soit donnée.

Chaque nuit, je pense aux retrouvailles avec ma famille et à notre départ hors de France. Mais mon beau rêve s'évanouit avec l'arrestation du maton corrompu. Son délit ? Améliorer le quotidien des fumeurs de H. Le « médicament », comme je nomme ce produit.

Deux jours après cette déconvenue, je frappe un mec. Il m'avait gonflé, et surtout menti, en se plaignant d'avoir été condamné à vingt piges pour un coffiot volé sans violence. Un peu gros. Pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à un maton du greffe de me montrer le mandat de dépôt du quidam. L'histoire était très différente. L'ordure avait brûlé son gosse avec un fer à repasser parce que ses pleurs l'empêchaient de dormir la nuit. Avec des potes, on l'a repassé à coups de pied. Ce qui me vaudra un passage au prétoire, le tribunal de la zonzon.

En attendant, je suis expédié en préventive dans une cellule du quartier disciplinaire, qui en compte une cinquantaine, presque toutes occupées. Le mitard, où se renouvelle d'emblée la scène du slip, suscitant chez moi la même réaction que la première fois. Les « shupos » de l'administration pénitentiaire y vont en force. Puis me jettent, pas d'autre mot, au fond de la cellote où je mijote une heure dans cette tenue de nudiste.

Je me caille, certainement un geste de bonté de leur part. Des brimades auxquelles il faudra bien m'habituer au fil de mon parcours carcéral, tant elles sont quotidiennes.

La cellule est des plus exiguë : pas plus de deux mètres de large. Pour tout mobilier, un lit de béton, une table du même matériau et des chiottes à la turque. En guise de fenêtre, une bulle de plastique aménagée dans le plafond, procurant une clarté minimale. Les nuits de grand vent, impossible de dormir tant la bulle se met à trembler, secouée par l'air qui s'engouffre par les ouïes d'aération.

La tenue obligatoire du mitard m'est balancée au travers de la grille de sécurité : un slip kangourou, un tricot de corps, une chemise jaune, des chaussons de la même laine que les couvertures puis le droguet – un costume de couleur gris sale fabriqué dans un tissu d'un centimètre d'épaisseur ressemblant à de la toile émeri. Seul avantage : les puces ne résistent pas au grattage.

Le temps de promenade journalier se résume à une heure, ce qui me laisse vingt-trois heures pour admirer la bulle de plastique. Avec interdiction formelle de s'allonger sur la couche de béton. Le détenu doit rester debout toute la journée. Un supplice d'autant plus douloureux qu'il est quasiment impossible de marcher dans la cellote.

La séance de torture s'interrompt à 17 h 30, heure à laquelle le détenu récupère son couchage. Il peut rester au lit jusqu'à 7 heures du matin, comme le stipule le règlement. Heureusement, ce régime évoluera quelques années plus tard.

Il est très rare de sortir du tribunal-prétoire sans être sanctionné. Tous les détenus sont coupables, forcément. Ne faisant pas exception, j'hérite de quinze jours de cachot – sur les quarante-cinq possibles. C'est la seule fois de ma vie où j'ai reconnu les faits, sans le moindre regret et en pensant fortement aux enfants battus, violés et/ou assassinés.

La bouffe est immonde et il est impossible, au mitard, de l'améliorer en cantinant. Je perds d'autant plus de poids que certains surveillants s'arrogent le droit de diviser les rations par deux. Mais le plus difficile, c'est la suppression des visites et du courrier. La seule visite possible au mitard est celle de mon défenseur, qui me transmet des nouvelles de ma famille.

Un maton vient cependant m'expliquer qu'en échange de paquets de cigarettes de marque Gitane, il me laisserait lire mon courrier, à condition que je ne le conserve pas. Banco !

***

Ma peine purgée, je suis transféré au bâtiment D1. Dans la cour de promenade, je croise des mecs d'Ivry, de Vitry et de Villejuif, grandes fournisseuses de viande à prison. Comme la plupart des détenus, je tourne en suivant le mouvement du troupeau.

Au deuxième tour de piste, une voix m'interpelle à travers la grille qui sépare les deux cours mitoyennes :

« Michel ! »

Un coup d’œil en direction du grillage et j’aperçois un type gesticuler, immédiatement reconnaissable à sa petite taille : Antoine Espin.

Il me raconte qu’il a appris mon arrestation en écoutant la radio.

« Elle est béton, l’accusation ? » me demande-t-il.

Je lui énumère la longue liste de mes chefs d’inculpation, laquelle lui arrache un cri :

« Putain, c’est chaud ! Te casse pas le chou, des affaires vont sauter. »

On appelle ça l’optimisme du bandit.

« Je suis là pour un braco, poursuit Antoine, mais je compte bien obtenir le non-lieu ! »

Avec des gens comme nous, les magistrats instructeurs ne lésinent pas sur la question des mois de détention provisoire, mais voilà qu’Antoine hèle un gars en train de jouer au foot :

« Jean-Claude ! Viens voir ! »

Un Asiatique. Il arrive en courant, l’allure très sportive, et c’est ainsi que je fais la connaissance de Jean-Claude Bonnal, surnommé banalement le « Chinois ».

Un gentil garçon, nous deviendrons très vite amis.

Il a écopé de douze ans de réclusion criminelle pour un cambriolage qui a très mal tourné : une femme est décédée.

Tous les deux, nous tapons le sport quotidiennement et intensément. Nous en venons donc à parler du seul sujet qui vaille la peine pour deux détenus de longues peines : le moyen de s’arracher de ce trou à rats. Je propose de calquer le plan imaginé pour quitter le D3. À Fleury-Mérogis, tous les bâtiments sont construits à l’identique. Jean-Claude est partant, Antoine aussi.

Une nouvelle catastrophe met cependant un terme à cette tentative d’évasion.

Antoine partage sa cellule tripale avec deux autres détenus, le premier incarcéré pour non- paiement de la pension alimentaire de ses enfants, l’autre pour des casses. Pas des foudres de guerre, mais des gars sympas. À l’étage du dessous, une cellule similaire est occupée par trois jeunes Beurs

de la banlieue nord de Paris. Antoine les dépanne très régulièrement avec toutes sortes d'ingrédients pour la cuisine, du café, du sucre et aussi des cigarettes.

L'entente est cordiale entre ces voisins, jusqu'au jour où Antoine reçoit la bonne nouvelle tant espérée, le non-lieu pour son affaire de braquage. Un fait rarissime pour les braqueurs, les juges optant le plus souvent pour un renvoi devant la cour d'assises. Même avec un dossier fragile.

L'euphorie s'empare vite de la cellote. Une petite fiesta improvisée indispose rapidement les voisins du dessous.

Les bonnes nouvelles étant extrêmement rares derrière les hauts murs, elles valent la peine d'être proclamées haut et fort. Antoine hurle à la fenêtre pour nous mettre au courant, Jean-Claude et moi. Puis il se met à chanter du Charles Aznavour, d'une belle façon au demeurant.

Les voisins ne sont visiblement pas friands de ce chanteur. Occultant tous les dépannages et autres petits services rendus, ils entrent dans une colère noire et balancent moult insultes à l'intention de « Charles Aznavour ».

Pour éviter les embrouilles, il tente de les raisonner, mais les récalcitrants ne veulent rien entendre et continuent de plus belle sur le registre des mauvaises paroles, de celles qui ne passent pas. L'impardonnable est consommé lorsqu'ils envoient les mères se faire sodomiser, entre autres amabilités.

Le lendemain, lors de la promenade, Antoine nous rapporte les détails de l'embrouille. Cette agression verbale n'est pas de celles qui restent sans réponse, mais rien ne pourra se régler dans la cour de promenade, car les mecs ne sortent pas en même temps que nous.

Jean-Claude trouve la solution : l'affront sera lavé à l'occasion de la séance de cinéma, qui a lieu tous les dimanches matin.

Le jour venu, nous sommes quatre à avancer dans le long couloir menant à la salle de cinéma : Antoine, Jean-Claude, mon neveu Dadou Chemith et moi. Nous croisons les trois insulteurs à l'entrée, sans les calculer. Ce couloir à la vue de tous n'est pas le terrain que nous avons choisi pour régler notre contentieux. Pensant que l'on se défile pour cause de trac ou que l'on préfère oublier l'incident, ils nous narguent. Les autres détenus

semblent plutôt étonnés, eux s'attendaient au règlement de comptes. Surtout qu'ils connaissent nos « papiers ».

Entrés les derniers dans la salle, nous prenons place au troisième rang en partant de l'écran. Nos ennemis sont installés deux rangées derrière. Mauvaise position pour nous.

Il est évident que nous devons rester sur nos gardes, alors que la salle plonge dans le noir et que débute la projection du film au programme, *La Fiancée du pirate*, avec Bernadette Lafont (que j'adore) et Michel Constantin.

Tout est parfaitement calme jusqu'au moment où Bernadette Lafont incendie sa cabane faite de bric et broc. Tandis que les flammes illuminent une partie de la salle, du bruit se fait entendre derrière nous.

D'un bond, je me lève, convaincu que les autres enculés sont en train de passer à l'attaque. Un pugilat s'engage, alors que le projectionniste, un ami connaissant la coutume, éteint la lumière.

Une minute s'écoule avant que les néons n'éclairent de nouveau la salle et que ne rappliquent, ventre à terre, quatre matons. À cet instant précis, Antoine, Jean-Claude, Dadou et moi sommes debout sous l'écran.

Un surveillant inspecte les rangées et hurle soudain à l'intention de ses collègues :

« Un blessé au sol ! Il se plaint d'avoir pris plusieurs coups de couteau ! »

Les matons paniquent un instant en voyant que les détenus, privés de cinéma, commencent à s'énerver, mais des renforts se pointent, avec des infirmiers portant une civière.

Le blessé est évacué en direction de l'infirmerie, tandis que les détenus quittent la salle un à un, non sans être fouillés à la sortie.

Ma cellote réintégrée, je m'allonge sur mon lit en attendant la gamelle (le repas), qui sera suivi d'une petite sieste avant l'heure de la promenade.

***

Des insultes hurlées par les fenêtres de certaines cellules attirent mon attention. Mon nom est prononcé, me semble-t-il, accompagné des mots : « assassin, on aura ta peau, enculé… » Pas la peine de relever, cela serait bien pire.

Ces courageux profanateurs se lâchent parce qu'ils se savent hors d'atteinte, mais voilà que le claquement de l'ouverture automatique des portes annonce l'heure de la promenade. À ma grande surprise, la mienne reste silencieuse.

Aussitôt, je bondis sur l'interphone :

« Hé, surveillant, tu m'as oublié ?

— Non, Lepage, tu restes en cellule. Ordre du chef de détention.

— Je m'en branle de ton chef, j'ai droit à la promenade !

— Sois poli, Lepage ou tu prends un rapport d'incident.

— Ah ouais ! Eh bien roule-le et mets-toi-le où je pense. »

Sûrement est-il outré par cette rébellion, car l'interphone reste silencieux. Ma réaction peut sembler disproportionnée mais, pour un détenu, la promenade est vitale.

De nouvelles invectives me parviennent aux oreilles, aussi bien en langue française qu'en arabe :

« Lepage enculé, tu as tué un des nôtres ! On va te niquer ! »

Par la fenêtre, j'aperçois un attroupement au pied du bâtiment, d'où s'élèvent plusieurs poings menaçants. Pourquoi répondre à ces connards ? Les insultes visent aussi Antoine, mais Jean-Claude est épargné, de même que mon neveu Dadou, apparemment pas concerné par cette histoire, selon les aboyeurs. Pour eux, si je ne suis pas en promenade, c'est que je suis coupable. Coupable de quoi, au fait ? De quelques coups de poing ?

Deux heures plus tard, le chef de détention entre dans ma cellule accompagné de quatre matons.

« Vous me suivez jusqu'au bureau du directeur », annonce-t-il.

Dans le bureau, situé au rez-de-chaussée du bâtiment, pas de directeur, mais trois hommes en civil. Parmi lesquels je reconnais immédiatement l'inspecteur Garcia, membre du SRPJ (le service régional de police

judiciaire) de Versailles. Un chasseur qui a longtemps traqué le gang de la banlieue sud et contribué activement à la chute de plusieurs de ses membres. Aussi maigre qu'était gros le Sergent Garcia dans le film *Zorro*.

Il lance le dialogue sur le ton de la plaisanterie :

« Même en prison, tu nous emmerdes. Tu nous casses les couilles, Michel. Tu me fais bosser un dimanche, ce qui met ma femme en pétard.

— Elle devrait prendre un mari qui ne soit pas flic ! Il faut bien que tu trimes un jour de la semaine, non ? Bon, je me casse, je n'ai rien à vous dire.

— Attends, dis-nous ce que tu sais.

— Rien ! »

Il ne tergiverse pas pour ajouter :

« Pourtant, certains détenus t'accusent d'avoir porté des coups de lame à la victime.

— Tu gobes ça ? Tu n'as trouvé que moi comme coupable ?

— Oui ! Et aussi Antoine et Le Chinois, tes amis de la banlieue sud.

— Bien sûr, tu as des témoins ?

— Huit Arabes et un Français.

— C'est tout, je peux me casser ?

— Vas-y ! Tu te démerderas avec le juge. Tu es cuit. Tu vas prendre vingt piges.

— OK. J'espère que tu viendras me chercher pour me placer dans une maison de retraite. »

Sur ces mots, je quitte le bureau, mais un petit comité de huit matons me guette à la sortie, menaçant.

« Donne tes poignets, m'ordonne le chef.

— Et pourquoi ?

— Tu ne retournes pas en cellule, ordre de la direction.

— Allez vous faire enculer ! »

La dernière phrase ne plaît pas aux matons qui me sautent dessus et me plaquent au sol. Quelques coups, la routine, me voilà enchaîné par de

véritables chaînes, maintenues par un cadenas, les mains dans le dos.

Le quartier disciplinaire m'attend, toujours aussi lugubre.

***

Au travers de la porte, je reconnais bientôt la voix d'Antoine, puis celle de Jean-Claude, et tous deux m'annoncent la même chose : ils sont accusés d'assassinat, comme moi.

Le lendemain matin, je passe au prétoire devant le directeur de la zonzon. La sentence tombe quelques minutes plus tard : quarante-cinq jours de cachot pour l'assassinat d'un codétenu. La même sanction frappe Antoine et Jean-Claude.

Nous sommes condamnés avant même que la justice n'ait rendu le moindre verdict. Les directeurs de prison s'arrogent le droit d'être juges d'instruction, présidents de tribunal et avocats généraux. Ils se sentent au-dessus des lois.

Le lendemain, c'est une première audience auprès du magistrat chargé d'instruire l'affaire du cinéma. À la faveur de notre passage par le dispatching, j'échange quelques mots rapides avec Antoine et Jean-Claude. Une question revient : qui peut bien avoir porté les coups de lame à la victime ?

Un maton sympa m'a fait savoir, à l'occasion d'une ronde, que la victime s'était redressée sur la table de l'infirmerie avant de mourir. Il aurait hurlé ces quelques mots : « C'est un blond, c'est un blond qui m'a tapé ! »

Avec une telle déclaration, nous devrions être lavés de tout soupçon et obtenir un non-lieu. Si la justice est bien faite. Car nous avons tous les trois les cheveux noir corbeau. Mais nous ne sommes pas blancs bleus et les rapports des condés à notre sujet ne plaident pas en notre faveur. Cela risque de peser lourd dans la balance.

Le magistrat est jeune. Son bureau est orné de fanions du Paris FC et de dessins d'enfants : il ne peut que me plaire !

De surcroît, il est aimable, ce qui contraste avec ses collègues, pour la plupart plutôt constipés. Il me fait savoir qu'il n'a aucun a priori à mon

encontre et qu’il entend instruire le dossier à charge et à décharge.

Comment compte-t-il s’y prendre, dans la mesure où je clame mon innocence ? Car il commence par m’inculper de complicité d’assassinat, comme mes deux potes. Le reste sera pour une prochaine fois.

De retour au mitard, je m’allonge sur le bat-flanc en béton, les mains derrière la tête, meilleure position pour réfléchir à cette nouvelle affaire. Le code de procédure pénale est clair : en cas de condamnation, la confusion des peines ne sera pas possible, le délit ayant eu lieu dans l’enceinte de la prison. La calculette marche à plein régime : le total du nombre d’années de prison est tel qu’il décuple mon envie de me natchave.

Chapitre 14

Le stylo magique et le maton facteur

Mes quarante-cinq jours de mitard purgés, la maison d'arrêt de la Santé me tend son hospitalité et une cellule en première division. Seulement pour quelques jours. Car mon voisin de cellule n'est autre que le témoin qui m'a balancé dans l'affaire du cinéma.

Le lendemain de mon arrivée, cette ordure adresse un courrier au directeur et au juge d'instruction dans lequel il fait savoir que ma seule présence met sa vie en danger.

Il est vrai que tous les témoins à charge dans cette affaire subissent des tabassages réguliers, à tel point que le juge instructeur me prie de les faire cesser. Paraît-il que des amis de la banlieue sud se chargeaient de ces expéditions punitives pour me venger.

Ce bon juge doit me prendre pour Don Corleone, le chef de la mafia dans *Le Parrain*, le film de Coppola.

Toujours est-il que je suis rapidement « balluchonné » vers une cellote du rez-de-chaussée de la deuxième division. Et qu'il me faut patienter pas moins de deux mois avant de recevoir la visite de mes enfants et de leur mère. La solitude du mitard n'est rien comparée à ce vide.

Lorsque je peux enfin les voir et les entendre, les gosses me racontent leurs histoires et leur dernière journée d'école. Comme à chaque fois, les questions fusent au sujet de mon retour à la maison. Ne voulant pas leur mentir, je préfère éluder.

Mon obsession (m'arracher) ne flanche pas et je cogite au meilleur plan pour arriver à mes fins. La solution s'impose à moi dans le courant du mois de juin 1977, à l'occasion d'un transfert au palais de justice d'Evry.

Habituellement, mes déplacements hors de la prison sont pris en charge par une escorte renforcée. Trois motards ouvrent la route, suivis de trois fourgons chargés de policiers en uniforme, plus deux véhicules bourrés de flics en civil.

À ma grande surprise, je suis accueilli ce jour-là au greffe par trois gendarmes. Certainement que les autres attendent dans la cour d'honneur, pensais-je. Mais non, un seul homme patientait : le chauffeur.

Le chef d'escorte, un homme de soixante ans environ, proche de la retraite, prend place à l'avant droit. Je me retrouve assis sur la banquette, flanqué d'un gendarme et relié par une chaîne à un autre, assis en face de moi. Une escorte light qui devrait faciliter l'exécution du plan prévu pour ce jour.

Si tout se passe bien, comme à chaque début d'audience, le juge demandera aux gendarmes de m'ôter les menottes. La porte communiquant avec le bureau voisin restant toujours grande ouverte. Lorsque le magistrat me demandera de signer mon procès-verbal, je me précipiterai vers le bureau voisin, je parcourrai le long couloir, puis je dévalerai l'escalier et retrouverai sur le parking la voiture où doivent m'attendre Piaf et son frère Milo, mes chers amis.

Mais cela prend une autre tournure. Car à l'issue des salutations, le juge m'avise de sa décision :

« Monsieur Lepage, vous gardez les menottes pendant toute la durée de l'audience. Aujourd'hui, il s'agit de vous confronter avec vos accusateurs, je ne veux pas que cela se termine en pugilat. »

Il a raison. Ces mecs qui m'accusent à tort provoquent en moi une rage incommensurable, la bataille serait inévitable. À plusieurs reprises, durant cette houleuse confrontation, les condés doivent se dresser entre eux et moi.

En attendant, voilà encore une nouvelle désillusion.

Lorsque le fourgon quitte le sous-sol du palais de justice, j'aperçois mes deux amis dans leur véhicule. La tristesse se lit sur leurs visages. Le trajet du retour me permet de gamberger à un autre plan pour retrouver l'air libre. Avec trois gendarmes pour m'escorter, le coup est jouable. Mes amis et moi avons déjà réussi des opérations plus ardues.

Dans ma cellote, je m’allonge (un tic) sur mon lit les mains derrière la tête. Un gars obsédé par son évasion est comme un animal pris au piège. Il trouvera toujours une solution. D’ailleurs, il n’a que ça à faire.

Après avoir peaufiné un plan mentalement, je me lève et m’installe à ma table pour réaliser un dessin à l’attention de mes gosses. Au verso, avec l’aide d’un stylo à plume magique dont l’encre a été remplacée par du savon liquide pour bébé, je dresse le plan pour mes amis. Lorsque le liquide sèche, les écrits disparaissent. Pour les faire réapparaître, il suffit de passer sur la feuille un fer (pas trop) chaud. Un truc magique que je peux dévoiler sans passer pour un indic : il a été depuis longtemps mis au jour par l’administration pénitentiaire – ou bien balancé. Depuis, bon nombre de systèmes plus sophistiqués ont fait leur apparition.

Un refus de la part de mes amis ? Impensable. Chez nous, on va chercher celui qui veut s’arracher.

Ce courrier très spécial est acheminé par un maton-facteur. Contre rémunération.

***

Me voilà de nouveau dans un fourgon de l’administration pénitentiaire, en route pour le palais de justice d’Evry, en cette première semaine du mois de juillet 1977. Avec l’espoir de ne pas participer au voyage retour.

Dans quelques minutes, la liberté doit me tendre les bras. L’adrénaline m’envahit, m’empêchant de rester zen devant mon escorte composée de trois gendarmes et du chauffeur du fourgon cellulaire, comme la fois précédente. Le chef d’escorte est un homme d’une cinquantaine d’années et, à sa tronche, on devine qu’il aime les bonnes choses de la vie. Les deux autres, beaucoup plus jeunes, semblent nettement plus stricts. Plus tard, je découvrirai le pourquoi de cette escorte allégée : manque d’effectifs pendant la période des vacances.

Le fourgon cellulaire passe la porte de la prison à 14 heures, comme prévu, puis vire à droite en direction du boulevard Saint-Jacques. Je me

prépare, concentré, tel un sportif : normalement, mes amis doivent passer à l'action à l'angle de la rue de la Santé et du boulevard Saint-Jacques.

La déception m'anéantit lorsque le fourgon franchit le carrefour sans encombre.

Le monde s'écroule autour de moi, projetant devant mes yeux un immense nuage noir.

Par la petite fenêtre ouverte, je tente de repérer des véhicules dans lesquels pourraient se trouver mes libérateurs. Aucune trace. Incompréhensible.

Ils ne peuvent pas avoir raté un tel rendez-vous sans qu'une catastrophe leur soit arrivée. Ils sont tellement turbulents, parfois…

Au palais de justice, je croise Jean-Claude et Antoine, eux aussi présents pour signer le dossier, définitivement clos.

Mon retour vers la zonzon est encore plus difficile que les fois précédentes.

Le lendemain, au parloir, Claire m'apprend que la lettre avait en partie brûlé sous l'effet du fer à repasser. Trop chaud ! Impossible de lire l'heure indiquée, du coup, mes amis se sont calés sur une sortie avant 13 heures. Courageusement, ils sont restés dans la rue de la Santé à bord d'une Estafette Renault de 8 heures à 13 h 30. Gilet pare-balles sur le dos, cagoule sur la tronche malgré la chaleur de l'été. Ils ont dû vivre un enfer, sans oublier l'angoisse de se faire retapisser[5].

Ils m'exhortent de trouver une solution pour obtenir une nouvelle extraction, ce qui contribue à me remettre du baume au cœur.

Mon cerveau entre en ébullition pour inventer une histoire tenant suffisamment la route pour justifier d'une nouvelle comparution devant le magistrat. Soudain, l'évidence s'impose à moi. Vite, le stylo magique !

La lettre part via le courrier normal. Ce n'est pas prudent, mais je suis trop pressé pour attendre le jour de passage du maton facteur. Le juge va-t-il tomber dans le panneau ? L'attente est interminable et la fatigue ne m'emporte certaines nuits qu'aux premières lueurs du jour. Seul le parloir est en mesure d'apaiser l'extrême tension, même si mes rencontres avec Claire deviennent orageuses lorsque l'on aborde LE sujet, autrement dit,

mon arrachage. Elle a une autre vision de notre avenir, mais finit par s'aligner sur ma décision, car elle ne peut me demander de passer toutes ces années en zonzon.

Malheureusement, l'imprévu brouille encore mes prévisions.

Un matin, alors que j'effectue mes séries de pompes et abdos en attendant l'heure de la promenade, un maton débarque pour m'annoncer la visite de mon avocat.

Curieux. Depuis le début de mon incarcération, il ne me rend visite que les samedis matin, or nous sommes mardi. Viendrait-il m'annoncer un non-lieu ? Encore un rêve…

Dans le couloir, encadré par mes deux gardes du corps, je penche plutôt pour un baluchonnage surprise.

Pénétrant dans le cagibi exigu qui sert de parloir, je manque de tomber à la renverse, stupéfait de découvrir le juge en lieu et place de mon avocat. Il me salue avec un sourire, avant de rompre le silence, intrigué par ma mine déconfite :

« Vous avez l'air étonné de me voir ? Pourtant, vous m'avez adressé un courrier pour me dire que vous vouliez faire des révélations sur l'identité du coupable de l'assassinat de monsieur Ali. Donc, je suis venu pour vous entendre. »

Le con ! Je restais muet, statufié, à tel point que je n'aurais pas fait tache parmi les statues vivantes que l'on peut admirer sur les Ramblas, à Barcelone. Mon silence dure une éternité, tandis que je cherche mes mots, et c'est sur un ton coléreux, à la limite de l'hystérie, que je finis par apostropher le juge :

« Vous voulez ma mort ? »

Tout au long de l'instruction, il n'a jamais perdu son calme, malgré les nombreuses occasions que je lui ai fournies. Cette fois, il craque et sort de sa réserve :

« Comment ? Que dites-vous ? »

Je l'interromps brutalement, aussi énervé qu'aurait pu l'être un acteur :

« Vous ne savez pas ? Il n'y a que les indics que les juges viennent entendre entre les murs de la prison !

— Non, je l’ignorais. Vraiment, je suis désolé monsieur Lepage. »

Sa réponse est frappée au coin de la sincérité, mais son métier reprend le dessus et voilà qu’il tente une énième fois de me faire avouer :

« Maintenant que je suis là, vous pouvez me parler. »

Je prends mon air le plus renfrogné pour lui répondre, en gesticulant tel Jean-Paul Belmondo dans l’un de ses rôles :

« Non, je me tire. Je ne parlerai jamais à un juge en prison ! »

Je suis déjà debout pour saisir la poignée de la porte, la température de mon sang au bord de la fusion, lorsque le juge fait (enfin) entendre sa voix :

« Monsieur Lepage, je sens que vous avez besoin de me parler et je comprends parfaitement vos réticences par rapport à cet endroit. Mon bureau sera plus adéquat, je vous propose donc un rendez-vous au mois d’août. La date exacte vous sera communiquée par courrier. Cela vous convient-il ?

— Parfait, monsieur le juge. Au revoir. »

Dans le couloir, mon visage s’illumine de bonheur. Heureusement le juge ne me voit pas. Le feuilleton (on dit plutôt la série de nos jours) de mon évasion peut continuer. Le soir venu, je me mets au dessin, avant de coucher au stylo magique les quelques mots destinés à mes amis.

***

Tout est clair dans ma tête.

En prévision de mon arrachage, j’ai fait l’acquisition d’une caravane, que j’ai confiée à ma tante Madeleine, à charge pour elle d’y garder mes enfants cet été, sur un terrain de camping de Cabourg où elle a ses habitudes depuis plus de vingt années.

Claire attendra dans un appartement sur la commune d’Arcueil, dans le 94. Nous récupérerons les enfants dès que je serai prêt pour le départ en Amérique du Sud.

Mon avocat me rend visite au début du mois d’août pour m’annoncer la date de mon audience. Le juge est tombé dans le panneau, mais quel

magistrat n’aurait succombé devant un « grand » gangster promettant de se mettre à table ? Mon avocat est en revanche nettement plus sceptique, connaissant ma mentalité, mais il élude le sujet.

Le 18 août 1977, vers 13 heures, je subis la fouille à corps rituelle des gendarmes, avant de rejoindre au greffe le même chef d’escorte que lors de la dernière extraction.

En me voyant passer les poignets menottés, le maton de faction devant la porte donnant sur la cour d’honneur me lance en souriant :

« À tout à l’heure, Lepage ! »

Sans trop savoir pourquoi, probablement pour faire le mariolle, je balance :

« Peut-être pas ! »

Dans le fourgon cellulaire, une grille de sécurité me sépare du pilote et du chef. Mes deux gardes du corps me font face, dont l’un est relié à mes menottes par une chaîne de soixante centimètres. Alors que le véhicule vire à droite en direction du boulevard Saint-Jacques, je peux voir l’extérieur par la petite fenêtre latérale, ouverte.

Une trentaine de mètres plus loin, j’aperçois mon neveu Francis au volant d’une puissante Mercedes. Les liens qui m’unissent à lui sont plus forts que cette chaîne qui me rattache au gendarme. Cela remonte à son adolescence, quand j’allais le récupérer au centre de rééducation de Savigny-sur-Orge, où ses parents l’oubliaient (trop) souvent à mon goût. À chaque fois, je m’engueulais avec le directeur du centre qui refusait de le laisser sortir en fin de semaine pour cause de punition.

Un peu plus loin, une Jaguar stationnée en double file, avec un mec au volant que je ne parviens pas à identifier. Puis une fourgonnette dont le pilote porte une casquette et des lunettes de soleil, également inconnu.

Mes amis ont répondu présent et je sens une nouvelle fois monter l’adrénaline.

Le fourgon arrive à l’extrémité de la rue de la Santé et commence à virer sur sa gauche : c’est l’endroit que nous avons choisi et je suis chaud comme la braise, prêt à l’action. Sauf qu’il ne se passe rien !

Le fourgon roule maintenant sur le boulevard Saint-Jacques, en direction de la place d'Italie. La Jaguar se hisse au niveau de la portière du fourgon. Son chauffeur porte des lunettes et un sweat doté d'une capuche qui lui cache la moitié du visage. En plein mois d'août, c'est un truc à se faire taper aux fafs[6] ! Reconnaissant malgré tout Poukite, un mec de ma banlieue, je me prépare à jouer ma partition.

La Jag accélère brusquement pour venir se poster en travers de la route du fourgon, mais pas assez franchement. Avec dextérité, le chauffeur effectue un écart, grimpe sur le trottoir et poursuit sa route, tout en pestant contre ce conducteur imprudent :

« Putain, il ne sait pas conduire ce bougnoule ! »

Il confond probablement sweat et burnous.

Quant à moi, je peste intérieurement. Encore raté, la série noire continue. Je suis poissard, ou quoi ?

Le fourgon fonce désormais en direction de la place d'Italie, mais j'ai une absolue confiance en mes amis, ils ne lâcheront pas. Le moral commence à baisser à l'approche de la porte d'Italie. Logiquement, le chauffeur va opter pour le périphérique, puis enquiller sur l'autoroute du soleil qui deviendra celui de l'ombre… pour moi.

Les loustics ont encore au moins une fenêtre pour intervenir, mais voilà que la circulation ralentit. À travers le grillage de sécurité, je vois venir la catastrophe : un barrage de condés ! Ils filtrent la circulation tout en vérifiant les documents des vagos. Peu de risque pour qu'ils exigent ceux de leurs collègues, mais pour mes amis, c'est une autre limonade. Je les aperçois d'ailleurs qui tracent leur route vers la RN7 en direction de Villejuif.

C'est mort.

Ma cellote me tend à nouveau son confort. Je suis noir. Il me faut trouver une nouvelle histoire en béton et la présenter au juge.

Car j'y vais direct.

En entrant dans son bureau, j'affiche un air de chien battu, le regard baissé sur la pointe de mes chaussures. Un triste état que le juge ne manque pas de pointer :

« Cela n’a pas l’air d’aller, monsieur Lepage. N’ayez pas d’inquiétude, il est normal de ne pas vouloir payer pour une autre personne. Peut-on commencer ? »

Silencieux quelques secondes, je commence d’une voix penaude :

« Monsieur le Juge, la lettre que vous avez reçue a été écrite dans un moment de déprime totale. Je n’ai rien à vous dire aujourd’hui… »

Soudain très énervé, il aboie :

« Vous exagérez, monsieur ! Toute la procédure va être retardée, pour vous-même, mais aussi pour vos coaccusés !

— Je sais, mais je veux être certain de ne pas faire une bêtise. »

Prenant le temps de la réflexion, il me donne une dernière chance :

« Écoutez, je vous laisse huit jours pour vous décider. Ce délai dépassé, je renvoie le dossier devant le Procureur de la République. »

Je reprends mon souffle, soulagé.

***

Sur le chemin du retour au bercail, j’ai l’impression de reprendre vie. Je scrute tout de même les alentours du palais, lorsque j’entrevois le museau de la Mercedes pilotée par Francis. Mon sang bat à la vitesse du compte-tours d’une Formule 1, limite zone rouge. J’avais raison de croire en eux : mes complices, c’est de la bombe atomique !

Contrairement à ce que pensent la plupart des flics (et à ce que l’on peut lire dans certains livres), ils ne sont là que par amitié. Aucunement pour l’argent !

Le fourgon s’engage sur l’autoroute en direction de Paris, filoché par le mini-convoi composé de la Jaguar, de l’Estafette et de la Mercedes. J’ai beau être classé DPS, les gendarmes ne semblent pas surveiller leurs arrières. Qui attaquerait un fourgon protégé par quatre gendarmes pour libérer un détenu ? Impensable !

Les deux gendarmes se félicitent : l’instruction écourtée, ils rentreront plus tôt à la caserne. De temps à autre, je tire sur la chaîne me reliant à mon

ange gardien pour tenter d’avoir du mou. Il résiste sans un mot, comme dans un jeu muet.

Le paysage défile et l’angoisse me rend nerveux. À la hauteur de la porte d’Orléans, un gendarme s’en aperçoit.

« Vous allez bien ? » me demande-t-il.

Qu’est-ce que ça peut bien lui foutre ?

Le lion de Belfort et la place Denfert-Rochereau ne sont plus qu’à quelques centaines de mètres et les véhicules de mes potes suivent toujours, de très près.

Soudain, la Jag double le fourgon cellulaire et vient se positionner d’un coup de volant en travers de sa route. L’Estafette pile à notre hauteur, deux mecs cagoulés en surgissent et braquent le chauffeur et le chef d’escorte à l’aide de fusils à pompe.

Tout s’enchaîne très vite.

Un cagoulé met les choses au point :

« Si vous bougez, vos tronches explosent. »

Le chef rétorque calmement :

« Fais pas le con, mon gars, dans six mois c’est la retraite et j’ai des gosses. »

Le fourgon complètement immobilisé, je passe à l’action en glissant la chaîne derrière le cou de mon gardien, avant de le tirer contre moi. Impossible pour lui désormais de se saisir de l’arme fixée à son ceinturon.

Dans le même temps, je décoche un coup de pied au visage du deuxième, qui glisse au sol, K.-O.

Bruce Lee n’aurait pas mieux fait.

La porte s’ouvre pour laisser entrer deux hommes cagoulés et armés. Ils montent à bord avec agilité en braquant les gendarmes, qui n’opposent aucune résistance.

Au moment de les suivre, j’oublie la chaîne qui se tend et résiste. Je gueule, croyant que le gendarme tente de me retenir, et voit Francis lui assener un coup de crosse sur le crâne, faisant jaillir le sang. Il lâche prise et

je saute du fourgon, mes pieds touchent enfin le bitume de la liberté tant espéré. Enfin libre !

J’ai envie de crier, mais mon neveu me tend un 357 tandis que nous courons vers la Jaguar. Les autres se glissent dans la Mercedes et les deux véhicules démarrent dans un formidable crissement de pneus, abandonnant l’Estafette sur place.

Aucune force ne pourra stopper notre fuite !

Un complice équipé d’une paire de cisailles, extirpée d’un sac de sport, coupe les menottes qui m’entravent les poignets, me donnant une sensation supplémentaire de liberté.

Soudain, en plein carrefour, deux képis font mine de se mettre en travers de notre route en portant la main sur leur arme. Ils suspendent tout mouvement en apercevant les canons de notre artillerie aux fenêtres de l’auto, préférant devant cette puissance de feu s’occuper de la circulation.

Dix minutes plus tard, dans le sous-sol de l’immeuble abritant la planque, les cagoules tombent et je reconnais tous les protagonistes de cet arrachage mémorable. Je les remercie très chaleureusement.

Nous rejoignons Claire qui se propose, passé les effusions, de préparer un repas pour fêter mon retour. Francis s’est déjà saisi d’une bouteille de champagne et nous voilà réunis devant la télévision pour regarder le journal et écouter toutes les inepties qui ne manqueront pas d’être dites. Mon portrait apparaît en grand format dans le dos des présentateurs. Tandis que des policiers viennent se plaindre du fait que les gangsters qu’ils se donnent tant de mal à serrer s’évadent trop facilement à leur goût.

À quelques centaines de kilomètres de là, ma tante Madeleine a invité des campeurs dans la caravane à l’heure de l’apéro. Lorsque mon visage apparaît en plein journal télévisé, mon fils Sergio, âgé de trois ans, se met à hurler :

« C’est mon père, je le reconnais ! »

Ma tante tente de le persuader de son erreur, pour rassurer les campeurs, mais Sergio n’en démord pas.

Notes

5. Repérer.
6. À se faire contrôler ses papiers d’identité.

Chapitre 15

Coups de crampons et bistouri

Vers minuit, au soir de mon évasion, mes amis décident de me laisser. Je tente bien de les convaincre de rester jusqu'au lendemain, le temps que les condés cessent de fouiner dans la banlieue telle une meute de chiens enragés. Mais une affaire urgente attend mon neveu Francis, pour laquelle il a besoin des armes et de la Jag. J'ai beau lui expliquer qu'il fait une connerie, rien ne peut atteindre sa détermination. Il s'éclipse avec D., mon autre neveu, sans savoir que je ne le reverrai que de très nombreuses années plus tard.

Cette première nuit dehors se passe assez mal malgré la compagnie de Claire. Le moindre bruit me fait sursauter et à chaque fois je m'empare de mon calibre et d'une grenade. Hors de question de me laisser reprendre sans défendre chèrement ma liberté. C'est une certitude.

Le lendemain matin, vers 9 heures, mon neveu me rend une visite imprévue. La seule vue de son visage me fait pressentir une catastrophe. Il me narre aussitôt les événements de la nuit :

« Nous roulions sur l'avenue de Stalingrad, à Vitry, lorsqu'une patrouille motorisée de la police a voulu nous taper. Francis, réfractaire comme tu sais, a refusé d'obtempérer en enfonçant l'accélérateur. Une course poursuite s'est engagée immédiatement. Francis connaît parfaitement cette ville depuis son adolescence turbulente. Il a emprunté plusieurs rues à vive allure, puis s'est engagé dans une ruelle menant à la gare de Vitry, se terminant à son extrémité par un virage à angle très serré.

« La Jag est arrivée trop vite. Francis a perdu le contrôle et l'auto a grimpé le trottoir et achevé sa course contre le parapet de pierre. Le moteur s'étant bloqué lors du choc, l'auto ne pouvait plus bouger. Les motards ont

posé pied à terre, se sont tapis derrière leur engin et ont commencé à tirer dans notre direction. Sans sommations.

— Francis voulait peut-être des félicitations pour conduite sportive !

— On s'est extrait difficilement de l'habitacle. Francis tenait à la main un Herstal 15 coups. Il a pris la position d'un tireur en s'appuyant sur le toit de la Jag. Je l'ai imité avec mon 44 Magnum. Nous avons tiré plusieurs fois sur les motards. Une fois nos chargeurs épuisés, on s'est arrachés en courant, chacun de son côté. Francis s'est engagé dans une rue et j'ai entendu des chiens aboyer… »

L'enquête établira que seuls les tirs de Francis avaient atteint un gendarme de trois projectiles. Miraculeusement, il n'avait subi aucun dommage corporel. Une balle avait traversé la manche de son blouson, l'autre avait été stoppée par la boucle de son ceinturon. Une troisième, digne de figurer dans un western spaghetti, avait terminé sa course dans le magasin du barillet de l'arme. C'était son jour de chance !

Le reste de l'histoire nous parviendra bien plus tard, de la bouche de Francis. N'étant pas un fervent de la course à pied, il a décidé de se planquer sur le toit d'un garage en attendant que la situation se calme. Un bonhomme, certainement réveillé par les clébards, l'a aperçu en train d'escalader le mur. En bon citoyen, il a téléphoné au commissariat d'Ivry. Les lardus ont débarqué dans la rue et assiégé le garage. Cuit, n'ayant plus aucun moyen de défense, Francis s'est rendu. À son grand regret. Après sa garde à vue, il a été écroué à la maison d'arrêt de Fresnes.

Lorsque mon frère (qui effectue un « stage » dans cette maison de repos à cause d'un braquage) le voit débarquer, il ne le reconnaît pas immédiatement.

Pour tout vêtement, Francis porte un slip maculé de sang séché. Son visage et ses yeux sont tuméfiés et des hématomes ayant viré au bleu recouvrent tout son corps. Souvenirs du passage à tabac des condés.

Comment le médecin de service du commissariat a-t-il pu certifier que le gardé à vue était en bonne santé et qu'il n'y avait rien à signaler ? Toutes ces contusions sur son corps et sur le visage résultaient d'une chute du bat-flanc de la cellule du commissariat, situé à exactement cinquante centimètres du sol.

Le procès a lieu rapidement et bien que les motards n’aient subi aucune blessure, Francis est condamné à douze ans de réclusion criminelle. Du travail en perspective, dans la mesure où il n’est pas question de laisser moisir Francis en prison. On note au passage qu’aucun membre des forces de l’ordre n’a été condamné pour coups et blessures.

***

Claire devra attendre que je remonte de l’argent pour fuir la France. Cela peut prendre plusieurs mois, moins, si la chance me sourit.

Elle est en désaccord avec la direction que prend notre vie et résiste tant bien que mal à l’envie d’une séparation.

Le 23 août 1977, je passe en liberté le cap de mes trente-deux ans.

Dans le courant du mois de septembre, plusieurs articles paraissent dans la presse parisienne. « De source policière », comme ils disent, une entreprise de travaux publics de Vitry, dans le Val-de-Marne, a été braquée. Les gangsters ont emporté un butin estimé à 1 million de francs environ. Sans vergogne, le signataire de l’un des articles spécifie qu’il s’agit d’« une opération de l’équipe de Michel Lepage, membre du gang de la banlieue sud ».

L’enquête dira que les braqueurs sont arrivés dans la cour de l’entreprise à bord d’une fourgonnette et d’un camion de terrassement. Deux gangsters avaient pris place dans la benne, rapidement hissée à la hauteur des fenêtres. L’un d’eux avait fracassé la vitre à l’aide d’une masse, laissant l’autre sauter à l’intérieur du bureau du comptable, un PM en main. Des convoyeurs de fonds venaient de déposer l’argent des salaires des employés. Le gardien, assistant à cette invasion depuis son poste de surveillance sur les toits des bureaux, s’était saisi de son fusil de chasse. Il avait envoyé la sauce sur les malfrats armés et cagoulés qui s’extirpaient de l’Estafette. Deux cartouches avaient perforé le toit au niveau du poste de conduite.

Au volant, le pilote avait dû sentir la mort passer.

La riposte avait été fulgurante de la part des braqueurs. Le gardien, battant en retraite, s'était réfugié derrière son bungalow sous les tirs de deux pistolets mitrailleurs et de fusils de chasse. La baraque de bois avait été déchiquetée par les impacts.

***

La cavale est une aventure de tous les instants. Un après-midi, le Grand passe me voir à l'appart et me propose d'aller rendre visite à une amie qui tient un bar à Chevilly-Larue. Pas le bout du monde, mais la prudence devrait m'inciter à refuser. Sauf que l'enfermement a ses limites et que la journée est a priori moins périlleuse que la nuit, côté condés…

Trente minutes plus tard, nous sommes accoudés au bar devant un verre et la discussion bat son plein avec la jeune femme, qui connaît mon identité, à en juger par le cri que lui arrache le passage devant l'établissement d'une voiture banalisée avec quatre hommes à bord :

« Merde, les flics ! »

Le Grand, qui n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin, m'invite aussitôt à le suivre vers l'arrière-cour, où nous nous dissimulons derrière un cabanon.

Quelques secondes plus tard, une voix retentit dans le bar :

« Où sont passés les deux mecs qui étaient au comptoir ?

— Ils sont partis par la porte, là-bas, répond la propriétaire des lieux en désignant la porte du fond. (Certaine que nous étions déjà loin.)

— Je vais voir dans le jardin », annonce la voix.

Pressentant le danger, nous sortons précipitamment de notre planque avant de sauter le muret. Une mauvaise surprise nous attend dans la rue : notre véhicule, une BM volée, est bloqué par une R12 break au volant de laquelle est assis un condé.

Sans hésitation, le Grand ouvre la portière et, de ses deux mains puissantes se saisit du condé, qui n'oppose aucune résistance, comme abasourdi. Le mec se retrouve le nez dans le bitume, tandis que le Grand

prend sa place. Le temps que je m'installe à ses côtés, l'auto démarre en patinant dans un nuage de fumée.

À peine a-t-on parcouru dix mètres que des détonations retentissent. La vitre arrière explose, suivie de celle de la portière côté chauffeur. Le Grand pousse un cri :

« Merde ! Je suis touché au bras gauche ! »

Ce qui ne l'empêche pas de garder son humour en posant un képi sur son crâne, ramassé sur le siège. Ses cheveux mi-longs volent dans le courant d'air provoqué par les balles des condés. Pour un peu, j'aurais envie de rire.

Cinq cents mètres plus loin, la radio de bord crache un message :

« À tous, changez de fréquence radio suite au vol d'un de nos véhicules. »

Comme à chaque fois que je monte à bord d'un véhicule volé, je me fends d'une petite perquise. De sous le tableau de bord, j'extraie un pistolet mitrailleur MAT, et de la boîte à gants, quatre matraques télescopiques. Des outils à même d'infliger de terribles souffrances, surtout avec la boule d'acier fixée à l'extrémité.

Le Grand s'offre quelques kilomètres sur l'autoroute en s'amusant avec la sirène, avant d'aller garer « notre voiture » dans un box situé au sous-sol de l'immeuble où demeure Poukite – la R12 break sera abandonnée plus tard sur un parking d'une cité de Villejuif, avec sur la banquette le PM, qui trouvera vite preneur.

En examinant le bras du Grand, je réalise qu'une balle s'est logée dans les chairs de son triceps gauche, qui saigne abondamment. La blessure est assez grave pour nécessiter l'intervention d'un médecin et j'ai l'intention de le conduire auprès d'un ami de la famille. Un homme de confiance. Mais le Grand pense que l'on peut s'en passer.

« Ce n'est rien, tu n'as qu'à l'extraire et recoudre la plaie », préconise-t-il.

Croyant qu'il se fout de ma gueule, je rétorque :

« Jobard ! Tu me prends pour le professeur Barnard[7] ? »

Il ne plaisante pourtant pas. Il insiste pour que je l'opère moi-même et je ne me vois pas me dérober. J'attrape la trousse de secours que nous conservons toujours à portée de main pour ce genre de cas. Il n'y a pas de bistouri, pas grave, une lame de rasoir aseptisée avec la flamme d'un briquet fera l'affaire. J'avale un verre de whisky, comme dans les westerns. Mon patient en fait autant et le charcutage peut commencer.

La chair s'ouvre devant les incisions de la lame et le sang jaillit sur mes mains. Je tâche de faire au mieux afin que mon ami ne souffre pas trop. Le sauvage ne bronche pas. Pas le moindre gémissement de douleur. Ses yeux bleus fixés au plafond, il se mord les lèvres avec une telle force qu'elles en deviennent blanches.

Jamais je n'aurais soupçonné une telle épaisseur de chair. Il ne me faut pas moins de cinq minutes pour apercevoir enfin le projectile en écartant les lèvres de la blessure. À l'aide d'une pince à épiler, je l'extraie très délicatement, non sans un léger tremblement. Le Grand hurle de douleur à cet instant, pour la seule et unique fois, la balle et la pince ayant touché au passage une chair à vif.

Un bon coup d'alcool, une séance de couture et voilà que s'achève ma première opération. Jamais je n'aurais imaginé être capable de mener à bien un tel truc : chirurgien, c'est sans aucun doute un très beau métier, mais j'opérais dans une autre branche. D'ailleurs, n'importe qui d'autre que le Grand aurait chopé la gangrène après une telle intervention. Lui en conservera simplement une cicatrice à vie. Un souvenir de moi.

Quant au délit, jamais nous ne serons inquiétés : les flics n'ont pas eu le temps de nous reconnaître et la patronne du bar a su tenir sa langue. De toute façon, il n'y a pas eu mort d'homme. Juste un pied de nez aux condés.

***

Dans le courant du mois de décembre 1977, un commando de braqueurs attaque une entreprise de fournitures automobiles, dans la région parisienne. Deux mecs, après avoir neutralisé les deux gardiens armés en faction à l'entrée des lieux, ferment les portes de l'établissement. Tandis que l'un d'eux reste sur place pour les surveiller, un autre complice, fortement armé,

tient en respect les employés travaillant dans un immense atelier. Les autres se précipitent vers l'escalier qui mène à la comptabilité, au sous-sol, la porte est surveillée par un gardien, rapidement neutralisé à l'aide d'un énorme calibre 357 Magnum :

« Mains à plat sur le bureau ! »

Et un gangster attaque la porte blindée à l'aide d'une masse de cinq kilos. Le bois craque sous les coups, mais l'armature, très solide, résiste aux assauts.

Le gardien profite de l'inattention de l'homme au 357, qui suit d'un œil le boulot de son pote, pour faire glisser le tiroir à l'aide de ses genoux, les mains toujours immobiles. Il attend le moment propice pour s'emparer du calibre qui se trouve à l'intérieur, un 7,65 automatique.

Pour la énième fois, le braqueur le quitte des yeux. Il en profite pour attraper son arme, engage une balle dans le canon et tire à trois reprises, faisant mouche à chaque fois.

Sa cible s'écroule à terre en râlant, mais l'autre, concentré sur son travail, ne réagit pas immédiatement, lui laissant le loisir de récidiver. Touché au genou droit, il effectue une sorte de looping avant, emporté par le poids de la masse, avant de se retrouver allongé au sol à son tour.

Attiré par les coups de feu, un complice débarque à cet instant et parvient à prendre le dessus sur le gardien, blessé à l'épaule et à la hanche, puis le neutralise à l'aide de menottes. Il aide péniblement ses deux potes à remonter l'escalier jusqu'à la voiture, dont le moteur tourne déjà.

Professionnel jusqu'au bout, il redescend pour tenter une dernière fois de forcer la porte blindée de plusieurs coups de masse. Sans succès. D'ailleurs il est trop tard : le complice préposé à la surveillance a intercepté sur son scanner un message signalant l'arrivée imminente des condés.

Les braqueurs rebroussent chemin en abandonnant derrière eux un butin de 900 bâtons, à en croire les sources policières citées par les journaux. Mais, comme on dit souvent entre nous, mieux vaut rentrer à la maison sans oseille que de se retrouver en zonzon. L'argent, on en trouvera tôt ou tard !

Je ne saurais vous dire pourquoi, mais les condés essayent de coller ce braquage manqué sur le dos du gang de la banlieue sud. Le gangster blessé

a été atteint de trois balles. L’une a traversé de part en part son thorax sans toucher aucun organe vital. Une autre a été bloquée par la boucle de son ceinturon. La dernière lui a transpercé le poignet gauche. C’était son jour de chance.

Malgré les suspicions, l’enquête innocente les membres du gang : les traces de sang retrouvées sur le lieu du braco ne correspondent pas.

La période des vacances de Noël approche. Imprudent encore une fois, je décide de récupérer ma famille pour la conduire sur les pentes neigeuses de Chamonix. Daniel Cheval me rejoindra plus tard, après que je lui ai trouvé un chalet en location. Surtout après le retrait des fils apposés après une mauvaise blessure au genou. Blessure dont il a certifié, lors de son interrogatoire, qu’elle provenait d’un coup de crampons encaissé à l’occasion d’un match de foot. Ce qui a laissé les enquêteurs plutôt perplexes.

***

Les condés n’ont que mon ancienne adresse, celle de l’appartement de Chilly-Mazarin où ils sont venus me cueillir en 1975. À ma connaissance, ils ne sont pas (encore) remontés jusqu’au pavillon que j’ai acquis en 1972 à la Ville-du-Bois, dans l’Essonne.

Par précaution, nous décidons cependant de monter une véritable opération clandestine (une manie) pour récupérer ma famille, quelques jours avant la période des vacances de Noël.

Nous passons à l’action vers 22 heures. Je me glisse jusqu’à la maison par l’arrière, en longeant un petit bois, c’est par ce même chemin que les enfants et Claire sont acheminés vers mon véhicule. Dans une obscurité totale. Daniel et mon neveu Dadou assurant notre protection.

Une nuit dans ma planque et nous partons au petit jour. À nous les Alpes !

Depuis mon évasion, une barbe fournie me rend presque méconnaissable. Heureusement, car c’est devant plusieurs gendarmes que nous débarquons en gare de Chamonix, le 20 décembre. Bientôt installés dans un hôtel

charmant, Le Prieuré, j'éprouve un bonheur immense à voir mes enfants rire et s'amuser. J'entends bien en profiter au maximum, même si je sens Claire soucieuse, comme si elle pressentait un danger. Ces merveilleux moments resteront à jamais gravés en moi.

Comme convenu, j'ai débusqué un chalet pour Daniel sur la commune d'Argentières, il arrive deux jours avant Noël, accompagné de son épouse, qui attend un heureux événement.

La femme de Piaf est également avec nous, accompagnée de sa fille, prénommée Koukoulina. Un prénom qui incitera un journaliste à se demander, au fil d'un article, « comment des gangsters pouvaient-ils donner un surnom aussi doux ». L'amour de son enfant, monsieur le journaliste !

Le matin, les enfants skient. Puis nous nous retrouvons tous pour déjeuner dans un restaurant d'Argentières, et à nouveau le soir pour dîner au Prieuré à Chamonix. Une vie normale qui me ferait presque oublier ma situation, ce qui n'est pas sans risques.

Mais il était dit que je ne pourrais pas vivre auprès des miens…

Au retour d'une virée nocturne à Megève, où nous avons assisté à une rencontre de hockey sur glace, la neige tombée en abondance bloque la route en direction de Chamonix. Il aurait été plus judicieux d'opter pour une chambre d'hôtel sur place, mais Daniel a laissé sa femme seule au chalet. Nous patientons plus de deux heures avant que la voie ne se libère. Rétrospectivement, je me dis qu'il aurait mieux fait de continuer à neiger.

Le lendemain, après la séance de ski des enfants, nous sommes attablés au restaurant lorsque Daniel s'inquiète à la vue d'une tablée de huit hommes.

Afin de nous rassurer, je questionne la serveuse, avec laquelle nous avons sympathisé :

« Mademoiselle, n'est-ce pas le maire de Chamonix avec le commissaire de police ?

— Non, ce sont des ingénieurs pour la construction des nouvelles remontées mécaniques, nous fait-elle avec un grand sourire.

— Je vous remercie. »

Satisfaits de sa réponse, nous attaquons paisiblement le repas.

Nous en sommes au café lorsque mes deux fils demandent à pouvoir aller jouer à l'extérieur. Je les accompagne, laissant à Daniel le soin de régler l'addition, laquelle sera servie avec cognac et cigare. Cadeaux de la maison.

Mes enfants sortent du resto en courant, moi juste derrière eux.

À peine ai-je passé le seuil de la porte qu'il me semble qu'un camion me tombe sur le dos, faisant fléchir mes jambes sous le poids, avant que je ne voie passer un mec au-dessus de ma tête. Plusieurs autres me plaquent dans la neige, mouvement accompagné des insultes habituelles et de plusieurs coups de crosse. Les canons de quelques calibres s'enfoncent dans mon crâne et sur ma joue. Tandis qu'au travers de la porte vitrée, j'aperçois Daniel, de dos, en train de régler l'addition. Par deux fois, je gueule à pleins poumons :

« Daniel, les condés ! »

Deux ou trois coups supplémentaires m'invitent à la fermer, mais Daniel a entendu. Il cavale vers le fond de la salle en cherchant son calibre 38 spécial dans sa sacoche, saute sur une table et, dans l'élan, se jette dans une vitre, passant au travers dans un fracas de verre brisé.

Aucune chance de s'en tirer : les condés cernent l'établissement. Ils ont même bloqué toutes les routes menant hors de la ville.

Soudain, une voix résonne au-dessus de moi :

« Ne bouge pas, Michel, ou mes hommes te plombent ! »

Le commissaire Broussard, encore lui. Un morbac !

Les femmes et les enfants prennent la direction de la gendarmerie à bord d'une fourgonnette, lorsque Claire se met à hurler :

« Il me manque un gosse. Où est mon fils Laurent ? »

En voyant les flics, il s'est enfui (héréditaire) sur la route enneigée. Les gendarmes le retrouveront un quart d'heure plus tard, en larmes, assis sur le bord de la route.

Dans la soirée, conduit sous bonne garde aux toilettes de la gendarmerie, j'entrevois Daniel du sang sur le visage et sur les fringues. Il est mal en point, mais les flics n'ont pas l'air de s'en inquiéter.

Les vacances sont terminées et je suis bon pour un retour à la case départ : aucun joker ne peut me l'éviter, du moins dans l'immédiat.

La tristesse m'envahit à nouveau lorsque mes enfants sont autorisés à me dire au revoir, le lendemain matin, avant de reprendre le chemin de l'Essonne. Mon fils Sergio me félicite :

« Papa, tu es le plus fort, tu as fait une prise de judo au mec. » « Mec », c'est son mot préféré depuis l'âge de deux ans, depuis qu'il l'a entendu dans la bouche de Coluche. Son légendaire bagout vient certainement de là…

Daniel et moi sommes conduits devant un juge d'instruction de Bonneville qui nous inculpe pour divers braquages, association de malfaiteurs, détention d'armes, etc.

Le con, avec une telle liste, ne doit pas avoir envie de nous revoir à l'air libre ! Sans compter l'addition qui me sera présentée pour l'évasion. Aïe aïe aïe !

Comment les condés étaient-ils arrivés jusqu'à nous ? Ils ont reçu une dénonciation anonyme par téléphone. Comme très souvent.

Note

7. Auteur de la première greffe du cœur, en 1967, en Afrique du Sud.

Chapitre 16

« *Opération Dragon* »

La maison d'arrêt de Bonneville étant peu sûre pour deux « dangereux » loustics parisiens, d'après le magistrat instructeur, on est envoyés au QHS de Bourgoin-Jallieu, en Isère. Une mini-prison dans laquelle je vais passer deux jours et deux nuits, tout comme Daniel, sans savoir que j'y reviendrais plus tard, au gré de mon tumultueux parcours carcéral.

La deuxième nuit, alors que je dors du sommeil de l'innocent, le bruit de la porte qui s'ouvre me réveille. Mes yeux s'ouvrent sur une apparition qui me fait frôler l'infarctus. Un cauchemar ? Non. La réalité est désormais à la hauteur de mon visage encore endormi : la gueule impressionnante et menaçante d'un rottweiller. Derrière la bête, une dizaine d'hommes, tous vêtus de combinaisons noires, cagoulés et armés de toutes sortes de calibres. Les fameux gendarmes du GIGN. La première fois que j'ai affaire à eux.

Le directeur de la prison s'avance en m'annonçant la nouvelle :

« Lepage, levez-vous, vous êtes transféré. »

« À poil, debout face au mur pour la fouille ! » ordonne une autre voix, et je sens à son regard perçant que le chien guette le moindre geste intempestif pour me sauter dessus. Réflexe pavlovien sans doute, mes mains se croisent pour protéger mes couilles, tandis que je me soumets au rituel en vigueur : s'accroupir et tousser.

Une fouille à corps complète que m'infligeront bien des fois les super gendarmes.

Les poignets menottés dans le dos et les chevilles entravées, je marche à petits pas lents vers la coursive. Putains de chaînes ! Daniel apparaît dans le couloir, guère plus mobile que moi, avec en plus des pansements en travers

du visage, plus un autre au sommet de son crâne. On se salue d'un signe de la tête, mais il nous faut plus d'un quart d'heure pour gagner les Peugeot break garées dans la cour, l'une pour Daniel, une deuxième pour moi, les autres pour les vingt-cinq hommes composant notre escorte. Plus les deux chiens.

Un gendarme boucle ma ceinture de sécurité et attache les menottes à la poignée de la portière, sans doute pour se prémunir d'une improbable tentative d'évasion. L'idée ne m'effleure même pas. Un suicide alors que de belles années m'attendent, j'en suis certain. Mieux vaut patienter, car si je suis aujourd'hui dans la nasse, d'autres occasions ne manqueront pas de se présenter…

Les aiguilles de la pendule indiquent 00 h 00 lorsque le convoi se met en route.

Un gendarme, fusil à la main, est assis derrière moi dans la malle, mais je sens surtout dans ma nuque le souffle de Simba, le chien. Il doit guetter un signal de son maître pour la saisir entre ses crocs, mais, désolé pour lui, il devra attendre un autre client. Il n'en aura d'ailleurs jamais l'occasion, parce qu'il mourra bientôt lors d'un exercice d'entraînement, comme je l'apprendrai lors d'un transfert.

Le capitaine Barril, pas encore nationalement connu, dirige mon escorte. L'air plutôt sympa, il semble vouloir me faire la causette. On roule depuis une heure environ lorsqu'il me demande, à la bonne franquette :

« Tu veux discuter avec ton pote par l'intermédiaire de ma radio ?

— Je ne connais pas ce mec ! »

Prenant ma réponse avec le sourire, il rétorque :

« Tu sais, nous ne sommes pas des flics. Nous sommes là pour ton transfert, pas pour t'interroger.

— Ça tombe bien parce que je n'ai rien à dire ! »

Composé de cinq véhicules, le convoi file à vive allure sans se soucier des limitations de vitesse. Seuls les messages radio signalant notre passage à proximité d'une gendarmerie interrompent le silence. Alors que nous ralentissons pour ravitailler les voitures essence, je me dis que le patron de

la station-service va croire à un braquage, avec tous ces hommes cagoulés et armés… mais il n'appelle pas la gendarmerie.

Vers 6 heures du matin, le convoi s'immobilise devant les immenses portes de la prison de Fleury-Mérogis. Le maton en faction dans sa guérite fait du zèle et refuse d'ouvrir pour nous laisser entrer, provoquant la colère du capitaine Barril et de son inséparable compère, le commandant Prouteau.

« La direction ne m'a pas avisé de l'arrivée de détenus », insiste le fonctionnaire.

« On attache Daniel à un arbre et on se casse ! » lance Barril en gueulant, ne plaisantant qu'à moitié.

Mais voilà que débarque sur les lieux le directeur en personne, les cheveux encore en désordre. Alors que la Peugeot qui le transporte pénètre dans l'enceinte de la prison, je vois Daniel se contorsionner pour croiser mon regard ; il n'y a rien à ajouter à la tristesse de son visage. Il nous faudra attendre de (trop) nombreuses années avant de se revoir. Une éternité.

Je suis pour ma part conduit jusqu'à la maison d'arrêt de la Santé, où je vais avoir le temps de m'en refaire une.

***

L'administration, n'ayant pas franchement apprécié ma petite entrave au règlement, m'attribue un domicile dans une cellote du QHS, le quartier de haute sécurité. J'en suis le seul occupant, pour l'instant.

Pour ne pas changer les bonnes habitudes, la cellote est très sale. Une épaisse grille, plus un grillage et deux rangées de barreaux obstruent la fenêtre. La porte est doublée elle aussi d'une épaisse grille. Ce n'est pas de cet endroit qu'une évasion peut être envisagée. Trop de travail.

Plus qu'à attendre la bonne occase, attente tout juste entrecoupée de déplacements devant le juge instructeur qui tente de me coller, ainsi qu'aux membres du gang de la banlieue sud, quelques affaires supplémentaires. Comme le casse de cette banque dont le mur a été percé à la lance thermique. Les mecs ont fait un travail de pro mais ont omis une chose : en

plein mois d'août, il y a très peu de (voire quasiment aucune) cheminée en action.

Pour évacuer la fumée provoquée par la lance thermique, qui lâche presque 2 000 degrés, les casseurs ont branché un ventilateur (importé de Suisse) sur un conduit de cheminée de l'immeuble. Le mur percé, parvenu dans la caverne d'Ali Baba, ils se sont mis au boulot avec entrain.

Au bout d'une heure, la fiesta a soudainement été interrompue par un appel sur le talkie, relié à un complice resté dans la rue. Cavalcade. Sourires qui disparaissent sur les visages. Extrême concentration vers l'unique objectif : fuir face au danger qui guette.

Coup de malchance, un quidam se baladait (de corvée) avec son chien à minuit, l'heure du crime, lorsqu'il a aperçu l'épaisse fumée sortir d'une cheminée au-dessus de l'immeuble de la banque. Le bonhomme, croyant à un début d'incendie, a avisé la police, en bon citoyen.

Arrivés sur place avec les pompiers, les condés ont découvert le matos abandonné, lance thermique, pieds-de-biche, extincteurs… dans la salle blindée. Une vingtaine de coffres avaient déjà été éventrés et vidés de leur contenu, des documents de toutes sortes jonchaient le sol, ainsi que quelques bijoux. Quant à nous mettre l'affaire sur le dos et nous inculper, il manquait sacrément de preuves. D'ailleurs, nous étions innocents, et pour une fois un juge s'en est tenu à la loi. Le doute ne doit-il pas bénéficier à l'inculpé ? C'est malheureusement loin d'être une généralité, les magistrats préférant mettre les gens au frais.

Plusieurs semaines se passent ainsi, vingt-trois heures en cellule, une heure dans une courette découpée comme un camembert, avant qu'arrivent trois mecs, transférés du QHS d'Évreux après une tentative d'évasion : François Besse, Jacques Mesrine et Carman Rives.

Pas trop à cheval sur le règlement, le directeur de la Santé nous autorise les promenades à deux. J'hérite de Carman. Au début, je le trouve un peu gaga, ne comprenant guère ses absences répétées. Il me raconte quelques jours plus tard ce qui l'a plongé dans un aussi sale état.

Il a été condamné à perpète après un vol de voiture qui a mal tourné, avec à la clef la mort d'un homme. Cet air malade, c'est à cause d'une tentative d'évasion. Le soir même de son arrivée à la prison de Mende, QHS de

sinistre réputation, il a été surpris par la ronde de nuit en train de scier les barreaux. Le chat noir était sur lui. Il a subi un tabassage en règle. Les matons l'ont tellement frappé, à l'aide de la barre à sonder les barreaux, que les maux de tête ne l'ont plus jamais lâché.

Lorsque je ferai moi-même un tour à Mende, pas par curiosité, je verrai de mes yeux l'arme du crime, un lourd morceau de métal d'un mètre de long. Carman a eu de la chance de s'en être sorti vivant. Mais la poisse allait le poursuivre…

Mesrine et moi ne devons jamais nous rencontrer physiquement : l'administration a mis son veto. Cela ne nous empêche pas, malgré l'interdit, de discuter par-dessus les murs de la cour de promenade ou au travers des portes des cellules. Grâce à sa mobilisation, l'une de ses revendications a été satisfaite : les détenus reçoivent désormais tous les matins un seau d'eau chaude pour leur toilette. Cela dérange tellement les matons qu'ils font courir le bruit que nous sommes des privilégiés. Et que Jacques bénéficie de deux cellules pour lui seul ! Aberrant !

Dans le triangle de ma petite cour, je tourne en rond avec Carman, jusqu'au jour où nous abordons le sujet qui obsède tous les détenus qui aiment la vie : notre prochaine évasion. Je l'avise tout de même, par honnêteté, de la requête que j'ai déposée pour que l'on me sorte de ce trou à rats d'où je ne vois vraiment aucun moyen de me natchave.

On vient m'annoncer ma sortie du QHS quinze jours plus tard, alors que je suis en cour de promenade. Je fais mes adieux à Carman. Une prémonition.

Transféré à la deuxième division du quartier bas, je vais me mordre les doigts d'avoir été séparé de mes compagnons d'infortune. Plus malin que moi, Mesrine a en effet trouvé le moyen de s'arracher avec Besse et Rives. Ils vont faire très fort en prenant des matons en otage. En traversant l'une des cours de promenade, Mesrine lancera un appel aux amateurs :

« Il y a des candidats ? »

Pas un sur la trentaine de détenus présents à cet instant ne franchira le pas pour les rejoindre. Le plus triste dans cette histoire : Carman Rives sera abattu par un képi à l'extérieur de la zonzon.

Mort libre, du bon côté des murs.

***

Avec l'année 1978 commence pour moi la série des procès. La première échéance concerne mon affaire de transport, trop vite abandonnée. Mon père a fait le boulot comme je le lui avais recommandé. Résultat ; dix-huit mois pour banqueroute frauduleuse et détournement de gages. De la broutille, surtout une fois obtenues les confusions de peine. Rien à côté de la vie que me mènent les matons depuis l'évasion de Mesrine. Avalant mal le fait que je sois en détention normale, ils multiplient les brimades en espérant bien me coller des rapports d'incident. Mais pour le moment, je reste cool, convaincu que je ne parviendrai pas à m'arracher en attirant leur attention. Une politique à laquelle je ne déroge pas… jusqu'au jour où je tends sans le vouloir le bâton pour me faire battre.

Nous sommes en pleine partie de foot dans la cour, à quatre contre quatre, lorsque j'envoie le ballon tellement haut qu'il atterrit au-delà des murs, côté boulevard Arago. Selon le maton de garde dans le mirador, j'ai sciemment expédié le ballon hors des limites. C'est dans le rapport transmis à sa direction, qui me vaut dès le lendemain un passage par le prétoire, où le directeur évoque une « suspicion de tentative d'évasion ».

Je refuse de signer le rapport d'incident, comme tous ceux que l'on me notifiera durant mon parcours carcéral. Pour une fois, le doute me bénéficie, faute de preuve : je ne suis pas transféré au quartier disciplinaire. Leur « gentillesse » me paraît cependant un rien douteuse, et je n'ai pas tort : dans l'après-midi, je suis baluchonné vers la maison d'arrêt de Fresnes et placé au QHS. Une prison dans la prison.

Plusieurs détenus croisés lors de mes extractions au palais m'ont fait l'article au sujet de la rage des matons locaux, mais je me disais qu'ils exagéraient. Leur analyse se révèle cependant très vite en dessous de la réalité : à l'époque, les surveillants du QHS de Fresnes sont à la limite du tortionnaire. L'un d'entre eux dépasse du lot : leur chef. Appelons-le S. (je le croiserai à nouveau sur ma route à la Centrale de Clairvaux, où il me fera une crasse mémorable). Son père s'était déjà illustré lors d'une tentative d'évasion de plusieurs détenus à la Centrale de Clairvaux : il avait voulu ouvrir les vannes d'eau pour remplir le tunnel creusé par les candidats à la belle. Sans se soucier des noyades que cela provoquerait.

Personnellement, je n’ai subi aucune violence physique, pas plus que je n’ai assisté à une quelconque scène de torture. En revanche, j’ai entendu le bruit de nombreuses bastonnades à travers les murs, visant tout particulièrement des détenus étrangers. Quant à la violence psychologique au QHS, elle est permanente, entre le plafonnier allumé jour et nuit, les coups donnés dans la porte par les matons, bourrés ou pas, le courrier dont ils font des boules avant de le jeter par terre, et bien d’autres brimades.

La famille, elle aussi, subit. Deux minutes de retard à la porte d’entrée et la visite est supprimée. Le linge propre repassé, préparé avec soin par les mamans ou femmes, est livré en vrac. Les colis de Noël, les seuls tolérés dans l’année, sont systématiquement déchiquetés et les denrées découpées en petits morceaux sans précaution.

Je vais passer vingt-quatre mois dans ce trou à rats, avec interdiction totale de communiquer avec le détenu installé de l’autre côté de la coursive. Toujours seul, sauf lorsque je reçois la visite de membres de ma famille ou de mon avocat. En guise d’activité physique, des pompes et le jogging, assez risqué pour les ménisques vu les dimensions de la cour : deux mètres de large pour neuf mètres de long. Pour seul divertissement, la radio et la lecture de tous les journaux que je peux cantiner. Petite vengeance, je prends soin de les découper en petits carrés une fois lus, pour priver les matons du plaisir de les parcourir à leur tour, sauf à reconstituer le puzzle. Et surtout pour me venger du fait qu’ils m’interdisent de passer ces journaux à l’autre détenu.

Une attention que je paye cash, subissant de nombreuses et dévastatrices fouilles sauvages, au cours desquelles mon linge est répandu sur le sol, de même que les denrées alimentaires. Jeu de con, je veux bien l’admettre, qui me coûte à chaque fois un rapport d’incident.

Mais comment m’arracher de là ?

Cette mauvaise période passée, je retrouve enfin la détention « normale » et le rez-de-chaussée de la deuxième division, côté nord, uniquement réservé aux détenus classés DPS. Toujours seul en cellote, je ne le suis plus complètement en promenade, mais le vrai bonheur est ailleurs : mon ami Poukite est logé à deux cellules de la mienne. Dès que les conditions le permettent, nous retrouvons le fil de nos discussions perdues, évoquant nos

complices de toujours. Mon neveu Francis n’est pas loin non plus, il est même dans une cellule située juste en face de la mienne, et nous pouvons bavarder sur le chemin du parloir ou de la douche. Mais ces petits plaisirs ne dureront pas. Deux semaines tout au plus, parce que de zélés matons veulent nous l’interdire et que le ton monte, avec rapport d’incident à la clef. Le lendemain, Francis est expédié vers la troisième division. Officiellement parce qu’il m’aurait aidé à m’évader, nous ne devons pas être en contact.

Nous sommes en 1979 et je ne reverrai pas mon neveu avant ma libération… en 1987. Les journées passent au ralenti, comme les heures, et je ne vois pas d’autre moyen d’accélérer le rythme que de retrouver la liberté.

L’animation ne vient jamais d’où l’on croit. Un jour, de retour du parloir, je donne à Poukite des nouvelles des enfants et de leur mère, par la fenêtre, lorsqu’une voix émerge de la cellule qui nous sépare :

« Va te faire enculer, toi, tes enfants et ta femme ! »

Ce mec m’est complètement inconnu, mais je m’empresse de lui fixer un rendez-vous pour le lendemain, en cour de promenade.

Dans la nuit, je prépare une arme redoutable, une matraque composée de quatre piles modèle R20 dissimulées au fond d’une chaussette. Mais le type n’est pas au rendez-vous. Encore un de ces fatigués qui restent des semaines enfermés dans leur cellule en hurlant quand ça leur chante. Dangereux, qui plus est, d’après les matons : la nuit, il se cache sous son lit, les obligeant à rentrer dans sa cellule pour vérifier sa présence. Alors, il leur saute dessus et les agresse avec des aiguilles glissées sous les ongles des mains. Mais ce n’est pas le sujet. Le sujet, pour moi, c’est qu’il doit payer pour ses insultes.

Enfin, je peux assouvir ma vengeance un dimanche matin avec la complicité d’un maton qui ouvre ma porte, puis celle de l’insulteur. Sans me poser de question, je me précipite vers lui et tombe… sur un grand Black en train de lacer ses chaussures. Tel un footballeur, je lui décoche un coup de savate en pleine poire, le faisant tomber à la renverse. J’enchaîne avec un coup de pied à la tête, c’est à ce moment qu’une fourchette tombe de sa poche. Une arme redoutable, avec seulement une dent, les autres étant repliées. Une nuée de matons m’interrompt dans mon élan. Ils sont à deux

doigts de me passer à tabac, persuadés que j'ai voulu agresser leur collègue. Il leur explique qu'au contraire, j'ai empêché une agression sur sa personne.

Cette version tiendra le choc devant le directeur au prétoire, m'évitant le mitard. À croire que je leur avais rendu service en les débarrassant de ce détenu particulièrement incontrôlable. Le lendemain, le mec a été transféré à l'infirmerie, au service psychiatrie.

***

Ma grande satisfaction, lorsque je suis jugé par le tribunal correctionnel de Paris pour mon évasion, c'est d'être seul dans le box des accusés. Ni Daniel Cheval, ni mes neveux Francis et Dadou, ni Patrice T., ni Poukite, tous un temps soupçonnés, ne sont présents. Deux heures plus tard, je quitte le tribunal avec une condamnation à trois ans de prison. Pas de quoi m'empêcher de jouer aux grosses têtes le soir venu avec les détenus du rez-de-chaussée, avec à chaque fois un détenu différent dans le rôle de Philippe Bouvard. Une franche partie de rigolade.

Un soir, alors que le jeu est bien engagé, une voix s'élève de l'une des fenêtres :

« Je viens d'arriver et je reconnais une voix. C'est bien toi, Jean-Pierre ? »

Ce dernier répond par l'affirmative, l'autre hurle, au bord de l'hystérie :

« Enculé que tu es, tu m'as fait prendre perpète ! Quand je t'attrape, je te coupe en deux ! »

Il ne peut pas être plus explicite et les deux protagonistes suspendent le cours de notre jeu pour s'insulter à pleins poumons. Quand le calme revient, la soirée est plombée. Bouvard n'aurait jamais été interrompu de cette façon, ou seulement par des rires !

Le lendemain, c'est journée cinéma. Nous sommes une dizaine à prendre le chemin de la salle de projection, un bien grand mot pour désigner ces trois cellules dont les murs de séparation ont été abattus pour ne faire qu'une pièce.

Poukite à mon côté, nous prenons place au dernier rang, dos au mur. Une habitude depuis l'affaire du cinéma de Fleury. Les deux gars qui se sont insultés la veille ne sont pas assis loin l'un de l'autre, mais pour l'instant, rien ne laisse présager la moindre violence. L'opérateur plonge la salle dans le noir et enclenche la projection du film du jour : *Opération Dragon*, avec Bruce Lee.

À peine le film commence-t-il qu'une voix couvre celles des acteurs :

« Tiens, prends ça, enculé ! »

Un hurlement s'élève au-dessus de la salle, tandis qu'une ombre rejoint son siège éclairé par les lueurs de la pellicule.

Deux matons font aussitôt irruption pour constater les dégâts : la victime, le visage recouvert de sang, se tient le cou en semblant vouloir retenir le résiné. Il est évacué d'urgence, tandis que d'autres matons envahissent la salle. Séance terminée.

À 13 heures, en plein milieu de ma sieste, la porte de ma cellote s'ouvre sur le chef de détention, accompagné de six matons. Un tel effectif n'annonce jamais rien de bon : d'un bond je suis sur mes pieds, prêts à en découdre avec eux.

Le chef a le mérite d'être direct :

« Alors ! C'était bien le combat ?

— Ouais, mais chiant. C'est toujours Bruce Lee qui gagne.

— Lepage, fais pas le con. Tu sais bien de quoi je veux parler !

— Non !

— Cela n'a pas d'importance. Le coupable a reconnu les faits. Et toi, tu es transféré en troisième division. »

Innocent, mais sanctionné. Cela dit, une cellote est une cellote. Mon paquetage préparé, j'appelle Poukite par la fenêtre pour lui annoncer mon départ. Il est dégoûté.

Une heure plus tard, installé dans ma nouvelle cellule, j'effectue la prise de contact traditionnelle avec les voisins. Le téléphone zonzon, comme on dit, consiste à taper contre le mur mitoyen, puis à monter sur la table pour se hisser à la hauteur de la fenêtre.

Une voix me répond :

« Ouais ! Qu’est-ce que tu veux ?

— C’est qui ?

— Pierrot ! »

Immédiatement, je reconnais la voix de mon ami Piaf, dont j’ignorais la présence dans cette cellote.

« Piaf, c’est Michel ! »

Et nous voilà en train d’évoquer quelques souvenirs, en prenant garde aux oreilles espionnes qui traînent forcément. Piaf me fait savoir que nous partagerons la même cour de promenade. La conversation terminée, je me plie au deuxième rituel : le nettoyage complet de la cellule et le rangement de mes effets dans ce qui sert de placard.

Le lendemain matin, malgré l’exiguïté de la courette, à peine vingt mètres carrés, nous tentons de nous isoler pour causer tranquillement, pour ne pas partager notre conversation avec le troisième détenu. On évoque les enfants, la famille, les amis, dont presque tous sont en prison désormais.

S’évader ? Je finis par lui en toucher un mot, évidemment, mais Piaf décline mon invitation : il ne lui reste plus que quelques mois à tirer. Mais je peux compter sur son aide.

***

L’affaire de la discothèque refait surface elle aussi, devant la cour d’assises de Paris, où s’ouvre un long procès, quinze jours d’audience qui s’annoncent difficile. Dans le box des accusés, Guy Neumeyer n’a de cesse de m’accuser, au point qu’un jour la rage m’envahit ; mon avocat Maître Jean-Louis Pelletier intervient à temps pour m’empêcher de le frapper dans le box.

Aucun témoin ne me charge, ce qui ne changera rien au verdict. Tous expliquent aux jurés avoir vu Neumeyer partir à la poursuite de sa victime, une arme à la main.

Tout cela pour déboucher sur un réquisitoire dans lequel l'avocat général déverse sa haine sur moi, avant de réclamer une peine de… vingt ans de réclusion criminelle. Parmi ses arguments, il explique que je n'effectuerai pas plus de douze ans de prison avec les remises de peine. Ce qui fournit à mon avocat, Maître Jean-Louis Pelletier, une belle occasion de ferrailler avec lui. Le garde des Sceaux ne vient-il pas, quelques semaines plus tôt, d'expliquer publiquement qu'un détenu condamné à vingt ans ne pouvait pas sortir avant seize années pleines, remises de peine comprises ?

Pelletier commence par dénoncer l'erreur faite par le menuisier qui a installé le représentant du ministère plus haut que les avocats. Puis poursuit en réclamant une suspension d'audience, le temps que l'on apporte un enregistrement des déclarations du garde des Sceaux.

Une heure plus tard, le procès reprend : la requête a été rejetée. J'écope dans la foulée de quinze années de réclusion criminelle, tandis que Neumeyer prend vingt ans. Mon frère Jean-Claude, présent lui aussi dans le box, est condamné à une peine avec sursis, de même que le père et le fils Bergamelli, poursuivis pour avoir prêté main forte à Neumeyer. Mon ami Bébert Z., lui, est acquitté.

« Vengeance judiciaire », titre le lendemain du procès le journal *Libération*, expliquant que mon évasion, ayant fait la une des médias, aura pesé lourd dans la balance.

Le coup est rude, en effet.

Piaf est assommé de tristesse à mon retour, pensant surtout à mes enfants et à leur mère. Mes amis, comme mes avocats, pariaient sur une peine maximale de six années. En faisant l'addition de toutes mes condamnations, j'arrive à un total de dix-neuf années d'enfermement.

Le procès de la « charclade » de Fleury-Mérogis arrive devant la cour d'assises de l'Essonne. Il n'est pas gagné d'avance, avec neuf témoins à charge… sauf que le premier révise complètement ses accusations et jure que les condés l'ont aiguillé vers nous. Le deuxième suit la même pente, ce qui ne manque pas d'irriter le président. Les condés, lors de la séance de retapissage, n'ont montré que nos photos, alors que la loi aurait voulu qu'ils les mélangent à d'autres. Ils n'ont pas davantage poussé leurs

investigations. Nos pedigrees à rallonge faisant de nous trois des coupables idéaux.

Tous les autres témoins reviennent sur leurs déclarations, sauf un – le Français. Leur succèdent les surveillants et les membres du service médical qui ont entendu les derniers mots de la victime : « C’est un blond ! C’est un blond ! »

Un incident vient s’en mêler, que ne manque pas d’exploiter Maître Pelletier : il a surpris les frères de la victime en train de me faire signe qu’ils allaient m’égorger. L’avocat général se voit dans l’obligation de suspendre l’audience, le temps de rappeler les frères à l’ordre en les menaçant d’expulsion. Ce qui ne l’empêche pas de réclamer lors de son réquisitoire une peine de vingt années de réclusion criminelle à l’encontre de chacun de nous trois.

Mauvaise gamelle !

Une magnifique plaidoirie de Maître Pelletier ébranle cependant plusieurs jurés, faisant même fondre en larmes deux femmes. Au terme de trois heures de délibération, nous sommes déclarés tous les trois non coupables et acquittés, provoquant des cris de joie parmi nos proches et les cris de colère de la famille de la victime.

Voilà, je reste sur dix-huit années de prison et mon envie de m’arracher ne faiblit pas.

Chapitre 17

Les charentaises de la liberté

Deux membres du gang de la banlieue sud qui s'adonnent au sport de façon intensive dans la même cour de promenade, cela finit par attirer l'attention de l'administration pénitentiaire. À leurs yeux, il n'y a qu'une hypothèse : un projet d'évasion. Et qu'une seule solution : nous séparer.

C'est avec une grande tristesse que je laisse mon ami Piaf. Je n'y gagne pourtant pas en tranquillité, faisant l'objet d'une attention permanente et minutieuse. Dès qu'il leur semble que je me lie un peu trop avec quelqu'un, je suis transféré. Je vais parcourir des milliers de kilomètres en fourgon cellulaire sur les routes de France, ballotté d'une prison à l'autre. Et chaque nouvelle cour de promenade m'apporte son lot de surprises et d'aventures.

En deuxième division, côté sud, mes compagnons de promenade s'appellent Alain C., tombé pour le kidnapping du baron Empain, Hugo Brunini, incarcéré pour l'enlèvement du directeur d'une maison de disques, et Pierre B., un braqueur. Après les présentations d'usage et plusieurs heures de bavardages anodins, Alain me branche sur un plan d'évasion qu'il a mijoté avec Pierre.

Je vais m'apercevoir rapidement que mes deux compagnons de promenade sont de grands rêveurs.

Le plan consiste à faire exploser le mur à l'aide d'un bazooka. Ils ne disposent pas d'un tel matériel, mais ils savent où le trouver : au Liban. Quelqu'un a-t-il été désigné pour effectuer ce déplacement périlleux ? Le Liban n'est pas si proche que cela et c'est un pays en guerre, choses que mes deux compagnons de promenade semblent avoir oublié.

Comme il m'est impensable d'envoyer des amis pour un voyage sans retour, je finis par annoncer aux deux autres que leur plan est en fait une

vaste connerie. En revanche, s’ils acceptent de me suivre, je peux leur proposer une évasion plus classique. Plus simple.

Des amis sont prêts à nous balancer une corde par-dessus le mur de ronde, à charge pour nous de scier nos barreaux et de sortir le jour convenu. Il y a bien sûr des risques à prendre par la position du mirador, mais la liberté le mérite bien.

Alain et Pierre semblent soulagés de me voir prendre la direction des manœuvres, comme libérés d’un poids. Mais je ne suis pas au bout de mes surprises avec ces deux-là !

Pour m’aider dans cette entreprise, je demande le soutien de Milo et sa réponse ne se fait pas attendre : positive. Encore faut-il que nous trouvions le moyen de faire entrer le matos nécessaire, une vingtaine de lames de scie à métaux et un calibre. Pour ma pomme.

La chance, pour une fois, me sourit en plaçant un maton sur ma route. C’est lui qui prend contact en arrivant dans la division, en me passant le bonjour d’un ami, ancien boxeur pro. Nous sympathisons très vite. Il me parle de sa famille, moi de la mienne, nos liens se consolident chaque jour un peu plus. Il est vrai, me concernant, dans un but précis.

Le maton vient d’acquérir un pavillon à Vitry et les fins de mois se révèlent difficiles, avec le coût des travaux. Est-il en train de m’envoyer un message ?

Après avoir longuement réfléchi (deux jours), je me jette à l’eau un matin et lui demande s’il peut me rendre un service.

« Quel genre de service ?

— J’ai besoin de lames de scies à métaux. »

Il reste silencieux une bonne minute, avant de trancher :

« OK, mais pas d’armes.

— Bon, d’accord. Combien tu veux pour ça ?

— Cinq barres, c’est beaucoup ? Avec ça, je pourrais terminer les travaux de mon pavillon. »

On ne marchande pas le prix de la liberté.

Mais tout n’est apparemment pas complètement clair dans sa tête car il ajoute :

« Avant de te donner ma réponse définitive, je vais demander conseil à ma femme. »

C’est mort !

Quelle femme de travailleur voudrait que son mari participe à un tel projet ? J’attends la réponse avec une telle fébrilité que je perds quelques kilos. Il me donne pourtant son accord deux jours plus tard. Ouf !

Un rendez-vous est fixé dans un bar fréquenté par le maton, où Milo déposera le matériel et l’argent dans une boîte à chaussures fermée. L’opération est en bonne voie, du moins la première phase.

Un samedi matin, à 7 heures, la porte de ma cellule s’ouvre doucement ; un zombie se dirige vers la table pour y déposer trois paquets de tabac à rouler, avant de ressortir comme une flèche. Comme dans un film muet. Mon discret visiteur devait être pétrifié de peur et proche de la syncope.

Les vingt lames de scie, longues de quinze centimètres chacune, sont bien à leur place dans les trois petits paquets. J’entreprends de partager le lot en trois tas pas tout à fait égaux, cinq pour Alain, cinq pour Pierre et dix pour ma pomme : je ne veux pas tomber en panne en cours de travail. Enveloppés dans des mouchoirs en papier, ces précieux outils disparaissent après usage dans les caches en forme de double fond aménagées à l’intérieur de trois paquets de lessive, sous une bonne couche de ruban adhésif. J’ai pris soin de soulager ces trois sachets d’une partie de leur contenu, afin que personne ne perçoive une quelconque différence de poids, à l’occasion d’une fouille. Sans oublier de les refermer avec de la colle, comme si de rien n’était. Un travail de pro, du moins le pensais-je à cet instant. Ne restait plus qu’à demander au maton de porter ces deux paquets à chacun de mes complices.

Le soir, allongé sur mon lit, je commence à rêver à ma sortie et au pays qui doit m’accueillir. Hugo m’a proposé de fuir en Afrique du Sud, où son frère est installé. Il serait prêt à me recevoir avec ma famille. Encore faut-il que Claire veuille bien me suivre avec les enfants, ce qui est loin d’être gagné. Ai-je le droit d’exiger qu’elle me suive ? Pour le bien de mes enfants, ne devrais-je pas les laisser en France et leur rendre visite de temps

à autre ? Quel casse-tête ! Laisser mes gosses derrière moi serait un tel déchirement…

Comme chaque soir depuis que j'ai opté pour ce plan, je monte sur ma table pour me retrouver à la hauteur de la fenêtre. Et, comme chaque soir, je scrute la façade d'un bâtiment de brique rouge où logent des matons. Milo est bien là. Depuis la fenêtre du palier du dernier étage, il me signale sa présence avec la flamme d'un briquet. Il ne faudrait pas scier les barreaux pour le folklore !

Le dimanche matin, alors que nous marchons vers la cour de promenade, Alain déambule comme un vieillard, courbé sous le poids des ans. Il a pris un coup de grisou dans la nuit.

Lorsqu'il s'adresse à moi, tout de suite, je sens un malaise :

« Michel, j'ai pensé à mon fils toute la nuit (cela se voyait) et tiré la conclusion de ne pas avoir le droit de m'évader. Il a besoin de moi.

— OK, Alain ! Mais je ne te comprends pas. Ton fils a certainement plus besoin de toi maintenant que dans quinze piges minimum ! »

Il semble espérer une addition light, oubliant que Monsieur Empain a passé plus de soixante jours dans un trou à rats, perdu un doigt et même beaucoup plus par la suite…

Alain sera finalement condamné à quinze piges de réclusion criminelle, mais dans l'immédiat, je n'ai plus qu'à récupérer les lames. Elles seront plus utiles entre les mains d'un autre candidat.

À l'heure dite, la lueur de la flamme du briquet brille dans la nuit. Celle de la liberté fixée à samedi prochain.

Le mercredi, Claire se présente au parloir avec mes deux garçons et nous ne parlons bien sûr que de l'évasion. Mais elle n'est pas tranquille. Elle est certaine d'avoir remarqué des flics en civil traîner près des murs de ronde et plusieurs véhicules banalisés stationnés à proximité de la zonzon. Assez inhabituel, pour elle, cela justifie de ma part une vigilance accrue.

Les allers-retours du directeur de la prison, qui passe et repasse devant les cabines en compagnie de trois hommes en civil, ne sont pas franchement rassurants. D'autant qu'ils regardent (discrètement) à chaque passage dans notre direction. Une raison supplémentaire d'étreindre mes enfants avec

plus de force et d’amour que les autres fois à l’heure de me séparer d’eux. Un signe ?

Le lendemain à l’aube, le bruit des verrous de ma cellule me tire brusquement de mon sommeil.

À peine ai-je ouvert les yeux qu’une meute de matons envahit la cellule, menée par le chef de détention. Je me redresse aussitôt, prêt à me défendre, geste purement symbolique. Car une nouvelle fois, sur le parcours qui me mène à mon nouveau domicile, mes pieds ne touchent pas terre. Pas avant d’atteindre la porte du QHS.

***

Deux heures d’attente en tenue d’Adam, telle est ma sanction, que rien ne peut interrompre, surtout pas mes gueulantes. Lorsque l’on me restitue mon paquetage, c’est un vrai désastre. Les vêtements et produits alimentaires ont été comme malaxés ensemble et les pantalons sont tachés d’huile. Tout cela n’a qu’une importance relative par rapport à mon paquet de lessive, ma seule préoccupation à cet instant. Je le repère enfin sous un pull, intact.

Mes yeux trouvent la force de faire le tour de la cellule pour repérer la fenêtre. Du boulot en perspective, bien plus que dans celle que je viens d’abandonner ! Deux grilles plus une rangée de barreaux obstruent la fenêtre.

Il me faut deux semaines au moins pour observer les mouvements des matons, la régularité des rondes, avant de savoir si une évasion peut être tentée.

Je ne peux parler à mes voisins qu’à la fenêtre ou par-dessus les murs des cours de promenade. Comme dans tous les QHS de France. Il y a Michel S., un ami de Mesrine, et surtout Guy B., avec lequel nous allons être sur la même longueur d’onde concernant au moins un point : la durée de notre détention.

Comment lui faire savoir que je dispose de ces précieux sésames ? Nous convenons d’utiliser, pour pousser la discussion, un code mis au point par les Résistants durant la Seconde Guerre mondiale. Cela consiste à former

une phrase contenant toutes les lettres de l’alphabet, chaque mot correspondant à un chiffre, ainsi que chaque lettre. Mettons que le premier mot de la phrase soit évasion (d’accord, c’est une obsession), il se voit attribuer le chiffre 1. Si je veux me servir de la lettre « A », j’utiliserai le chiffre 3. Ce qui donnera 13. Vous avez du mal à suivre ? Je vous rassure : la composition de nos messages est un vrai calvaire. La moindre phrase nous mobilise plus d’une heure.

Lorsqu’un voisin intrigué de nous entendre crier des chiffres par la fenêtre nous demande à quel drôle de jeu nous pouvons bien jouer, nous répondons toujours la même chose : aux échecs.

Au terme de plusieurs messages codés, Guy me donne son accord : il compte bien s’arracher en ma compagnie. Comment lui faire passer les lames de scie ? Pas simple, en fait. Je commence par cantiner une bonne paire de charentaises, avec des doublures assez épaisses pour héberger quatre lames. Pas très prudent en cas de fouille, mais c’est la seule solution. Sans oublier que je boitille légèrement lors de mes déplacements, à cause de l’épaisseur. Je voudrais bien les lui transmettre à l’occasion de la promenade, mais nos deux cours sont séparées, toujours, par une inoccupée. Les douches ? Elles sont passées au crible après le passage de chaque détenu. Il ne reste que la solution du parloir avocat, situé dans le périmètre du QHS. Lorsque nous nous y rendons, nous ne subissons qu’une simple palpation, assez sommaire. Il devrait être possible de coincer les lames sous la table de bois.

Probablement trop facile, car la scoumoune s’en mêle, tenace, comme si elle n’avait pas d’autres clients. Un matin vers 6 heures, je suis réveillé par la voix de Guy qui m’appelle à la fenêtre.

« Ouais ? » dis-je d’une voix ensuquée.

« Michel ! Je suis transféré à la prison de Versailles pour mon procès. Quelle poisse ! »

Il pouvait le dire. La loi, encore elle : un accusé doit être détenu à proximité de la cour d’assises qui va le juger.

« Bonne chance, Guy ! »

***

Il ne me reste plus qu'à tenter le coup en solo…

Bizarre de se balader en plein mois de juillet avec des charentaises aux pieds, mais impossible d'abandonner mes scies. Bien au chaud sous mes pieds, elles emportent mes rêves, l'après-midi, dans la cour de promenade. Je voyage déjà en compagnie de mes enfants, que je vais retrouver très vite, sans aucun doute. Lorsqu'un maton entre brusquement dans la cour.

« Lepage, promenade terminée ! » m'ordonne-t-il.

Si j'en crois ma montre, il me manque trente minutes d'air pur.

« Il reste une demi-heure, reviens plus tard ! »

Même pour trois minutes, les détenus renaudent, alors pour dix fois plus ! Pas question de voir fondre ce temps précieux. Une heure de promenade toutes les vingt-trois heures, c'est bien trop peu !

Ma phrase à peine terminée, huit matons envahissent la cour. Certains tiennent une matraque à la main, tous arborent des tronches de porteurs de mort.

Très bien, finalement, j'ai assez pris l'air pour aujourd'hui, ai-je envie de dire. Non par crainte d'affronter les crabes, mais pour ne pas mettre mon projet en péril. Même si à voir leur mine, il a peut-être déjà du plomb dans l'aile.

Le QHS dispose d'une cellote transformée en mitard. C'est là qu'ils me font entrer en me donnant l'ordre de me déshabiller. J'obtempère jusqu'au slip, comme à chaque fois. Comme d'habitude un maton aboie, avant de se jeter sur moi pour me l'arracher, aidé par plusieurs de ses collègues.

Rien à signaler d'illicite : je peux me rhabiller, tandis qu'un maton attrape un premier chausson. À le voir le tordre dans le sens de la longueur, au lieu de le plier en deux, comme le conseille le règlement, mes membres se crispent légèrement. Il finit par le jeter par terre pour faire subir le même sort au deuxième… sans rien constater d'anormal.

Je suis en train de rechausser mes charentaises lorsque le directeur, les mains dans le dos tel l'inspecteur Colombo, vient se planter devant moi avec l'air de quelqu'un à qui on ne la fait pas :

« Lepage ! Savez-vous ce que nous avons trouvé dans votre cellule ? »

À voir le détecteur de métal que brandit un maton, oui, je vois très bien.

« Non ! »

D’un geste théâtral, il tend sa main droite devant moi en s’écriant, l’air satisfait :

« Ça ! »

Je reconnais mes « libertas », comme j’appelle les lames de scie. Tant d’efforts pour ce résultat ! Ce n’est même plus la rage qui monte en moi, je suis proche de la transe.

« C’est bien à vous ce matériel ? insiste le directeur.

— Non.

— Ne vous foutez pas de ma gueule ! Vous savez où on les a trouvées ?

— Non, et je m’en bats les couilles, quelqu’un a dû les oublier.

— Elles se trouvaient dans le double fond de votre paquet de lessive. »

Je tente de détendre l’atmosphère :

« Pourtant, c’est pas du Bonus qu’on nous vend à la cantine ! »

Ma plaisanterie ne produit aucun effet sur le personnel pénitentiaire, alors je change de registre. Je joue l’offusqué, tel un acteur (bidon), Alain Delon n’aurait pas fait mieux (prétentieux, sur ce coup), et lance :

« Vous êtes des ordures ! Vous avez placé ça dans ma cellote pour justifier mon maintien en QHS ! »

Des mots prononcés avec une pensée pour mon avocat, Maître Pelletier, qui se battait pour me faire sortir du QHS.

Mais le directeur s’emporte, ne faisant pas semblant, lui :

« Restez poli ! Je vous place en quartier disciplinaire et demain vous passerez au prétoire. »

Encore une évasion qui tombe aux oubliettes.

Il me faudra attendre trois ans pour comprendre le pourquoi de cet échec : Pierre s’était fait coincer avec les lames dissimulées dans la doublure de sa chaussure, lors d’un transfert au palais de justice de Paris. Il m’avait désigné comme le fournisseur, avant de balancer le maton.

Dommage que je ne l’aie pas de nouveau croisé sur mon parcours carcéral : il aurait compris dans la douleur qu’il est interdit de tuer l’espoir de liberté.

Chapitre 18

Le fil de pêche

Plus de courrier, plus de journaux, même plus de radio. Juste un livre, et encore, c'est le maton qui choisit. Cela n'a pas que du mauvais, cela dit, sinon il y a un paquet de bouquins que je n'aurais jamais lus. Un livre tous les deux ou trois jours, c'est la règle. De quoi me distraire du lit de fer et du tabouret scellé au sol.

Le plus difficile cependant, ce n'est pas la simplicité du mobilier, mais la suppression des parloirs. Pour ne pas en rajouter, je me débarrasse très vite de mes dernières « libertas », devenues inutiles. Brisées en petits morceaux, elles disparaissent au fond de la cuvette des WC. Un déchirement.

Quarante-cinq jours de mitard, le prix à payer pour avoir caressé l'idée de scier mes barreaux. Quarante-cinq jours sans voir mes proches, sans le soutien moral de ceux que j'aime. Pas mal de détenus craquent dans de telles conditions, conformes avec les vingt-quatre règles du docteur Schein, exposées lors d'une conférence donnée à Washington devant un parterre de psychologues, de sociologues et de directeurs de prison. Un véritable enfoiré, ce prétendu docteur. Un Machiavel de la prison, dont le seul objectif était d'assécher toute émotion chez le détenu. Voici comment :

1) Transférer les prisonniers dans des régions suffisamment isolées pour rompre ou affaiblir sérieusement les liens intimes (amis, famille, milieu).

2) Isoler les leaders naturels.

3) Remplacer ces leaders par des prisonniers collaborateurs.

4) Interdire les activités de groupe qui ne correspondent pas aux objectifs de lavage de cerveau.

5) Espionner les prisonniers pour les confronter ensuite à des données intimes.

6) Amener (par la ruse) des prisonniers à rédiger des déclarations qui seront ensuite montrées à d'autres.

7) S'appuyer sur les opportunistes et recruter des informateurs.

8) Convaincre les prisonniers qu'ils ne peuvent faire confiance à personne.

9) Traiter les prisonniers collaborateurs de manière moins stricte que les autres.

10) Punir ceux qui affichent des attitudes non collaboratrices.

11) Retenir systématiquement le courrier.

12) Empêcher tout contact avec les personnes qui ne sympathisent pas avec la méthode et le régime auxquels est soumise la population.

13) Désorganiser toute norme collective.

14) Persuader collectivement les prisonniers qu'ils ont été abandonnés.

15) Saboter tout soutien affectif.

16) Empêcher les prisonniers de décrire dans les lettres qu'ils envoient à la famille ou aux amis leurs conditions de détention et d'isolement.

17) Ne laisser entrer dans la prison que les livres ou publications dont le contenu est neutre.

18) Placer l'individu dans des situations nouvelles en maintenant les nouvelles normes délibérément floues. Le pousser ensuite à se conformer, à se conduire de la manière souhaitée afin de gagner son approbation et de le soustraire à la pression de son entourage carcéral.

19) Mettre un individu dont la volonté a déjà été sévèrement affaiblie ou érodée avec d'autres détenus dont la réforme est plus avancée. Le travail de ces derniers consistera à saboter les ultimes supports affectifs de l'individu.

20) Utiliser les techniques d'invalidation du caractère, par exemple les humiliations, les injures, les cris afin d'induire des sentiments de culpabilité et de peur. Tout cela doit être accompagné de privation de sommeil et d'interrogatoires périodiques.

21) Répondre par de nouvelles agressions à toute tentative hypocrite de se conformer aux exigences des détenus collaborateurs.

22) Mettre en évidence de façon répétée, par le biais d'autres détenus, les situations passées et présentes dans lesquelles le prisonnier a failli à ses propres normes et valeurs.

23) Récompenser toute soumission et servilité. La pression peut alors être assouplie et le détenu être accepté en tant qu'être humain.

24) Mettre à disposition des supports émotionnels et sociaux afin de renforcer les attitudes nouvelles.

Après avoir subi un tel traitement pendant de nombreuses années, comment ne pas devenir une bête fauve ? Je vais moi-même l'endurer au cours de neuf années en QHS, avec la certitude qu'un an dans ces quartiers équivaut à trois ans dans une prison ordinaire.

Même avec toute la bonne volonté des visiteurs de prison…

***

Au mitard, le premier incident ne tarde pas.

Le déjeuner avalé, je fais de ma veste roulée en boule un oreiller et m'allonge sur la plaque de fer servant de couche, le matelas ayant été confisqué pour la journée, comme le veut le règlement. L'idéal pour remettre mes os en place, sauf que ma petite sieste en position fœtale ne dure pas très longtemps.

À l'appui des coups de pied qu'il balance contre la porte, le maton gueule :

« Debout ! Tu n'as pas le droit de dormir la journée. »

Un taré, ce mec. La surprise passée, je l'insulte copieusement pour m'avoir tiré de mon sommeil. Lui ne va pas chercher sa réponse bien loin :

« Lepage, tu as un rapport d'incident. »

Une ultime insulte et je retrouve ma position allongée.

Le lendemain, ma sieste et mon écart de langage me valent quarante-cinq jours de mitard supplémentaires.

L'incident suivant manque de déboucher sur un véritable pugilat.

Je comparais au prétoire, derrière la barre de ce tribunal intérieur, sous la surveillance de trois matons censés protéger leur boss. Face à moi, flanqué du chef de détention et d'un brigadier, le directeur commence sans préambule :

« Lepage, j'en ai plus qu'assez que vous insultiez mes surveillants (ses choses).

— Je n'aime pas être réveillé brusquement.

— Si un jour il leur arrivait de vous frapper, je comprendrais leur réaction. »

Après ces menaces à peine déguisées, le tutoiement s'impose :

« Parce que tu crois que je me laisserais faire ? Comment justifierais-tu les traces de coups ou quelque chose de plus grave ? »

Il part en sucette sous mes yeux, empruntant brusquement le langage des taulards, la colère lui faisant oublier jusqu'au vouvoiement :

« Je dirai que tu es tombé dans l'escalier.

— Tu connais mal ta zonzon. Le QHS se trouve au rez-de-chaussée ! Autre chose : crois-tu que je sois orphelin ?

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— S'il m'arrivait un accident, la même chose pourrait te toucher en sortant de ton boulot.

— Comment ! Tu me menaces ?

— Tout comme toi ! Et sache que je n'ai pas l'âme suicidaire. »

Bilan de ce duel verbal : quarante-cinq jours de mitard en plus.

Le soir même, je rédige un courrier à l'intention de mon avocat, dans lequel j'exprime le souhait de déposer plainte contre le directeur. Pour menaces de mort.

Deux jours plus tard, Maître Pelletier débarque dans la prison et obtient un entretien avec le directeur. Depuis, ma détention au QHS se déroule nettement mieux.

Après deux années passées dans ce trou abominable, à rayer absolument du guide des routards de la zonzon, un nouveau transfert me conduit à la maison d'arrêt de Bourgoin-Jallieu, dans le département de l'Isère. Zonzon

fréquentée quelques jours à la suite de mon arrestation à Chamonix. Un éloignement qui sonne comme une sanction pour ma famille, à qui je me résous à demander d'espacer ses visites. Plusieurs détenus ont perdu des êtres chers sur les routes des parloirs, je ne voudrais pas en faire partie.

Cette prison est initialement prévue pour accueillir une centaine de prisonniers, mais dans sa configuration actuelle, en version haute sécurité, elle ne peut guère abriter plus de dix détenus. Pour un effectif d'une quarantaine de surveillants. De quoi faire monter sensiblement le prix d'un DPS, à la charge de la population française.

Les portes des autres cellules ont toutes été murées. Au gré des promenades, limitées à trois détenus maximum, je fais tout de suite la connaissance de deux hommes, Philippe El Shenaoui et Angelo Donnadoni, un Italien.

Tous les deux chauds comme la braise pour s'arracher, comme ils me le confient rapidement, ne doutant pas du fait que je suis un bon client.

Une nouvelle fois, la désillusion me frappe.

Le jour J, le mec qui a promis d'introduire le matériel, en l'occurrence des armes de poing, disparaît de la circulation. Il reste terré dans sa cellule et ne répond plus à nos appels.

Encore un qui rêvait devant ceux qui étaient déjà passés à l'acte. Il lui manquait juste ce courage indispensable à celui qui veut tenter de retrouver la liberté.

À la suite à cette défection, je me retrouve comme d'habitude préposé aux préparatifs. Une fois de plus, je fais partir un courrier à l'encre magique à l'intention de Claire. Elle n'est pas toujours d'accord avec mes options, mais elle m'aidera sans retenue. Le message est destiné à deux de mes amis (décédés depuis), Milo Dieudonné et Dédé Conquet. Leur réponse est rapide et nette : ils sont prêts à m'assister dans mon entreprise.

De vrais mecs de la banlieue sud.

Le plan mis au point prévoit ce que l'on appelle dans les prisons un « yoyotage », système qui permet d'échanger des marchandises ou des courriers par les fenêtres, à l'aide de cordes. L'idée est de balancer par-dessus le mur d'enceinte une pile R20 arrimée au bout d'un fil de pêche. À

la réception, Milo attachera une corde plus solide au bout de laquelle aura été fixé un paquet contenant un pistolet automatique et une bombe lacrymogène. Un peu léger, comme matos, mais la fenêtre de la cellote ne fait que dix centimètres de largeur pour une hauteur de cinquante. L'administration pénitentiaire étant par nature peu généreuse en matière d'aération.

À cause de sa position sur la coursive, Philippe est toujours le premier à se rendre à la douche, à 7 h 15, avant le lever du jour en cette période. Il est donc désigné pour récupérer le précieux colis.

Cela peut être dévoilé maintenant, le QHS de Bourgoin-Jallieu n'existe plus : située dans un angle mort par rapport au mirador, la douche était le point faible de la taule.

Milo et Dédé sont censés klaxonner quatre fois de suite en passant devant la prison pour m'avertir de leur présence. Avant d'aller placer une voiture sur le parking d'un supermarché visible depuis la fenêtre de ma cellule.

Les quatre coups de klaxon résonnent dans la nuit de Bourgoin-Jallieu à 7 heures pile ce jour-là. Je me précipite à la fenêtre.

Quelques minutes plus tard, une Peugeot 504 se range sur le parking du supermarché, de laquelle sortent deux hommes : Milo et Dédé.

Leur mission consiste à accrocher le colis et à s'arracher au plus vite. Je ne veux pas de leur présence dans le secteur lors de notre évasion : il ne faut pas qu'ils ramassent le moindre jour de prison. Mais une intuition me dit qu'ils patrouilleront dans les parages.

Angelo et moi attendons dans la salle d'activité l'arrivée de Philippe. À l'ouverture de la porte, à 11 heures, nous neutraliserons les trois matons et le surveillant chef, avant de libérer les six autres détenus. Nous avons décidé de fuir tous les trois vers la Suisse, ensemble. Tel est le programme qui nous attend pour ce matin, si tout se passe au mieux.

Comme toujours dans ces cas-là, l'attente est infernale. Avec Angelo, nous jouons au baby-foot sans la hargne habituelle. Une partie fade, comme si notre vie ne dépendait plus de ce résultat. Mais voilà que Philippe nous rejoint. D'une voix dépitée, il débite la nouvelle :

« Quelle merde ! Le fil de pêche a rompu et la pile est partie de l'autre côté du mur. Et je n'avais rien d'assez lourd pour faire un nouveau lest ! »

La rage monte en moi et avec elle l'envie de tout fracasser dans la salle. Angelo parvient à me calmer. Me voyant énervé, Philippe lâche la question qui le taraude :

« Michel, j'espère que tu ne doutes pas de moi ? »

Pouvais-je mettre sa parole en doute ? Pourquoi me posait-il cette question ? N'avait-il pas sa bouteille de shampoing ou son savon pour faire le poids ?

Deux jours plus tard, Claire vient me raconter que Milo et Dédé ont attendu jusqu'à midi dans l'espoir de nous voir réussir. Et ils sont évidemment toujours disponibles pour m'aider.

***

Au mois de décembre, malgré mes recommandations, Claire me dépose un colis alimentaire pour les fêtes de Noël. Le seul autorisé dans toute l'année.

Dans le courant du mois de janvier, après une fouille complète de ma cellule, je me retrouve (bizarrement) dans une ambulance. M'emmènerait-on dans un hôpital psychiatrique ? L'administration pénitentiaire a l'habitude d'expédier les turbulents dans de tels endroits et l'inquiétude m'envahit. Peut-être que le médecin de la prison considère comme anormal que je supporte sans broncher les brimades et humiliations journalières.

On m'installe sur la civière. Les chevilles entravées, mes poignets reliés par des menottes aux garde-fous de la civière, je pars pour un transfert vers l'inconnu, secret oblige. Par une petite bande vitrée non recouverte de peinture, je vois défiler le paysage et les panneaux *indicateurs* (quel vilain mot !) situés en hauteur. Grenoble, Valence, Saint-Étienne. Où me conduisent-ils ? Je ne vois bientôt plus que la cime des arbres et le ciel. J'ai aussi la nette sensation que le véhicule grimpe une route de montagne. Depuis combien de temps roule-t-on ? On m'a confisqué la montre, comme

à chaque transfert, mais cela fait une éternité que je suis dans cette ambulance.

Soudain apparaît dans un virage une immense croix plantée au sommet d'une montagne. Le terminal de mon voyage est proche et, si je ne me trompe pas, je suis dans la merde. Tous les détenus passés dans le coin décrivent cette croix dominant la vallée et la ville de Mende. Et son QHS. La terreur de tous les prisonniers classés DPS.

Encore quelques kilomètres et je saurai si ce quartier de haute surveillance n'usurpe pas sa terrible réputation.

Le comité d'accueil ne me rassure pas. On dirait qu'ils attendent un fauve. Leurs regards et leurs tronches m'annoncent des temps difficiles.

Méfiant, je me carre dos au mur, prêt à me défendre.

Le chef de détention remarque ma nervosité.

« Quelque chose ne va pas, Lepage ? demande-t-il.

— Pour l'instant, tout va bien. Mais connaissant la réputation de vos sbires, je prône la prudence.

— Ce sont des surveillants, ils ne font que leur travail. Vous semblez ne pas me reconnaître, j'étais brigadier à Fleury-Mérogis lors de l'assassinat dans la salle de cinéma. Ne vous inquiétez pas, beaucoup de choses ont changé à Mende.

— Bien sûr ! Je verrai ça dans le temps ! »

Pour l'instant, pas question de baisser la garde. Sous bonne escorte, je rejoins déjà une cellule du rez-de-chaussée. Mon paquetage suit ou du moins une partie, de nombreuses choses étant interdites dans cette taule hors normes.

Finalement, on m'attribue deux cellules. Dans l'une, je suis censé vivre. J'ai droit à quelques vêtements, à cinq livres maxi, aux effets de toilette et à une radio, mais sans l'antenne, considérée ici comme une arme – pour écouter la radio, il faut en confectionner une avec une fourchette et un bout de fil électrique, avec la certitude de la confiscation à la première fouille et, à la clef, un rapport d'incident.

L'autre cellule, la plus comique (enfin, pas pour le détenu), sert à entreposer les boîtes de conserve, confiture et autres denrées. Et le

nécessaire de rasage. Il faut en effet l'accord du chef de détention pour se servir d'un rasoir. Pour le principe, je décide de demander mon nécessaire deux fois par jour. Ma barbe poussant rapidement.

Si l'envie me prend de vouloir des sardines en boîte (à cette époque, on ne disposait pas de poisson frais en zonzon), je dois également faire appel à un maton qui l'ouvrira et versera la totalité du contenu dans une assiette en plastique. À charge pour moi d'avaler toutes les sardines dans la journée, ne disposant pas de frigo en cellote.

Voilà l'une des raisons de mon embonpoint.

La confiture, on me la sert dans un verre Duralex, le pot restant dans l'autre cellule. Je me battrai avec les autres détenus contre cette absurdité. Sans succès.

La période qui s'ouvre s'annonce particulièrement difficile. D'autant que je ne veux pas voir ma famille se balader trop souvent sur les dangereuses routes de la Lozère.

Mon fils Laurent est maintenant âgé de onze ans, Sergio en a neuf et ma fille Ghislaine sept. Claire commence à se lasser de tous ces voyages. Malgré tout, elle me suit courageusement dans mon périple.

Nous sommes cinq détenus dans l'établissement, pour environ cent cinquante cellules, mais jamais nous ne croisons les autres. Mesure de sécurité oblige, on se rend au parloir et en promenade un par un. Aucune chance de pouvoir se parler par la fenêtre, fermée par une imposante grille faisant toute la largeur et toute la hauteur du mur. La seule façon de pouvoir communiquer entre nous, c'est de vider les toilettes de toute leur eau et de transformer le conduit en téléphone.

Ma détention est évidemment entrecoupée d'incidents avec le personnel pénitentiaire, dont l'un me fait écoper de quarante-cinq jours de mitard. Le parloir ressemble à un petit bunker, un hygiaphone et une double rangée de barreaux me séparant de mes visiteurs. Pour couronner le tout, un maton se tient debout derrière la famille et un autre dans mon dos. Deux « invités » indésirables qui ne manquent pas de m'énerver chaque fois. Une fois plus que les autres. Claire est là, derrière la vitre et les barreaux, avec mon père et mes trois enfants. Laurent raconte une anecdote qui nous fait exploser de

rire. Le maton planté dans mon dos rit aussi, et là, j'explose, lui envoyant une gifle en pleine tronche.

En moins de deux minutes, ses collègues qui sont accourus me rouent de coups après m'avoir entravé les poignets. Triste spectacle pour les miens dont les cris me parviennent, me faisant bientôt regretter ma réaction.

De retour dans ma cage de quatre mètres carrés, crade et sombre, je ne peux m'empêcher de songer aux oubliettes du château d'If, avec sa minuscule fenêtre et sa porte doublée de barreaux. Pas étonnant qu'Edmond Dantès s'en soit arraché ! Le plus terrible, c'est la tinette. Un simple seau pour faire ses besoins, un robinet juste au-dessus, pas de lavabo. C'est là que je dois me brosser les dents. Pas très bon pour mon moral, mais mon optimisme reprend le dessus et j'oublie ce trou à merde. Je vais trouver le moyen de m'arracher ! Plus qu'une obsession : un impératif.

Au quatrième jour de mitard, la neige tombe toute la nuit en s'accumulant sur le grillage de la promenade. Lorsque je pénètre dans la cour, j'ai l'impression d'entrer dans une grotte, à cause des stalactites qui se sont formées par dizaines. Je sautille sur place pour ne pas me transformer en statue de glace, les chaussons administratifs n'étant pas en mesure de me protéger du froid, pas davantage que les deux centimètres d'épaisseur de mes vêtements de coton – le fameux droguet.

Dans ce frigo, mon regard est attiré par les fils de fer qui maintiennent le grillage de protection aux poutrelles de fer. Le lendemain, je me rends en promenade avec un coupe-ongles escamoté lors d'une fouille, en vue d'effectuer un petit test… lequel s'avère positif : érodé par les hivers et la pluie, le fil n'est pas difficile à sectionner.

Malgré cette découverte, je décide d'attendre les beaux jours, ne voulant pas prendre le risque de devoir me terrer sous la neige dans la forêt voisine. Les beaux jours venus, je couperai plusieurs fils de fer, je soulèverai le grillage et je me glisserai hors de la cour, profitant du relatif relâchement des gardiens, dû au fait qu'aucune tentative d'évasion n'est venue troubler leur vie ces derniers temps. Une fois sorti de là, je foncerai jusqu'à la grande porte d'entrée de la prison, dans laquelle est intégrée une petite porte jamais fermée à clef. J'ai repéré cette anomalie depuis la fenêtre de ma

cellote. Une aubaine. Je gagnerai ensuite à pied la ville de Mende, où je volerai une voiture avant de disparaître dans la nature.

Comme toujours, je trouve mon plan infaillible. Mais je suis un poissard.

Un autre détenu, prénommé Patrick, a pensé à la même stratégie que moi, à une nuance près.

Un jour, alors que je me trouve allongé sur mon lit en attendant mon tour de promenade, les bruits stridents de sifflets et deux coups de feu troublent ma sieste.

Une évasion !

Qui s'est porté candidat ? Ce n'est pas le genre de chose que l'on annonce au téléphone à ses codétenus. Il me faudra d'ailleurs plus de trois ans pour savoir. Le temps de faire connaissance avec Patrick entre les murs de la maison centrale d'Ensisheim, en Alsace.

Après avoir escaladé un mur en bout de pignon, il s'est retrouvé sur le toit du bâtiment de la détention, à environ douze mètres de hauteur. De là, il s'est élancé dans le vide en visant le haut du mur d'enceinte, cinq mètres plus bas. Comme Spiderman, sauf qu'à l'atterrissage, ses pieds ont glissé sur le haut du mur d'enceinte. Il s'est retrouvé six mètres plus bas, au pied du mur, mais du mauvais côté. De toute façon, il ne serait pas allé bien loin avec un fémur et un genou brisés. En guise de punition, il a été roué de coups et s'est retrouvé au mitard pour quarante-cinq jours.

Quant à moi, il ne me restait plus qu'à escompter une nouvelle occasion dans une autre taule, certain que les mesures de sécurité allaient ici redoubler.

Chapitre 19

Régime minceur

À l'approche de l'élection présidentielle de mai 1981, les commentaires vont bon train dans la zonzon. Deux ou trois de mes voisins rêvent au jour où François Mitterrand victorieux accordera quatre ans de remise de peine à tous les détenus. Pourquoi une telle générosité ? Parce que les socialistes n'ont pas exercé le pouvoir depuis très longtemps, m'explique-t-on. Je suis plutôt sceptique et l'histoire me donne raison. Élu président de la République, François Mitterrand octroie, par l'intermédiaire de son ministre de la Justice, Robert Badinter, six mois maximum de remises de peine à tous les détenus, au prorata de la peine restant à effectuer. Puis il abolit la peine de mort et décrète la fermeture des QHS, ce qui dans les faits ne changera pas grand-chose, à part la nouvelle appellation. Quartier d'isolement, c'est sans doute moins barbare à prononcer !

Au mois de février 1982, le QHS fermé, je me retrouve en transit à la maison d'arrêt de Nîmes. Les neuf ans passés en QHS m'ont laissé quelques séquelles. J'ai notamment tendance à couper la parole à mes interlocuteurs. Certainement pour rattraper le temps de parole que je n'ai pas eu. J'ai aussi un problème avec les distances et la marche à pied. Lorsque j'ai débarqué la première fois dans la cour de promenade, j'ai eu l'impression de me retrouver au parc des Princes. Pire : je me suis mis à marcher et au dixième pas, comme stoppé par un mur invisible, j'ai entrepris un demi-tour. Le mec qui m'accompagnait m'a dit avec humour :

« Tu sais, il ne t'est pas interdit de faire toute la longueur de la cour. »

Mon esprit et mes jambes mettront plusieurs jours à s'adapter. En attendant, mes transferts mettent de plus en plus de distance entre ma famille et moi. À tel point que je finis par expédier un courrier pour demander au service des transferts de sponsoriser le véhicule de mon

épouse, championne du tour de France des prisons, comme bien d'autres femmes.

L'inquiétude me gagne quant à mes deux fils, qui commencent à faire quelques conneries, genre vol de mob à l'étalage. Je les supplie dans mes courriers de ne pas prendre le chemin de la délinquance. Est-ce qu'ils lisent seulement mes lettres ? Mon absence ne doit pas aider leur mère à maintenir notre progéniture dans le droit chemin. Sans compter que je leur donne un sacré exemple.

Pour le moment, ma fille Ghislaine échappe à cette tentation, mais elle effectuera un petit séjour en prison quelques années plus tard, pour des vols, avant de comprendre qu'elle faisait fausse route et de changer de cap. Quant à mon frère Jean-Claude, tombé pour plusieurs attaques à main armée, il a déjà purgé une peine de cinq années de prison ; il retombe bientôt pour sa participation à l'évasion de Milo Dieudonné, à l'occasion d'un transfert.

Ce jour-là, Milo est extrait de la maison d'arrêt de Meaux pour être présenté à un juge d'instruction au palais de justice de cette même ville, situé juste en face. Escorté par quatre gendarmes, il commence à traverser la rue lorsqu'un commando de plusieurs hommes passe à l'attaque et le libère sans grande difficulté.

Tout ce joli monde se précipite à bord d'une Estafette qui démarre en trombe… oubliant mon frère sur le trottoir.

Pour échapper aux recherches, il se réfugie dans la salle d'attente d'un cabinet de médecin, mais il en ressort trop rapidement, à peine une heure plus tard. Il est très vite repéré par un riverain et appréhendé par les condés.

Il fera cinquante-quatre mois de préventive, avant d'écoper de six années d'emprisonnement ferme, le procureur en ayant réclamé dix. Un malade. Car il n'y a eu aucune violence, à part un ou deux coups de crosse, comme il s'en distribue à l'occasion des arrestations. Un coup de feu a bien été tiré, mais c'était par accident et la balle a atterri dans la fesse d'un voyou.

Le procureur cherchera à faire croire aux jurés que l'arrachage avait été perpétré contre monnaie trébuchante. Ce qui fera dire à mon frère :

« Non, c'est un coup d'amitié. »

Les personnes qui viennent arracher un prisonnier le font toujours par amitié, ou par amour lorsqu'il s'agit de femmes.

***

Après un court passage par la maison d'arrêt de Fresnes, je suis expédié vers la maison centrale de Clairvaux, une ancienne abbaye, près de Troyes, dans l'Aube.

Le lendemain, je suis présenté au boss du coin, censé m'annoncer dans quel bâtiment je vais être affecté, le A ou le B.

Près de lui se tient le surveillant-chef S., celui-là même que j'ai connu à la maison d'arrêt de Fresnes, et dont je n'ai pas conservé un très bon souvenir. D'entrée, il m'attaque :

« Ici, Lepage, pas de bordel, sinon c'est le mitard direct ! »

L'énergumène semble très fier de « son » mitard, avec lequel je vais faire rapidement connaissance. Un petit bâtiment à part que les détenus ont baptisé du nom de « Villa S. ». C'est dire. Les anciens en parlent avec une telle appréhension dans la voix qu'il a forcément dû s'y passer de mauvaises choses.

Je choisis de ne pas répondre à la provocation, c'est le directeur qui prend la main :

« Monsieur Lepage, le travail est obligatoire dans mon établissement. Tout refus est punissable de quarante-cinq jours de quartier disciplinaire. »

Le mitard. Il pense me faire peur avec cette menace, mais avec mes nombreuses années de QHS, ce sera de la rigolade. Sans grande conviction, je demande cependant en quoi va consister mon taf.

La réponse m'effraye :

« Rempaillage de chaises ou fabrication de ballons de foot », me dit sèchement le directeur.

« Le ballon de foot, j'aime taper dedans à l'occasion, mais pour les chaises, je ne suis pas manouche ! »

Ma réponse me vaut quarante-cinq jours de mitard. Un bon début dans cette taule.

Ma punition terminée, de nouveau je refuse le travail. Et rebelote, je rempile pour quarante-cinq jours de mitard supplémentaires. Quelques jours plus tard, des potes me font savoir par courrier (illicite) qu'un job pas trop pénible doit se libérer. Je postule pour le poste ; me croyant près de craquer, la direction répond favorablement à ma demande. Me voilà donc affecté au bâtiment B avec un boulot à la clef. Il consiste à assembler des gants et des combinaisons de plastique pour les chirurgiens avec une colle à base d'acétylène. Un produit hautement inflammable.

Plusieurs semaines se passent sans qu'aucun incident ne soit signalé. Personne n'a rien à me reprocher, du moins en apparence. Car un soir, alors que je lis mon journal préféré (*L'Équipe*) allongé sur mon lit, j'entends la clef tourner dans la serrure, la porte s'ouvre brusquement et plusieurs matons font irruption dans la cellule.

D'un bond, je suis sur mes pieds, complètement nu. On m'envoie sûrement au mitard, à moins qu'il ne s'agisse d'un transfert express. Sans avoir le temps d'attraper le moindre vêtement, je suis traîné jusqu'au quartier disciplinaire. Une situation qui éveille à chaque fois chez moi le souvenir des enlèvements en Argentine, encore soumise à la dictature.

Le lendemain, je me retrouve au prétoire face au directeur, toujours flanqué de cette crapule de S. qui ouvre les hostilités :

« Tu étais en train de préparer une évasion ! »

Une évasion ? Rien sur le feu, non…

« Vous êtes dingues ? rétorquai-je, énervé.

— On t'a balancé. Je vais te dire comment tu comptais t'y prendre. Tu devais vider les extincteurs et remplacer la neige carbonique par de la colle pour les transformer le jour "J" en lance-flammes. Avec ça, tu aurais fait ouvrir les portes en menaçant de griller les surveillants. »

De deux choses l'une : soit ce mec a fait un mauvais rêve, soit il est barjot. J'opte pour la seconde solution, tout en réfléchissant à la meilleure riposte.

« Et où aurais-je vidé les extincteurs sans que le surveillant de l'atelier s'en aperçoive ? Et comment faire entrer la colle dans les extincteurs ? »

Le directeur, pas plus que S., ne sait quoi répondre. J'écope néanmoins de quarante-cinq jours de mitard, n'ayant aucun moyen de me défendre. Une peine que je n'effectuerai pas, du moins pas ici, car mon séjour à Clairvaux prend fin le jour même.

Dans la soirée, le fourgon cellulaire me transporte vers une nouvelle destination en compagnie d'un autre détenu – qui se révélera être une vraie crapule. Heureusement que je ne sympathise pas outre mesure avec lui car je découvrirai une formidable pipelette devant les matons.

Mon compagnon de route est accusé des mêmes faits. Je lui propose de s'associer à moi dans un mouvement de protestation, sous forme de grève de la faim. Et pour l'heure, il est entièrement en phase avec moi.

Après une éternité, le fourgon stoppe devant la maison d'arrêt de Besançon, dans laquelle il y a justement une cellote libre dans le QHS, pardon, dans le QI.

Présenté au directeur, je lui fais aussitôt part de mon intention de me mettre en grève de la faim pour protester contre cette accusation de tentative d'évasion qui ne tient pas la route. J'ajoute que mon avocat se chargera de porter plainte contre la direction de la centrale de Clairvaux.

Tandis que je suis toujours enfermé dans le trou à rats, un rapport des pompiers de Troyes conclut à l'impossibilité matérielle de charger un extincteur avec de la colle de cette nature. Malgré cela, le procureur de la République rejette ma requête.

J'avise ma famille de ma décision d'entamer une grève de la faim, leur demandant de s'abstenir de me rendre visite durant cette période. Pas question qu'ils soient témoins de ma dégradation physique.

Quelle souffrance que ce jeûne ! Poulets-frites et autres plats à mon goût défilent dans ma tête. Lorsque le maton glisse le plateau-repas sous la grille, on n'est pas loin du supplice. Du pur sadisme ! Je peux l'avouer aujourd'hui : il m'est arrivé de taper dans les victuailles, telle une souris. Mais j'ai tenu. Pas comme Saudemon, qui au soir de son deuxième jour de grève de la faim a tout arrêté. Soi-disant à cause d'un mal de reins.

Cette grève, obligatoirement, doit me conduire à l'hôpital pénitentiaire de Fresnes, un événement qui se produit au 37e jour. À bord d'une ambulance et sous très bonne escorte.

Ma silhouette s'est allégée de 18 kilos, soit un kilo, environ, de perdu tous les deux jours. Un excellent régime pour qui voudrait retrouver la ligne, peu recommandable au demeurant.

« Qui est le gréviste de la faim ? » s'enquiert le médecin en entrant dans la salle d'attente.

Je l'aurais tué, le mec.

Après auscultation, il me prescrit un régime de six boîtes de vitamines par jour, équivalent à environ 3 000 calories. À ce rythme, je ne mets pas longtemps à retrouver mon poids normal. Bien plus rapidement que pour le perdre !

***

Dans le courant de l'année 1984, je subis un énième transfert qui me conduit entre les murs de la centrale d'Ensisheim, près de Strasbourg.

Rejoignant la cellule qui m'a été affectée, je marche courbé sous le poids de mon paquetage quand je croise un détenu. Alors que je le salue, une voix me hèle du bout de la coursive.

En levant les yeux, je reconnais la haute stature d'un ami marseillais, François Girard, que tout le monde appelle Francis. Il est là pour trafic de stupéfiants.

On s'embrasse pour sceller nos retrouvailles.

« Juste une question, Francis. Le mec que je viens de croiser sur la coursive, il est tatoué ou maquillé ? »

Il se marre.

« Un mec, si on veut. Ce n'est pas le seul homo de la centrale. Tu ne connais pas encore la "Comtesse" ! »

On appelle cette centrale la « cage aux folles » et ce n'est pas immérité. Je décide de ne pas faire de vieux os sur place, non sans en aviser Francis.

Qui me suggère de profiter quelque temps de la tranquillité de l'établissement.

Effectivement, la vie est « douce ». Comme le fait de pouvoir m'initier au tennis sous la coupe de Francis, mon prof personnel. J'abuse de toutes les autres activités possibles, foot, cinéma, etc. Mais la chose la plus importante, c'est de pouvoir embrasser mes enfants et les serrer dans mes bras. Un vrai bonheur !

Pour autant, cette prison ne me convient pas du tout. L'arrivée imminente de mon vieil ami Poukite m'incite cependant à patienter un peu.

En attendant, l'enquête sur l'assassinat du juge Michel, à Marseille, ne tarde pas à rattraper Francis. Son meilleur ami l'a balancé à la suite d'une transaction avec les condés. Selon ses accusations, Francis ne serait rien de moins que le commanditaire de cette exécution. Ce qui a pour effet d'entraîner son baluchonnage immédiat.

Il aura beau clamer son innocence, rien n'y fera. Résultat : réclusion criminelle à perpétuité. On ne se recroisera qu'en 2005 à la maison d'arrêt des Baumettes, peu avant sa libération en conditionnelle maladie. Après vingt-cinq années d'enfermement et plusieurs ennuis de santé.

Francis sous d'autres horizons, une lettre me parvient dans laquelle Poukite m'annonce son affectation au centre pénitentiaire de Val-de-Reuil. Ma décision est prise : je dois m'arracher au plus vite de ce poulailler. Ma demande est malheureusement rejetée. Motif de la direction : je ne suis pas resté assez longtemps sur place. Elle veut tenter de me convertir en folle.

N'entrevoyant aucune solution pacifique, je recourrai à la force.

Le jeudi suivant, c'est jour de cinéma. Mon dernier à la centrale d'Ensisheim.

La séance terminée, le directeur fait son petit tour de salle, comme à chaque fois. Avec un autre détenu, Alain, nous demandons à lui parler. Il accepte et reste seul avec nous dans la salle de cinéma. Pendant que je lui parle, mon compagnon bloque l'issue de sortie avec son ceinturon.

Le directeur, pris de panique, nous demande sans attendre quelles sont nos revendications.

« On veut changer d'air », répond mon pote.

La porte reste bloquée pendant environ cinq minutes, le temps que les matons viennent à bout du ceinturon. Puis c'est la curée. Les surveillants se ruent sur nous. Une nuit au mitard et me voilà jeté dans le fourgon. Direction Fresnes, où je suis placé en troisième division, côté sud, tandis qu'Alain est expédié vers une autre destination inconnue.

La cour de promenade me permet de faire la connaissance de Djamel Benali, le frère de Nordine, déjà croisé au fil de mon parcours. Ces deux-là deviendront de véritables amis, acceptés par les miens et ma famille.

En même temps, c'est un autre combat qui s'engage pour obtenir l'autorisation de voir mon frère, incarcéré lui aussi à Fresnes. Le directeur nous l'interdit sous prétexte que nous risquons de mettre en danger la sécurité de son établissement. Il finit par nous ouvrir le chemin du parloir après… huit jours de grève de la faim.

Mon frère me raconte quelques anecdotes. Avant que je n'arrive, il a fracassé Guy, la balance, dans le long couloir de Fresnes. Le pugilat a été interrompu par les matons.

Jean-Claude m'apprend aussi que la crapule avait piégé mon neveu Dadou en lui proposant une évasion. Il a fait entrer un calibre, qu'il a enterré dans un coin de la cour de promenade. Puis il a mis en cause Dadou. Situation courante en zonzon.

Une dernière histoire le concernant, narrée cette fois par notre juge d'instruction. Guy avait demandé à sa fille (ou à sa femme, je ne me souviens plus) de simuler un suicide dans le métro, pour obtenir sa libération. Que dire ?

En cette année 1985, les détenus commencent à se bouger. Ils revendiquent l'allongement de la durée des promenades, trois douches au lieu de l'unique hebdomadaire, la télévision en cellule. Plus important encore, ils réclament la disparition des murets et des hygiaphones qui déshumanisent les parloirs.

Nos revendications restant sans réponse, mon frère me suggère d'essayer d'entraîner les détenus de la troisième division à monter sur les toits pour une mutinerie. Lui se chargerait de la sienne. On fixe même une date, au lendemain d'un jour de parloir.

Mes compagnons de promenade et ceux des autres cours décident de suivre le mouvement. En peu de temps, nous envahissons les toits des promenades, avec nous tous les autres détenus de la troisième division. De là, nous entamons notre progression vers les détenus de la deuxième division.

Ceux de la première division sont aussi entrés dans la mutinerie, c'est une véritable marée humaine qui déboule maintenant sur les toits. Une foule au milieu de laquelle je reconnais pas mal d'amis de la banlieue, et on se marre franchement, sans retenue, peut-être pour oublier la suite des événements, tellement prévisible : une charge des forces de l'ordre.

Plusieurs compagnies de CRS encerclent déjà la zonzon, avec mission d'éviter que des petits malins ne profitent de l'aubaine pour tenter une fuite.

Lorsqu'ils sonnent la charge, une pluie de tuiles s'abat sur eux, manière à nous de fêter leur arrivée. Les grenades lacrymogènes tombent en lâchant leur gaz et nous voilà bientôt presque tous en larmes. Bientôt pour une bonne raison, puisqu'une grenade atteint l'un des mutins en plein visage. Mis K.-O. par l'impact, il vacille et glisse sur la verrière servant de toit au couloir central. Sans que personne n'ait réussi à le retenir, il s'écrase six mètres plus bas, sans vie.

Cette mort décuple notre rage et un déluge de tuiles s'abat de plus belle sur les CRS et les matons.

Vers 17 heures, les CRS envahissent les toits par les deux extrémités à la fois, nous privant de tout moyen de repli. Le corps à corps est bref. Pris entre deux feux et en très nette minorité, nos volontés de résistance sont vite annihilées sous les coups de matraques et gaz dont ils usent abondamment.

Un grand nombre de détenus finissent au mitard, tellement rempli qu'ils se retrouvent à plusieurs par cellule. Chose normalement impensable. Mon frère y a droit ; j'échappe à cette rafle pour cause de manque de place mais resterai confiné en cellule pendant huit jours.

Cette mutinerie a surpris la direction de Fresnes. Rendez-vous compte, le bastion de la pénitentiaire !

***

Quelques semaines plus tard, je reprends la route de Clairvaux. Soit l'administration pénitentiaire se fout de ma gueule, soit c'est un nouveau piège. Mon retour entre ces murs risquant fort d'irriter des matons naturellement revanchards.

Cela ne rate pas. À peine le fourgon entre-t-il dans l'enceinte de la prison que le chef Suchet monte à bord et m'interpelle sans la moindre équivoque :

« Qu'est-ce que tu fous là, Lepage ? »

Aucune envie de répondre à ce personnage. Il a fait souffrir bien trop de détenus.

La seule bonne nouvelle me vient de la bouche du directeur : le travail n'est plus obligatoire. Le chômage frappe les entreprises jusque dans les prisons. Cela m'évite le mitard.

Affecté au bâtiment A, je me fais un nouvel ami en la personne de Jacques E. Nous passons nos journées dans le même atelier, où nous fabriquons des chaussures de matons (si, si). Mais ce n'est pas notre faute s'ils cavalent vite avec leurs pompes pour rattraper des fuyards !

Et c'est ainsi que je m'efforce de rentrer dans le rang en misant sur une libération aux environs du mois de septembre 1987. Ou peut-être un peu plus tôt si je parviens à regagner les jours de remise de peine concédés au gré de mon parcours agité.

Mais la vie n'est pas un long fleuve tranquille…

Parce que j'ai pratiqué le hand-ball en scolaire au club d'Ivry-sur-Seine, on me demande de monter une équipe. J'assure les entraînements avec un maton, les joueurs étant choisis dans les deux bâtiments. Cette responsabilité que l'on m'accorde déplaît fortement à certains matons, qui m'accusent carrément de mettre la prison en danger avec mes potes braqueurs-handballeurs.

Immanquablement, un accrochage sérieux se produit lorsque le responsable du sport me sort que nous sommes « chanceux » et « privilégiés » de pouvoir pratiquer le sport en prison. Pauvre con ! Si nous n'en faisions pas, son poste serait supprimé et il passerait peut-être sa journée dans un mirador !

Le ton monte, une insulte fuse. Avec pour effet immédiat un transfert au QI de Châlons-sur-Marne.

À mon arrivée, j'attaque une grève de la faim en réclamant mon transfert à Fresnes. Il me faut attendre vingt-sept jours pour obtenir satisfaction. Et entendre le médecin-chef de l'hôpital pénitentiaire de Fresnes, qui m'a reconnu, m'expliquer qu'il ne comprend pas comment on peut mettre sa santé en danger pour venir dans cette prison. Avant de me traiter de dingue lorsque je lui expose la raison : être proche de ma famille afin de lui éviter de parcourir des centaines de kilomètres pour me rendre visite.

Mon fils Laurent est désormais âgé de dix-sept ans, Sergio a quatorze ans et ma fille Ghislaine douze ans – elle avait dix-huit mois au jour de mon incarcération, en 1975. Les deux garçons sont clairement entrés dans la délinquance malgré mes mises en garde contre la prison et ses misères. Cela ne m'enchante guère. Laurent reviendra assez vite dans le droit chemin après quelques nouvelles incartades, dont l'une en ma compagnie, qui lui vaudra deux ans de prison ; il s'installera avec Florence, une union dont naîtront Mélanie et Anthony.

Sergio, lui, suivra le même chemin que moi. Fils, jusqu'au plus profond de lui. Il épaulera sa mère, sa sœur et son frère, sans m'oublier. Lui aussi fondera rapidement une famille, il se mariera à la manouche avec Jessica (le garçon part pendant plusieurs jours avec sa dulcinée vers une destination inconnue ; au retour, les deux tourtereaux sont mariés) ; suivront quatre enfants, Barbara, Alexandra, Garry et John, le petit dernier.

Un jour, alors que je lui faisais remarquer qu'il brûlait sa vie avec ses sorties nocturnes et ses nombreuses fiestas, il me donnera cette réponse inquiétante :

« Papa, je peux mourir du jour au lendemain, et de n'importe quelle manière. Alors j'en profite au maximum et fais le nécessaire pour mettre mes enfants à l'abri de tout. »

Il échappera plusieurs fois aux balles des forces de l'ordre, survivra à des accidents de voiture, jusqu'au jour où deux coups de fusil tirés à bout portant dans le dos lui ôteront la vie.

Quant à ma fille Ghislaine, elle poursuivra son cursus scolaire, sans grande conviction, penchant nettement pour le choix de ses frères. Elle

attrapera vite la passion des voitures, pilotant dès l'âge de quatorze ans sous la houlette de ses aînés, et sera bientôt soupçonnée de trafic d'autos. Suivant le mauvais exemple des hommes de la famille, elle se retrouvera plusieurs mois en prison, pour vol.

Je ne manquerai pas de lui dire ce que j'en pensais. Ce jour-là, elle me coupera dans mon élan par une réponse nette :

« Il ne faut pas t'en faire, cette vie me convient très bien. »

Heureusement, elle saura redresser la barre et ne plus jamais retourner derrière les hauts murs. Sauf pour rendre visite, dans le cadre des parloirs, à ses frères, à sa mère et à moi-même. Et bientôt à son compagnon, un gentil garçon, François Delage, avec lequel elle aura trois enfants : Tatiana, Giovanni et Sergio.

Je ne saurai jamais assez la remercier pour l'amour et le dévouement dont elle a fait preuve, allant jusqu'à me confier, alors qu'elle avait tout juste seize ans : « Je crois que mon métier sera femme de parloir. »

Elle avait vu juste.

***

Un énième transfert me conduit au centre pénitentiaire de Moulins-Yzeure, dans le département de l'Allier. Une maison centrale de haute sécurité dans laquelle mon calvaire carcéral devrait prendre fin, courant 1987 si mes calculs ne sont pas erronés. Après neuf années d'isolement, je me sens en décalage complet par rapport aux autres détenus. Alors que certains viennent se plaindre auprès de moi du régime de la centrale, ma réponse est invariable :

« Ce n'est pas une fois en prison qu'il faut se plaindre. Si tu ne supportes pas la zonzon, tu aurais dû opter pour un autre métier. »

Le plus difficile à supporter, c'est la vie que mènent ma famille et mes proches. Tout le reste, je l'avale. La règle du jeu m'était donnée et le chtar (la prison) en fait partie. En étant plus malin, plus prudent, ou simplement plus chanceux, j'aurais évité toute cette misère. Je suis seul responsable de

ma situation, enfin, pas complètement, dans la mesure où Guy m'a aidé en me faisant écoper de quinze années de réclusion criminelle.

Ce raisonnement ne m'empêche pas de m'insurger contre la durée des peines infligées à une certaine catégorie de détenus. Les voleurs et les braqueurs en particulier, qui prennent facilement vingt ans, et plus, sans avoir commis la moindre violence. Et sont loin de pouvoir bénéficier des libertés conditionnelles accordées avec beaucoup de largesse aux pointeurs et autres condamnés pour affaires de mœurs.

On peut comprendre, devant cette discrimination administrative, que des bandits s'octroient à leur façon leurs bulletins de sortie !

Un jour, dans la cour de promenade, un pote m'interpelle :

« Ton fils se prénomme bien Laurent ?

— Ouais, pourquoi ? »

En guise de réponse, il me tend un exemplaire du *Parisien* et m'invite à lire un article. Où je découvre qu'un certain Laurent Lepage, au volant d'une Porsche, avait baladé les gendarmes pendant plus de quatre-vingts kilomètres sur les routes départementales de l'Essonne. Pour stopper sa course, les pandores avaient été obligés de déployer une herse en travers de la chaussée. Mais le pilote avait tenté de s'enfuir à pied.

La suite de l'histoire, c'est Laurent qui me la raconte au parloir :

« Quand je suis passé sur la herse, les quatre pneus ont éclaté. La vago a poursuivi sa route en glissant sur plusieurs mètres. Je me suis natchave en courant. Je n'avais pas fait dix mètres que des détonations ont retenti. Ces cons de gendarmes me tiraient dessus ! Deux balles m'ont sifflé aux oreilles, je croyais que cela n'arrivait que dans les films. J'ai stoppé net, en levant les mains le plus haut possible. Pas la peine de mourir pour une vago, même pour une magnifique Porsche. »

Que pouvais-je dire à mon fils ? Il suivait l'exemple de son gangster de père en lisant les articles de journaux qui relataient ses « exploits ».

Sergio faisait des siennes également. Une fois, il a été accusé de racketter un autre écolier, et pas n'importe lequel : le fils de sa maîtresse. Selon ses dires, il devait remettre de l'argent à mon fils presque tous les jours. Sergio

battait le coup en certifiant lui vendre des petites voitures de la marque Majorette. Ses premiers pas dans le trafic d'automobiles !

En cette année 1987, un malheur vient me frapper : ma mère est en phase terminale d'un cancer généralisé. Ma famille a longtemps caché la nouvelle pour ne pas me faire de peine, mais selon les médecins, la mort peut survenir d'un jour à l'autre. Trop de cigarettes et de boisson jaune alcoolisée. Certainement un palliatif pour oublier sa solitude, avec un mari et deux fils en prison.

La juge d'application des peines me convoque pour m'annoncer la terrible nouvelle en présence du directeur de la zonzon. Sans avoir à formuler la moindre requête, on m'octroie une permission.

Toute la nuit, tout en pensant à ma mère, une question me torture : comment vais-je réagir une fois les pieds en territoire libre, après toutes mes tentatives pour tenter de le fouler en homme « libre » ? Saurai-je résister à l'appel du non-retour ? L'idée ne fait que m'effleurer l'esprit, car la priorité, c'est d'être auprès de ma mère.

Une fois franchie la porte de la centrale, l'air qui pénètre dans mes poumons me semble différent. Mon frère Jean-Claude m'attend, accoudé à une Mercedes en compagnie d'un mec, inconnu. Cela fait une éternité que je ne l'ai pas vu, mon frérot, pour cause de changement de « domicile » trop fréquent.

« Tu veux conduire ? me demande-t-il. Tu sauras encore ?

— On verra… »

Finalement, nous arrivons sans incident à l'hôpital.

Ma mère est très amaigrie, ne tenant qu'à coup de cortisone et de morphine. Mais elle a encore la lucidité de me demander une cigarette, ce que je lui concède. Il est trop tard pour la lui refuser.

À mon départ, elle est agonisante, mais vivante. Si je peux le dire comme ça.

À ma grande surprise durant cette courte perm, je n'éprouve aucune difficulté pour me mettre au diapason de la vie et des gens « normaux ». La seule que je rencontre, c'est avec la monnaie. Chez les commerçants, je suis

dans l’incapacité de trouver la bonne pièce sans hésiter. Pour le reste, pas de problème, au point que les autres chuchotent dans mon dos :

« On n’a pas l’impression qu’il a fait autant d’années de ballon ! »

Ma mère décède une quinzaine de jours plus tard. À ma grande surprise, la JAP refuse de me donner l’autorisation de me rendre à l’enterrement. Les textes imposent un délai de trois mois entre deux permissions, sauf cas exceptionnel. La mort d’une maman n’est-elle pas un « cas exceptionnel » ? Pour elle, non. Et le grand soutien apporté par mes codétenus ne la fait pas fléchir. Ils sont prêts à en faire beaucoup plus, mais je refuse, ne voulant pas voir pleuvoir sur eux les emmerdements – l’administration pénitentiaire a la mémoire vengeresse, mon cas l’illustre bien.

Chapitre 20

Une brassée de cash

Enfin le grand jour arrive, celui de ma libération définitive et sans conditionnelle. Condamné à quinze ans, j'aurai effectué quelque douze années d'enfermement. L'avocat général avait menti en certifiant aux jurés qu'un détenu condamné à vingt années de réclusion criminelle ne purgeait en réalité que douze ans. Si son calcul est exact, je totalise quelques années de trop à mon compteur.

Combien de galères et de malheurs avant d'en arriver à cet instant ! À l'approche de la porte de sortie, mon cœur se met à battre si fort qu'il me donne l'impression de vouloir quitter mon corps. La joie l'emporte cependant sur la tristesse de laisser J.-P., le frère d'un ami, derrière les murs.

Comme le chante Johnny Hallyday, *Pour moi la vie va (re)commencer*. À 200 kilomètres à l'heure.

Mon crâne semble frôler l'explosion tellement les choses se bousculent à l'intérieur. La porte claque enfin dans mon dos, me laissant cette fois du bon côté, avec à la main un sac de voyage contenant toutes les photos et tous les courriers envoyés par mes enfants pendant toutes ces longues années. Et mon sésame, le document attestant de ma libération par la grande porte.

Mes enfants m'attendent depuis un bon moment déjà sur le parking, face à la prison, accompagnés pour l'occasion par mon ami R. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que les retrouvailles sont émouvantes.

La vie reprend vite son cours au sein du pavillon familial de la Ville-du-Bois. Le simple fait d'être chaque jour avec mes enfants m'apporte un bonheur incommensurable.

Cela se passe plus difficilement avec leur mère, peut-être parce qu'elle vient de vivre douze années seule. Ma présence semble la déranger, mes projets aussi, à l'entendre prononcer cette sorte d'ultimatum : « Si tu retournes en prison, je te quitte. »

Par honnêteté, je préfère lui faire savoir tout de suite que je ne suis pas prêt à abandonner ma vie de bandit. Malgré les dangers encourus (et connus).

Nous décidons de continuer la route ensemble malgré tout, plus unis par les enfants que pour le reste.

Passer à autre chose ? L'idée ne m'effleure même pas. Nos économies ont complètement fondu, entre les avocats, les mandats et la vie des miens. Il me faut repartir à la chasse pour offrir du bien-être à ma famille.

En douze ans, le paysage a pas mal bougé. Mes associés sont tous en prison, quand ils ne sont pas morts, comme Jo et Mimi, Milo. Pour reprendre mes activités, je dois commencer par trouver des partenaires.

Un premier rendez-vous avec mes nouveaux équipiers est fixé dans un grand hôtel de la porte de Bagnolet. Mon fils Laurent m'accompagne, erreur fatale. Sans doute un besoin viscéral de l'avoir auprès de moi.

En entrant dans le hall de l'hôtel, je sens comme un malaise m'envahir. Est-ce la prudence ? Telle une bête aux abois, je sens la présence des condés parmi les gens présents dans l'immense hall. Difficile cependant de différencier un condé d'un client…

Nous rejoignons finalement les deux Nordine, déjà installés à une table du restaurant. Au fil de la discussion, nous glissons vers les souvenirs de zonzon pour aborder le sujet principal, pour ne pas dire primordial, qui nous réunit : remonter rapidement du pognon.

***

Assez vite, nous nous apercevons que les condés sont sur nos endosses. Ils sont bien là, ce n'est pas de la parano. On en aura plus tard la confirmation, une véritable partie de cache-cache s'est engagée entre nous

et ces messieurs de la BRI, sans compter les autres brigades et même les gendarmes.

Nous sommes filochés lors de tous nos déplacements. Parfois, il nous semble avoir réussi à casser la filature, mais comment en être certain ? Les condés nous le laissent peut-être croire afin de mieux nous piéger.

Nous étions sans cesse sur le qui-vive pour détecter une éventuelle filature. Un jour, alors que nous prenions la direction d'un boulot, armés comme un commando, Nordine B. a aperçu les morbacs. Comme toujours en pareil cas, nous n'avons pas insisté – Sergio nous accompagnait ce jour-là. Nous avons changé de secteur et les condés nous ont lâchés. Ce qui les intéresse, c'est le flag. Un transport d'armes avec association de malfaiteurs n'est pas assez valorisant pour eux. C'était d'ailleurs mieux ainsi pour tout le monde, car il n'aurait pas été question de se faire sauter sans résistance. Ils perdaient parfois notre trace, ce qui nous permettait d'aller ramasser nos lovés.

Cette partie de cache-cache ne dure cependant pas très longtemps. Elle est stoppée net par une catastrophe, survenue au cours de l'année 1988.

Ce jour-là, mon fils Laurent m'accompagne dans un bureau de change de l'avenue Montparnasse, à Paris. Pour y changer en francs français des devises suisses, l'équivalent de 50 000 euros, somme nécessaire à Laurent pour acquérir des fringues – il veut s'installer comme forain.

L'opération de change terminée, nous regagnons notre véhicule, stationné dans une rue voisine, à quelques dizaines de mètres. Je m'installe au volant, Laurent prend place sur le siège passager. À peine la clef tournée, des mains puissantes m'arrachent de mon siège et me propulsent sur le bitume, très dur.

Plusieurs voix hurlent en même temps :

« Police ! Bouge pas, enculé ! »

Tandis que Laurent subit le même sort, à mon tour je me fais entendre :

« Ne touchez pas à mon fils, il n'a rien fait !

— Ferme ta gueule, enculé ! » me répond « gentiment » une voix ennemie.

Le visage plaqué au sol sous la force d'un pied, je sens que l'on entraîne mes mains pour les entraver dans mon dos à l'aide d'une paire de menottes. Pour me dissuader de remuer, les canons de plusieurs gros calibres viennent s'appuyer sur mon crâne et mon visage. Pourvu qu'un fou de la gâchette ne se laisse pas aller !

Quelques secondes plus tard, un condé lance un ordre dans son talkie :

« Vous pouvez sauter tous les autres. On a le chef et son fils ! »

(S'il savait, ce pauvre con ! Chez nous, il n'y a pas de chef.)

Il continue à guider la manœuvre :

« Bon ! On les charge. » Direction : le pavillon de Michel.

Sur le siège arrière d'une vago, me voilà coincé entre deux condés, tandis que Laurent a été « invité » à prendre place dans un autre véhicule. Et c'est un convoi de six voitures qui s'ébranle bientôt, toutes sirènes hurlantes et gyrophares étincelants.

Assis à l'avant, le chef me cherche :

« Alors, Michel, ton voyage en Suisse a été fructueux ?

— De quoi tu parles ? Je n'aime pas la Suisse. Trop de montagnes et trop de verdure.

— Oui ! Avec des montagnes d'oseille ! »

De loin, le pavillon me semble comme en état de siège, entouré de condés en civil, de gendarmes et de flics en uniforme. Deux lardus sont en train de sonder le terrain à l'aide de détecteurs de métaux.

Dans le salon, Ghislaine, sa mère et Sergio sont assis à même le sol, menottés les mains dans le dos eux aussi. Laurent et moi les rejoignons, poussés par notre aimable escorte.

Un filet de sang s'écoule du crâne de Sergio sans que cela semble préoccuper quiconque.

« Ils t'ont frappé ? »

Un condé me répond à sa place :

« Non, Michel ! Il a sauté par la fenêtre du premier étage pour s'arracher. »

Sergio me fait un signe de la tête pour confirmer ses dires.

Le désordre le plus complet règne dans la salle de séjour et le salon. Tous les tiroirs, les placards ont été vidés à même le sol. Le living a même été décollé du mur. Un ouragan n'aurait pas fait plus de désastre dans la baraque, occupée par une quinzaine de condés en armes. Le plus grand, pas loin de deux mètres, fait les cent pas avec un tel agacement qu'il pourrait bien taper dans la snifette (la cocaïne vous met facilement dans cet état). Soudain, il s'écrie :

« C'est impossible qu'on ne trouve rien ! Il est rentré de Suisse hier soir, vers 23 heures. (S'adressant à moi :) Hein ! Tu as bien braqué une banque là-bas ? »

Pas nécessaire de lui répondre.

Soudain, comme pris d'une folie subite, il se saisit du living et le projette en avant. Le meuble s'écroule dans un fracas de verre et de bois brisé.

Je ne suis pas loin de me lever, et Sergio aussi, pour lui apprendre à respecter le bien d'autrui. Mais un coup de pied magistral me renvoie sur mon cul – mon fils subit le même sort.

Les yeux de ma fille fixent intensément le meuble éventré, mon regard se dirige dans la même direction pour apercevoir le morceau de sac en plastique qui dépasse.

Ma fille me dit en gitan :

« Papa ! On est crindo des lovés ! »

À peine le temps de finir sa phrase qu'un condé, ayant vu la même chose que nous, se précipite sur le sac de plastique, l'ouvre et s'enflamme :

« Bingo ! »

Il tend le sac à son chef qui plonge la main à l'intérieur et la ressort en brandissant plusieurs liasses de francs suisses, de dollars et de florins, avant de se tourner vers moi :

« Alors, Michel, d'où il vient ce pognon ?

— Ce sont mes économies.

— Tu les avais placées en Suisse ? Qui se colle aux scellés ? En attendant, les gars, destruction totale de la maison ! Et soyez efficaces, cette

fois ! »

Ses hommes semblaient n’attendre que cet ordre pour se venger de l’affront précédent. Un nouveau séisme s’abat sur la maison, agrémenté de coups de marteau qui viennent fracasser tous les meubles les uns après les autres. La totale.

Une voix surgit soudain de la cuisine :

« Chef, venez voir ! »

Deux secondes plus tard, je suis contraint de les rejoindre.

En entrant dans la cuisine, je vois deux condés à genoux en train de s’affairer devant un trou creusé dans le bas du mur. L’un d’eux en extirpe deux plaquettes de couleur marron, dont une entamée, avant de se tourner vers moi :

« C’est quoi ça ?

— Je ne sais pas.

— Tu te fous de notre gueule, tu ne vois pas que c’est du H ?

— Non, je ne connais pas ce produit.

— Combien il y en a ? demande le chef.

— Au pif, environ 750 grammes !

— À qui cela appartient-il, Michel ?

— C’est ma fumette personnelle, c’est pas interdit ?

— Toute cette quantité ?

— Oui ! Cela m’évite de rencontrer mon dealer tous les jours.

— Et si je te dis que le fournisseur, c’est toi ?

— C’est qui, ton dealer ? intervient un de ses collègues.

— Hacène de Belleville.

— Te fous pas de ma gueule et nous fais pas chier ! On sait que c’est à Laurent. Les gendarmes ont une commission rogatoire contre lui pour trafic de stupéfiants.

— C’est des conneries, la came est à moi ! »

Cette came, je la revendique pour éviter à Laurent de faire connaissance avec le chtar. Le problème, c'est que sa déclaration est la copie conforme de la mienne, mais à l'envers, puisqu'il jure que le chichon est bien sa propriété. Lors de l'instruction, je tenterai plusieurs fois de lui faire entendre raison. Sans succès.

En première instance, nous écoperons chacun de trois ans ferme devant le tribunal correctionnel de Paris, une peine ramenée à vingt-quatre mois en appel. Encore beaucoup trop par rapport au tarif en vigueur pour une telle quantité. Laurent, dix-huit ans tout juste, n'en a pas moins droit à un premier (j'espère le dernier) séjour en prison : on ne fait pas de cadeau à celui qui porte le nom de Lepage.

Alors que je me mets à table pour le shit, le condé continue à compter les billets.

« Chef, annonce-t-il brusquement, il y a exactement 375 bâtons » (plus de 500 000 euros).

Sans plus attendre, ils tentent de me faire également avouer ma participation à l'attaque d'une banque à Martigny, en Suisse.

Ils me narrent comment des braqueurs ont scié les barreaux d'une fenêtre, au premier étage de la banque. Ils ont ensuite passé la nuit dans un bureau en attendant l'arrivée des deux employés préposés à la neutralisation des circuits d'alarme. Les deux quidams ont été coincés à leur arrivée et contraints de conduire les malfrats jusqu'à la salle des coffres. Le coffre principal a été délesté de son trésor, ainsi que le coffre de nuit. Puis les braqueurs ont disparu par une fenêtre donnant sur l'arrière de la banque pour rejoindre leurs véhicules, avec un butin de 2,5 millions d'euros. Tandis que, devant la banque, les employés inquiets de ne pouvoir entrer dans leur lieu de travail faisaient appel à la police.

***

La « perquise » terminée, Claire, Laurent, Sergio et moi sommes débarqués dans les locaux de la BRI, Quai des Orfèvres. Seule Ghislaine est épargnée, par égard pour son jeune âge.

Au détour d’un couloir, j’entrevois les frères Ben Ali et Nordine B., leur cousin. Je feins de les ignorer complètement et eux font de même avec moi. Officiellement, on ne se connaît pas, mais ils sont soupçonnés d’avoir participé au même braquage, en Suisse, et à quelques autres en France, en ma compagnie. La menace d’une mise en examen pour « association de malfaiteurs » plane sur nos épaules, englobant mes deux fils, sans compter le trafic de stupéfiants.

D’après les surveillances des condés de la BRI, nous aurions régulièrement transporté des sacs contenant des armes ou quelques autres marchandises illicites, à bord de voitures volées. Et qu’à chaque fois qu’ils perdaient notre trace, un « braquo » était perpétré. Comme par hasard. À croire que nous étions la seule équipe capable de braquer dans tout le pays et à l’international maintenant !

En plein milieu de mon interrogatoire, un flic entre dans le bureau et m’interpelle :

« Dis-moi, ton fils Sergio, il n’est pas un peu fou ?

— Et toi ?

— Michel, je te dis ça parce que quand on arrête de le frapper avec le Bottin, il nous demande si nous sommes fatigués. »

Putain ! Il tapait mon fils, et ce con venait me raconter ça ! Attaché à ma chaise, je ne pouvais guère faire grand-chose, à part proférer quelques insultes. Ce dont je ne me privais pas.

La fin de la garde à vue approchant, on me conduit dans le bureau du grand ponte de la police, qui désire avoir une conversation avec moi. Il m’invite à m’installer dans un fauteuil plus confortable que les bat-flanc de la cellule de garde à vue. Ce qui fait grand bien à mes côtelettes. Mais le mec ne me laisse pas savourer. Il attaque sans préambule :

« Bon ! Michel, tu es un enculé, ta famille va se retrouver au trou si tu ne te mets pas à table. »

Scié, je reste quelques secondes sans voix, avant de la retrouver :

« Un enculé, ici ? Oui, c’est toi ! Tu sais que les miens n’ont rien à voir dans mes affaires. Allez, je n’ai rien à te dire, fais-moi reconduire en cellule ! »

***

Claire est incarcérée à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis pour un pauvre recel. Elle a eu le malheur d'accepter un cadeau de ma part, un manteau de vison provenant du braquage d'un magasin de fourrures à Orléans. Que bien sûr la police, simpliste, nous attribue à mes fils et moi. Un très mauvais cadeau qui lui coûtera huit mois de prison ferme. Dur pour un simple recel. Mais elle porte le nom maudit.

Laurent et Sergio sont également expédiés à Fleury-Mérogis, ainsi que Nordine B… Djamel et son frère Nordine sont aiguillés vers la prison de Fresnes. Quant à moi, je retrouve une cellule à la maison d'arrêt de la Santé.

Ma fille, âgée de quinze ans, se montre courageuse et assure tous les parloirs, ceux de sa mère, de ses frères, et les miens. Un total de douze par semaine. Pour ses déplacements, malgré son jeune âge, elle utilise une Ferrari qui a échappé aux perquises. Ce qui lui plaît bien.

***

Présenté devant le juge d'instruction pour un nouvel interrogatoire, je ne change pas ma position d'un iota. Il persiste à croire que je me suis rendu en Suisse en TGV, train à bord duquel se trouvait également Nordine B., dans un autre wagon. Nous sommes descendus à Lausanne, où, dans la gare, nous avons repéré les condés. Nous avons cassé la filoche en entrant dans un McDonald's situé face à la gare, dont nous sommes sortis par une porte située à l'arrière.

Il m'est impossible de nier le déplacement en Helvétie, mais je maintiens ne connaître aucun de ces individus présentés comme mes amis. En revanche, il est évident que je reconnais ma femme et mes enfants, qui eux-mêmes affirment n'avoir jamais vus les Ben Ali, pas plus que Nordine B. Et ce malgré les photos où l'on nous voit tous réunis autour d'une même table le jour de l'anniversaire de Laurent, dans notre pavillon.

La seule chose que je veux bien concéder à monsieur le juge, c'est que j'opère des transferts d'argent pour le compte d'un consortium de cuisiniers

français de renom (excusez-moi, messieurs). Cela moyennant un pourcentage sur les sommes rapatriées en France.

« Quel pourcentage ? me demande le juge à la volée.

— Les 3 % correspondant à mon travail. »

(C'est le tarif en vigueur pour ce genre de boulot.)

Le magistrat hésite un instant. Il se demande si c'est de l'humour ou si je me fous de sa gueule. Pour récupérer « mon argent », il faudrait encore que je dénonce les fameux cuisiniers. Inimaginable.

Disons tout de suite que le gouvernement français ne se montrera jamais reconnaissant sur ce coup-là et que l'argent ne me sera jamais restitué… Et pourtant, je contribue à rapatrier de l'argent en France.

Quelques mois plus tard, mes amis et moi obtenons cependant l'essentiel : un non-lieu dans l'affaire du braquage en Suisse, comme pour l'association de malfaiteurs. Les deux frères Ben Ali, Nordine B. et Sergio sont libérés après trois mois de détention.

Laurent sortira dix-huit mois plus tard, bénéficiant de quelques mois de remise de peine pour bonne conduite. Ma propre libération suivra deux mois plus tard. Entre-temps, Claire a demandé le divorce après m'avoir envoyé un courrier. Ras-le-bol de tous ces emmerdements, m'explique-t-elle. Ce que je comprenais parfaitement. Elle n'a plus la force… (J'en profite pour rendre hommage à tous ces épouses, parents, sœurs, frères, enfants qui se voient imposer une vie si difficile.)

Chapitre 21

Adieu la Santé… bon anniversaire ma fille

Devant la porte de la maison d'arrêt de la Santé m'attendent Ghislaine, Laurent, Sergio et Tony, un nouvel ami, rencontré durant mon incarcération. La famille est là, mais je suis désormais sans domicile. Ne voulant pas mettre mal à l'aise la mère de mes enfants, j'opte pour l'hôtel, en attendant de me débusquer un appartement.

La liberté me rend euphorique. Tous les jours, je rends visite à mes enfants, mais une chose m'importe plus que tout : organiser l'anniversaire de ma fille, qui aura dix-huit ans le 10 avril.

En attendant cette date, je dois remonter de l'oseille, ayant prévu de lui offrir une superbe automobile.

Dans l'espoir d'être un peu tranquille, je m'équipe d'une moto, une 850 TDM. Avec un engin pareil, je devrais pouvoir me faufiler dans les embouteillages et rouler en paix. J'ai le tort de croire que ma seule moto mettra assez de distance entre moi et mes poursuivants.

Je suis devenu SDF. Je vais d'hôtel en hôtel. J'ai aussi perdu mes équipiers : Djamel et les deux Nordine sont retombés pour braquage. Et c'est avec Tony que je jette les bases d'une nouvelle association, à laquelle se joint un autre ami, Vincent B.

On ne chôme pas, les services de police non plus. Ils n'ont pas perdu de temps. À croire que je suis le seul bandit digne d'intérêt sur Paris et dans toute la banlieue.

Le jour de l'anniversaire arrive, toute la famille est présente, de même que les amis, Jackie, la femme de Nordine, son amie Délhia et tous les autres. Ma fille a reçu son cadeau et la fête bat son plein. Alors que j'accompagne Ghislaine sur la piste de danse, un malaise m'oblige à

m’allonger. Tout le monde s’affole en pensant à une crise cardiaque, mais ce n’est en réalité qu’une simple crise d’hypoglycémie. Me voilà sur un lit à l’hôpital, sous perfusion, mais les râles incessants de mon voisin, un homme d’un certain âge, me collent une irrésistible envie de fuir. Ce que je fais en arrachant les perfusions, avant de détaler sous les cris des infirmiers.

Moi qui venais de passer les pires moments de ma vie à subir les cris et les hurlements de pseudos ou de vrais malades accros aux tranquillisants, voilà qu’un vieux malade inoffensif réussit à me faire fuir. Ah, il est beau le gangster !

Le quotidien reprend son cours avec ses vicissitudes.

Une nuit, je me trouve en bonne compagnie dans un hôtel de Chilly-Mazarin. Pourtant occupé ailleurs, un bruit, plutôt un son, attire mon attention. Comme un scanner à la recherche d’une fréquence. D’autant plus inquiet que la télé est bien éteinte, je me précipite à la fenêtre, mais ne vois qu’un mur noir.

Une heure plus tard, je raccompagne la femme à une station de taxi de la porte d’Italie et retourne à l’hôtel, où un rendez-vous m’attend avec mon ami Marc.

Je l’informe immédiatement du bruit suspect qui a attiré mon attention pendant mes activités sexuelles et il me fait signe de baisser la voix, tout en m’invitant à sortir de la chambre pour discuter. Nous faisons le tour du parking sans rien apercevoir de suspect. Et pour cause : comme je l’apprendrais plus tard, les gendarmes avaient réquisitionné la chambre mitoyenne.

Le lendemain matin, Tony me réveille à 8 heures, en frappant à la porte. Nous avons prévu de nous rendre dans un magasin de motos pour acheter des cagoules – pour mettre sous les casques.

Direction Villejuif et la RN7, où je laisse le véhicule sous bonne garde, Tony étant trop fatigué pour m’accompagner. Mes achats effectués, je regagne le véhicule en arrivant par l’arrière. Parvenu à la hauteur de la portière, je fais brusquement demi-tour, mon attention ayant été captée par une petite anomalie. Un petit morceau de métal brillant incrusté sur l’essieu arrière.

En m’accroupissant, je découvre une boîte métallique de forme rectangulaire, maintenue par des attaches en plastique comme en utilisent les électriciens. Et c’est en hurlant que je lance à Tony :

« Saute de la vago, il y a une bombe ! »

Pourquoi ai-je pensé à un engin explosif ? À part les flics, je ne me connaissais pas d’ennemis. Mais sait-on jamais.

Mon ami me rejoint précipitamment, s’agenouille et donne son verdict :

« Espèce de con, elle aurait explosé depuis longtemps ! C’est sûrement un bip. Les condés ont dû l’installer pendant que tu tirais à l’hôtel. »

Tout en parlant, il commence à démonter la « chose », tandis que je m’écarte de dix mètres. La prudence n’étant pas un vilain défaut.

Vérification faite, la boîte de métal contenait bel et bien un émetteur de marque Panasonic. Putain ! Les condés ne voulaient pas perdre ma trace.

Nous appelons aussitôt Marco qui me demande de passer le récupérer au plus vite à l’hôtel. Il attend sur le balcon et balance son sac de sport en moins d’une seconde, suivi du mien.

Une fois dans la vago, il ne prononce qu’une seule phrase :

« Fonce à la gare de Lyon, je retourne chez moi. »

Une heure plus tard, il saute dans le premier TGV en direction de Bellegarde. À son arrivée, une mauvaise surprise l’attend : les condés. Lui aussi, prudent pour deux, il les a retapissés, ce qui lui permet de rejoindre sa femme sans attirer l’attention, de disparaître avec elle à bord d’une voiture et de passer tranquillement la frontière suisse.

L’alerte aura été chaude !

***

Au gré d’une virée nocturne, je fais une escale dans le piano-bar tenu par Jackie, la femme de Nordine. Je lui explique que je suis à la recherche d’un appartement, mais pas vraiment en mesure de fournir la moindre feuille d’impôt, ni le moindre justificatif pour une location. Comment annoncer au propriétaire qu’il devra se passer de ces documents ? Lui dire que je sors de

prison ? Le résultat serait le même que celui qu'obtiendrait un mec se présentant pour une embauche après plusieurs années d'enfermement. Immanquablement, il s'entendrait dire une phrase du type :

« Qu'avez-vous fait de telle année à aujourd'hui ? Merci, monsieur, on vous contactera. »

Bien sûr le mec pouvait toujours mettre un cierge à l'église, mais le résultat était là. Pas de location possible pour un ancien taulard.

Heureusement, Jackie est ma bonne fée ; elle en parle à Délhia, croisée lors de l'anniversaire de Ghislaine. Une très jolie fille, grande, fine, des cheveux bruns et de grands yeux noirs, très dynamique. Une femme au caractère bien trempé, qui sans aucune hésitation me propose une chambre avec salle d'eau indépendante dans son grand appartement. Le temps qu'elle me trouve autre chose.

Le lendemain j'emménage chez elle, à Bagnolet, dans le 93. Elle n'ignore pas grand-chose de ma vie, car Jackie l'a mise au parfum, par honnêteté. Au fil des mois, j'apprendrai tout de la sienne et découvrirai son grand courage. Elle n'a vraiment peur de rien, sauf des arêtes de poisson et des seringues.

Merveilleuse hôtesse, elle est par ailleurs très attirante, mais avant de lui faire la cour, je questionne Jackie pour savoir si elle a un mec dans sa vie. La mauvaise nouvelle tombe. Délhia sort avec un brave garçon… qui s'installe lui aussi dans l'appartement quelques jours plus tard. A-t-il pressenti un quelconque danger ? Fort probable, même si je m'efforce de ne plus voir en Délhia qu'une amie.

Un nouveau déménagement s'impose, et Délhia trouve la solution, une nouvelle fois. Elle débusque un appartement dans l'immeuble voisin, ce qui nous permet de continuer à nous voir très souvent et à dîner régulièrement ensemble avec son compagnon. Avec lequel une réelle amitié allait naître. Je ne remercierai cependant jamais assez Jackie de m'avoir permis de rencontrer Délhia qui deviendra plus tard l'actrice principale de ma vie. Quels regrets de n'avoir pas su ressentir les sentiments qu'elle me portait à cette période, aveuglé que j'étais par ma mentalité !

En attendant, la vie met sur ma route une jeune femme employée comme barmaid au piano-bar de Jackie. Quelque temps plus tard, elle insiste pour

emménager dans mon appartement.

Notre vie commune ne durera que trois mois à temps complet. Une cohabitation qui sera stoppée par l'une de ces montagnes russes qui donnent tout son relief à mon chemin.

Entre-temps, je perds mon neveu et ami, Francis Chemith, abattu par la police lors d'une fusillade qui éclate à l'occasion du braquage d'un fourgon blindé en plein quartier de Pigalle. Pas moins de neuf balles dans le corps. Mon avocat m'apprend que les antigangs voudraient bien m'entendre sur le sujet.

Paraît-il qu'un larron se serait enfui de la scène du braquage, qui a également causé la mort d'un autre participant. Mais je ne me présente pas, sachant pertinemment le risque encouru : quelques mois de prison préventive, en attendant de découvrir le vrai fuyard.

La partie de cache-cache prend fin un dimanche matin, alors que je reviens de promener mes deux chiens, accompagné de mon ami Tony. Nous gravissons les quatre marches de l'entrée de l'immeuble, pénétrons dans le hall, j'appelle l'ascenseur… C'est à ce moment que plusieurs mecs armés surgissent de l'escalier de service, rejoints aussitôt par d'autres, jaillissant cette fois d'un appartement. Le traquenard parfait, inutile de faire les présentations.

Pas la moindre chance de s'en tirer. Les condés se jettent sur nous, avant de nous plaquer au sol en nous arrosant des insultes habituelles, doublées de coups de pied et de crosse. La routine, à peine troublée par les aboiements de mes chiens, qui n'ont malheureusement rien à voir avec des rottweillers.

« On monte à l'appartement avec Michel pour la perquise ! » ordonne le chef, non sans avoir vérifié que j'étais bien menotté. La perquise ? Je pense immédiatement au sac de sport rempli de billets de banque dissimulé derrière les doubles rideaux de la chambre. Je vais une nouvelle fois perdre quelque 350 bâtons d'économie ! Que dalle en comparaison de ma liberté envolée.

Mon amie, affolée, ouvre la porte, et un tsunami envahit l'appartement. Quelques secondes de pagaille et une voix venant de la cuisine demande :

« À qui appartient la boîte à chaussures rangée sur le haut d'un meuble de la cuisine ?

— À moi, dis-je. Ce sont mes économies.

— Oui, je vois ça. Tu ne fais pas confiance aux banques ?

— Pas trop ! »

Il se met à compter les billets un par un – je connais le montant exact, mais je ne vais quand même pas lui faciliter la tâche. De plus, il n'aurait aucune confiance en moi.

« Cela fait 45 plaques, dit-il au bout d'un moment. D'où vient cet argent ? Et les initiales écrites sur les billets, que signifient-elles ? »

Silence. Je préfère m'éviter un mensonge.

Un autre condé déniche un scanner sur la table du salon.

« À quoi te sert-il ? me demande-t-il.

— À écouter les délires des cibistes. »

À nous écouter, plutôt, pense-t-il tout haut, et son intuition se confirme lorsqu'un autre flic découvre la liste des codes utilisés de tous les services de police.

Un autre débusque un calibre 38 spécial sous un des coussins du sofa. Encore dix minutes et la perquise est terminée.

Bizarrement, aucun des condés n'évoque mon sac de sport. Pourtant il était bien là avant mon départ. Ma compagne a-t-elle réussi à planquer le magot ? Il ne réapparaîtra jamais. Majax est-il passé par là ? Envolé. Perdu, mais certainement pas pour tout le monde. À mon avis, des condés ont dû très vite poser des congés payés.

Tony, ma compagne et moi sommes transportés jusqu'au siège de l'OCRTIS[8], à Nanterre, sachant qu'une garde à vue peut durer jusqu'à quatre-vingt-seize heures dans le cadre des affaires de stupéfiants.

Dans les couloirs, j'ai l'extrême surprise de croiser Délhia sous bonne escorte. Je l'ignore : pas censé la connaître. Elle m'adresse pourtant un sourire rempli de tristesse, pensant à cet instant plus à ma situation qu'à la sienne.

Les condés essaient de la pousser à bout pour qu'elle leur avoue me connaître, avant de lui demander si elle ne s'adonne pas à la prostitution.

C’est mal la connaître. Elle ne voit pas qui est Michel Lepage, pas plus que Tony ni Vincent. Quant au reste, non, elle ne fait pas la pute.

Elle sera remise en liberté après une garde à vue digne du grand banditisme, mais les condés n’en ont pas terminé avec moi. Ils sont trois à me questionner chacun leur tour.

« Ce matin, qu’est-ce que tu foutais devant l’hôtel Floridor, avenue des Ternes ?

— À quelle heure ?

— 10 heures !

— Impossible, je promenais les chiens dans mon quartier, où vous m’avez serré.

— Ne te fous pas de ma gueule ! Et la poursuite en moto, c’était peut-être ton sosie ?

— Quelle poursuite ? »

Voilà qu’il me narre une course-poursuite invraisemblable, moi pilotant une moto, d’après leurs dires, suivi d’une voiture :

« Devant l’hôtel Floridor, Vincent se trouvait à bord d’une R21, tu étais là pour le protéger, au guidon d’une Yam 850 TDM. Avec une visière opaque, d’accord. Mais on t’a tous reconnu, depuis le temps qu’on te chasse. On n’a aucun doute là-dessus, tu comprends ? Vincent a échangé un sac de sport avec un homme, un Libanais, contre une mallette. À partir de là, vous vous arrachez, on vous filoche, mais vous nous repérez. C’est là que commence la course poursuite… Toi, sur la moto, tu remontes l’avenue de Wagram, tu fais le tour de l’Arc de triomphe et tu t’engages à fond sur l’avenue de la Grande-Armée. Tu grilles plusieurs feux rouges, Vincent fait de même au volant de sa bagnole. Puis tu enquilles le périph. Tu n’as pas le trac, plusieurs fois tu frôles le 220 km/h, tout en slalomant entre les voitures. À la hauteur de la porte de Bagnolet, tu nous largues. On tape le véhicule de Vincent qui finit contre le rail de sécurité. Il quitte la voiture et tente de s’arracher en courant, traversant le périph, tout en balançant tout ce qu’il a dans ses poches. On le rattrape sur la bretelle qui débouche du côté de Bagnolet. Et sais-tu ce que nous avons trouvé dans la mallette que Vincent a balancée ?

— Non et je m’en branle !

— Tu t’en foutras moins devant le juge. Six kilos d’héroïne. D’ailleurs on se demande ce qu’un braqueur comme toi fait dans le trafic de came.

— Eh bien tu vois, toi-même tu le dis ! Je n’ai rien à voir dans ton film.

— OK ! On va se rendre à Bagnolet pour visiter les parkings souterrains. La concierge nous a indiqué que tu y louais un box. »

Je « bats le coup », non sans pressentir une catastrophe monumentale.

Une heure plus tard, le convoi de trois voitures arrive devant la porte donnant accès au sous-sol de la résidence dûment surveillée par trois condés équipés de pistolets mitrailleurs. Trois lardus m’accompagnent jusqu’à mon box, dans lequel se trouve déjà Vincent, également en bonne compagnie.

Un spectacle terrifiant se déroule sous mes yeux, celui d’un arsenal complet étalé sur une couverture. Pistolets mitrailleurs, armes de poing, fusils à pompe, cagoules, gyrophares. Autrement dit, l’outillage du parfait braqueur.

Me désignant du doigt des cartons ouverts et un sac, un condé me questionne :

« Sais-tu ce qu’ils contiennent ?

— Non.

— Quatre-vingts kilos de chichon et trois kilos d’héroïne dans le sac. »

Au cours de l’enquête, il sera révélé que l’héroïne était d’une pureté rare, autour de 92 %. Ce qui m’attira cette question de la part du juge, plus tard :

« Monsieur Lepage, vous vouliez faire mourir les clients ? »

En attendant, c’est le chef de la BRI qui est à la manœuvre :

« Tu reconnais ton matos ?

— Ce n’est pas à moi.

— Tu te fous de ma gueule ? Le propriétaire dit que tu loues le box depuis plusieurs mois. »

N’ayant pas grand-chose à répondre devant cette évidence, je lâche en prévision de la suite :

« Je l’ai sous-loué à un mec.

— Comment s’appelle-t-il ? demande le condé, très intéressé.

— Un dénommé Carlos.

— Des Carlos, ce n’est pas ce qui manque. J’espère que ce n’est pas l’autre con de terroriste. Son nom de famille ?

— Il m’est inconnu. J’ai fait sa connaissance dans un bar par l’intermédiaire d’un pote.

— Un bar arabe, je suppose ?

— Non ! C’était chez des Serbes. »

Il faut toujours suivre l’actualité pour offrir des réponses acceptables. Le condé n’insiste pas trop, d’autant que Vincent, au même instant, mais dans une autre pièce, fait à peu près les mêmes déclarations que moi.

Nous voilà tous les deux transférés dans les sous-sols du palais de justice de Nanterre, où mon ami occupe une geôle mitoyenne de la mienne. L’occasion d’échanger quelques mots pas forcément inutiles pour la suite de l’histoire.

« La mallette était censée contenir cinq lingots d’or, m’explique Vincent. Je devais juste la récupérer et la livrer quelque part à un dénommé Carlos, en échange de quoi je devais toucher cinq barres. »

Message reçu 5 sur 5. Les mecs l’avaient envoyé sur un coup foireux sans l’aviser du véritable contenu de la mallette.

Les condés viennent interrompre brusquement nos bavardages…

Présentés devant une magistrate du Palais de justice de Paris, nous sommes, Vincent et moi, inculpés pour trafic de stups. Comme je suis l’unique locataire du box, j’écope en prime d’une mise en examen pour détention d’armes et de faux documents administratifs, plusieurs cartes grises vierges, cartes d’identité et autres fausses quittances d’assurance.

Détail bizarre dans cette affaire, alors qu’elle avait cerné l’hôtel, la police n’a pas jugé utile de sauter les « Libanais ». Ils sont repartis libres, chargés de quelques millions. Ce qui m’invite à penser que les stups ont monté un beau « travail » pour me faire tomber.

Tony est au passage rattrapé pour un trafic de H dans lequel Vincent et moi sommes écartés. Une histoire qui remonte à plusieurs mois et qui va lui

coûter très cher. Un mec lui a un jour emprunté sa R19, lorsqu'il s'est fait sauter par les stups en sortant d'un box, à Neuilly-sur-Seine, avec dans le coffre quelque 250 kilos de H. Dans le box, il y en avait plus d'une tonne. Tony aura beau clamer son innocence, il prendra trois piges de ballon.

Cette garde à vue m'aura par ailleurs permis de faire une découverte au sujet de ma compagne. Elle m'avait assuré travailler comme serveuse dans un restaurant de Nice, alors qu'en fait elle s'adonnait à la prostitution. Et moi, je n'avais rien deviné. Dès lors, nos rapports changent. Je ne peux plus la regarder comme avant, dans la mesure où elle m'a menti, tout en me faisant courir le risquer de tomber pour proxénétisme, moi qui ai un profond respect pour les femmes. Nous allons désormais jouer à un autre jeu, il faut bien assurer les parloirs pour transmettre les messages, sans oublier les choses plus intimes.

***

Me voilà de nouveau dans une voie de garage, pour un bon moment vu l'addition des délits : la maison d'arrêt de la Santé. Mon cerveau n'attend pas pour entrer en ébullition et se concentrer sur la seule question qui vaille : comment écourter ce séjour ? C'est le fameux optimisme du bandit, que résume parfaitement cette phrase signée Oscar Wilde : « Il faut viser la Lune car, en cas d'échec, on atterrit toujours dans les étoiles. » Ou au mitard, entre quatre murs gris.

La première visite de Ghislaine m'apporte un peu de réconfort, en même temps que les dernières nouvelles, pas toutes bonnes. Sergio s'est fait serrer pour une bagarre. Rien de bien grave, mais des larmes emplissent mes yeux lorsqu'elle lâche en plein milieu de la discussion :

« J'avais retrouvé un père. »

Malgré mes absences, malgré tous les désagréments qu'une vie de bandit procure aux proches, elle dit cependant comprendre mon choix de vie.

La Santé m'apporte un nouvel ami sur un plateau, prénommé Imed. Je le reverrai à l'extérieur, mais nos chemins se croiseront plus souvent au ballon. Lui aussi est du genre turbulent.

Une quinzaine de jours après sa libération, on me demande de quitter la cour de promenade avant l'heure, officiellement pour recevoir la visite de mon avocat. Sauf que je ne le verrai jamais. Un comité de réception musclé me cueille derrière la première porte pour me conduire directement dans un fourgon de transfert.

L'administration pénitentiaire ne m'a pas oublié : la valse des transferts semble vouloir reprendre de plus belle.

Mon petit voyage me conduit à Fleury-Mérogis. Je demande au directeur une faveur : mon affectation dans le même bâtiment et au même étage que mon fils Sergio.

« C'est moi qui dirige ma prison, me répond-il. Pas la mafia ! »

Clair et net.

Sergio est au bâtiment D4 ; il m'affecte au D3. Je l'agonis d'insultes ; il me fait sortir manu militari de son bureau en me promettant le mitard.

Son mitard, je n'ai même pas l'occasion de le tester. Une heure plus tard, un nouveau fourgon cellulaire me transporte vers la maison d'arrêt de Bois-d'Arcy, dans les Yvelines. Où je retrouve une tête connue : celle du directeur, que j'ai croisé en fin de peine à Moulins. Après avoir évoqué quelques souvenirs, il me demande :

« Tu as une idée de la raison de ton transfert ?

— Non, aucune.

— Suspicion d'évasion. »

Encore ! Cette fois, je ne feins pas la surprise, car je n'avais vraiment rien sur le feu.

Le bâtiment F sera mon nouveau domicile. En promenade, je fais la connaissance de Didier Lunel et de Farid Dellys. Au bout de quelques jours, Farid me demande si je veux bien de lui comme codétenu en cellule. Je préfère être seul, mais c'est un gentil mec, très propre et sportif, alors j'accepte. Un prélude à la chance.

Nous consacrons la plupart de nos heures passées hors de la cellule à faire du sport. Le reste du temps, nous nous remémorons nos souvenirs.

Jusqu’au jour où Farid me fait part d’un projet d’évasion qu’il est en train de concocter. Il s’agit pour lui de profiter d’un transfert en train. Un gars est prêt à l’aider, dont il me glisse le nom : Christian Baldéras. Putain, je le connais bien, il est de la même banlieue que moi ! Un mec gentil.

Quelques instants de réflexion, et je fais à Farid une contre-proposition. Un truc que je n’ai jamais tenté jusqu’à présent : une évasion par hélicoptère. Sans la moindre hésitation, mon compagnon de cellule se dit prêt à participer. À mon grand étonnement, en fait, car il risque au maximum cinq piges, sans compter les remises de peine. Cela vaut-il vraiment le coup de s’embarquer dans une pareille aventure pour si peu ? Une évasion par les airs alourdira l’addition en cas de rechute, mais mon compagnon de cellote doit avoir ses raisons.

Un rendez-vous est arrangé avec Christian, sur le stade de football, pour discuter des conditions dans lesquelles il pourrait nous aider à nous arracher au moyen de ce « ventilo ». Lui aussi accepte sans l’ombre d’une hésitation, objectant simplement qu’il n’a ni argent, ni armes pour faciliter cette évasion.

Aucun problème. Sergio, qui a retrouvé la liberté après deux ou trois mois de « vacances », l’assistera dans toutes les phases de l’opération. Mon fils lui expliquera la marche à suivre et fournira matériel et aide financière. L’opération consistera essentiellement à louer un hélico en prétextant un baptême de l’air et à braquer le pilote pour le détourner de sa route et le contraindre à mettre le cap sur la prison. La compagnie choisie est basée sur l’aérodrome de Saint-Cyr-l’École, à quelques kilomètres de la zonzon.

Le jour de l’arrachage est fixé au dernier dimanche du mois d’août, à l’occasion de la promenade du matin…

Note

8. Office central de répression du trafic illicite de stupéfiants.

Chapitre 22

« Il va se crasher ! »

Farid et moi marchons dans la cour de promenade. Didier est à nos côtés, mais il n’est pas au courant de notre plan d’évasion. Avec Farid, nous avons cependant décidé de lui en faire profiter. Quinze minutes avant l’arrivée du « ventilo », je me tourne vers lui :

« Est-ce que tu serais partant pour une évasion ? »

Il me regarde avec un certain étonnement, puis réagit :

« Tu déconnes ?

— Non ! Il sera là dans un quart d’heure.

— Ouais ! Bien sûr que je suis d’accord ! Tu me sauves la vie ! » tranche-t-il avec un grand sourire.

Il a été condamné à quinze « pigettes » pour braquages et il lui en reste encore une dizaine à effectuer : il ne pouvait pas dire non.

Alors que nous guettons le ciel et le bruit d’un moteur, le temps file et l’engin de la liberté tarde à se montrer. Tellement que la voix du maton finit par nous aviser par haut-parleur interposé que la promenade est terminée.

Que s’est-il passé ? Lors du parloir de samedi, Sergio m’a pourtant bien confirmé le jour et l’heure à laquelle nous devions nous tenir prêts…

Dans l’escalier menant à l’étage où se trouvent nos cellules, nous recommandons à Didier de ne parler à personne de notre projet. La déception doit se lire sur nos visages, même si je suis bien placé pour savoir, depuis longtemps, que dans ce genre d’entreprise rien n’est gagné d’avance.

Le lundi suivant, j’apprends le fin mot de l’histoire par ma fille, à l’abri du parloir. Christian a fait défection au dernier moment. Non par mauvaise

volonté : il a contracté une grosse entorse au genou en glissant d'une échelle lors d'une séance de bricolage. Comme quoi, on a raison de dire qu'il faut toujours laisser faire les pros.

Ghislaine m'indique que le nouveau rendez-vous est fixé pour le 4 octobre. Sergio lui a donné l'assurance que Christian sera à son poste, équipé d'une canne s'il le faut. Et s'il le dit…

En fait, heureusement que ce contretemps a fait échouer notre plan. Le directeur de l'aérodrome a dû trouver Christian suspect lors de la réservation. Le jour dit, trois mecs se sont présentés pour louer un hélico. À leur grande surprise, ils ont été appréhendés. Pas de chance pour les forces de l'ordre : il s'agissait de Saoudiens désirant survoler la région en vue d'y acquérir une propriété. La preuve que le délit de faciès peut aussi frapper les riches Arabes.

***

Le temps nous a paru, ces derniers jours, interminable. Enfin, nous y étions, à ce fameux 4 octobre.

Ce dimanche matin, Farid, Didier et moi marchons dans la cour, les oreilles aux aguets, tout en essayant de ne pas montrer de signes d'impatience. Quand soudain, à 9 h 30, le bruit caractéristique d'un hélicoptère se fait entendre. Tout proche, l'appareil reste encore invisible depuis notre position.

Mon cœur s'emballe lorsque l'engin, un Jet Ranger 206, se présente soudain au-dessus de notre cour. J'entre en action en éclatant une brique de lait au sol. Cela fait une énorme tache blanche. Le pilote est sûr d'être sur la bonne cour.

Immédiatement, des détenus agitent les bras en gueulant et en courant dans tous les sens.

Derrière la bulle de l'engin, j'identifie (malheureusement, je ne serai pas le seul) Christian, braquant un calibre sur le pilote. L'inconscient n'est même pas grimé, alors que le nécessaire lui a été fourni par mon fils !

Le pilote fait plonger le « ventilo » vers le bitume, un peu comme s'il allait se scratcher au milieu des détenus. Mais voilà qu'il stabilise l'appareil à un mètre du sol, avec une dextérité saluée par les applaudissements et les cris des détenus.

Comme convenu, je suis le premier à courir vers l'hélico.

J'ouvre la porte et me précipite à l'intérieur, suivi par Didier, puis Farid.

Alors que Christian me remet une arme, j'entends Farid gueuler :

« Non, Belley (le surnom de Philippe Mendy, un gentil garçon avec lequel je jouais au foot), tu ne peux pas monter ! »

Pour avoir simplement essayé, le pauvre écopera de trente jours de cachot. En attendant, le pilote s'en mêle :

« Ne montez pas à plus, il va se crasher ! »

Christian répète la même chose, mais le pilote a déjà remis les gaz et l'hélico s'élève vers le ciel à une vitesse vertigineuse.

Malgré les suppliques du pilote, je lui intime l'ordre de redescendre vers l'une des cours. Mes compagnons, interloqués, me demandent les raisons de cette subite manœuvre.

Sans leur répondre, j'ouvre la porte latérale et pose mes deux pieds sur le patin, tout en tenant d'une main le montant de la porte. Le vertige n'a pas prise sur moi, mais ce vide est impressionnant. La raison de cette action assez risquée est simple : j'ai promis à mon pote Sam de le prendre au passage.

Christian s'époumone à me faire entendre raison en répétant que l'hélico n'est pas en mesure d'assumer la moindre charge supplémentaire. Je finis par l'admettre, ne connaissant rien à ce genre d'engin.

On s'éloigne, laissant mon ami à sa misère, assis à califourchon sur un mur. Un immense malaise m'envahit lorsque je réintègre l'intérieur.

Mais l'urgence reprend le dessus lorsque Christian lâche :

« Putain, impossible de repérer l'endroit où attend la vago. »

Il semble découvrir qu'un repérage par la route n'a rien à voir avec celui qui s'opère depuis le ciel.

« Fais poser l'hélico sur une route et on arrêtera une bagnole, dis-je.

— Là, il y a un terrain de foot juste en dessous ! » annonce à cet instant Farid.

« Pose l'hélico sur ce terrain ! » ordonne Christian.

Deux secondes plus tard, l'engin touche l'herbe en douceur au beau milieu de vingt-deux joueurs en plein match.

Sans attendre, on se précipite tous à l'extérieur, abandonnant le pilote dans son engin. Puis, sous les regards médusés des joueurs et des spectateurs, nous partons en cavalant comme des dératés. À cet instant seulement, je m'aperçois que Christian n'est pas tout à fait remis de sa blessure. Quel courage d'être venu malgré ce handicap ! Bravo, mec !

Nous voilà sur le parking du stade, sauf que toutes les voitures en stationnement sont désespérément vides de tout chauffeur. Vite, sortir de l'enceinte et repérer une voiture. Mais elles roulent beaucoup trop vite pour qu'on ait la moindre chance d'en stopper une sur cette avenue !

La chance nous sourit enfin sous la forme d'une Toyota dont le pilote entreprend une manœuvre pour se garer, à une centaine de mètres. Après une brève cavalcade, nous sommes à sa hauteur, calibres en main, et sommons la conductrice de quitter son véhicule. L'élégante ne panique pas. S'exécutant, elle nous enjoint de ne pas abîmer son auto et de glisser le poste radio sous le siège avant d'abandonner sa Toyota. Souhaits qui seront exaucés, par égard pour cette dame, à qui je prends le temps de remettre son sac à main, posé sur le siège passager. Manquerait plus qu'elle perde aussi ses papiers !

Avec le temps que nous avons perdu, il est trop risqué de rejoindre la voiture qui se trouve à proximité de l'aérodrome. L'alerte ayant certainement été donnée, il nous faut modifier nos plans. Et surtout improviser.

La responsabilité de piloter me revient car je connais bien le coin, et nous voilà partis à l'aventure.

Une demi-heure plus tard, nous roulons sur le périph parisien. Si tout s'était passé comme prévu, je ne devrais plus être avec mes compagnons de fuite. Nos chemins auraient dû bifurquer dès la première voiture de « déquillage », mes amis ayant prévu de me récupérer et de me conduire à ma planque.

Le vol de la Toyota n’a probablement pas encore été signalé, autrement nous aurions déjà eu des ennuis. Plusieurs véhicules de police ont en effet croisé notre route sans que nous soyons inquiétés. C’est une chance parce qu’avec deux calibres pour quatre, nous n’aurions pas résisté bien longtemps.

Une heure plus tard, une jeune fille nous accueille dans la planque de Farid et Didier. Très surprise de voir débarquer quatre bonshommes au lieu d’un, elle nous voit soulagés d’être enfin au « chaud ».

Je dois cependant ressortir et trouver au plus vite une cabine téléphonique. Au bout du fil, Sergio est très énervé de me savoir dans la nature.

Un rendez-vous est fixé non loin de la planque, près d’un marché couvert. Où il me rejoint une heure plus tard en compagnie d’un ami.

Conduits dans l’appartement, ils font connaissance avec Didier et Farid. Sergio en profite pour mettre un « petit coup de ciseaux » à Christian :

« Heureusement que tu étais déjà monté dans un hélicoptère ! Pour te repérer tu es champion ! »

L’autre le prend à la rigolade : depuis que nous avons retrouvé notre liberté, l’ambiance est à l’euphorie. Maintenant, il va falloir savoir la conserver.

Sergio laisse de l’argent et des calibres à mes compagnons d’évasion. À l’heure de la séparation, on se promet de se retrouver trois mois plus tard dans le Sud-Ouest de la France, dans un restaurant que connaît Farid.

Ce rendez-vous n’aura jamais lieu. Christian Baldéras se fera appréhender trois mois plus tard à Orly, dans le Val-de-Marne, alors qu’il se rendait chez une amie. Farid sera interpellé au mois de janvier 1994 et Didier au mois de février de la même année, à Anglet.

***

Mon fils, l’ami et moi prenons la direction de Paris, puis de l’Essonne, où Délhia, encore elle, a dégoté une superbe planque. Une très belle maison, appartenant à Muriel, l’une de ses amies intimes, en qui elle a une totale

confiance. Muriel, sans savoir qui j'étais vraiment, a tout organisé pour faciliter mon séjour chez elle, de manière à ce que les voisins ne me repèrent pas. Elle a par exemple condamné les téléviseurs, sauf dans la chambre qui m'était destinée. Je n'oublierai jamais son accueil, ni celui de ses deux enfants.

Sergio ne s'attarde pas, il doit rejoindre son domicile. Si on le soupçonne un jour d'avoir prêté la main à mon évasion, il aura son alibi. Efficace, si j'en juge par la suite des événements : hormis Christian, aucune des personnes impliquées dans l'opération ne sera inquiétée par la justice. N'en déplaise à certains journalistes qui n'approfondissent pas leurs enquêtes avant de rédiger leurs articles.

Un souvenir impérissable me reste de mon passage dans cette demeure, et encore plus de la première nuit. Le soir même, vers 22 heures, j'ai la grande surprise de voir arriver Délhia, plus belle que jamais, alors que toutes les polices de France sont à mes trousses et peut-être aux siennes. Mon inquiétude est aussi grande pour elle que pour moi, mais notre bonheur efface tout. Quoi d'autre que l'amour a pu la conduire près de moi malgré les risques immenses ?

Nous passons une partie de la nuit à discuter de nos souvenirs, de sa vie, de sa fille et de mon avenir. Et aussi des affaires qu'elle a entreprises avec succès, notamment dans le commerce du pétrole. Avec des amis proches du gouvernement, elle a créé une ONG spécialisée dans l'aide aux pays en voie de développement. Elle y travaille notamment, à titre bénévole, avec le commandant des opérations spéciales pour le Kosovo, Bernard Kouchner. À cette époque, il administre le pays des Balkans tout juste sorti de la guerre et gère en direct un certain nombre de marchés, par exemple celui de la fourniture de groupes électrogènes, dont s'occupe particulièrement Délhia.

Délhia ne voulait pas que je disparaisse dans la nature sans m'avoir revu. Le lendemain matin, lorsqu'elle me quitte, la peine m'envahit. De toute évidence, je suis tombé amoureux d'elle. Je voudrais l'emmener avec moi, persuadé que ma vie est désormais auprès d'elle, mais notre amour restera longtemps platonique, séparés que nous serons par les hauts murs durant de très longues années. Elle se battra pour avoir un permis de visite, que longtemps on lui refusera pour suspicion de complicité.

Dans l’après-midi, je m’installe comme passager à bord d’une Mercedes pilotée par H., dit Riton, un amoureux des chevaux, ami de toujours. Des armes sont posées à même le plancher, deux PM Uzi, des repoussoirs antiarrestation. Sergio est au volant d’une BMW qui nous ouvre la route, avec Poukite à ses côtés. Nous roulons vers le Sud, où je dois rejoindre une planque mise à disposition par mes « cousins ».

Normalement, je dois m’envoler d’ici à quelques semaines pour un pays d’Amérique du Sud. Une destination que les mecs en cavale apprécient. En attendant, il me faut organiser mon passage en Espagne, où je vais tenter de me renflouer en oseille.

Mais Sergio se fait serrer et risque d’être indisponible un long moment si son affaire tient. Un enculé d’indic l’a mis en cause, en même temps que mon beau-fils François, dans un assassinat dont a été victime un dénommé Momo, trafiquant de came aux dires de la police. Lui-même incarcéré pour trafic de H, je le soupçonne d’avoir fait un deal avec les condés sur le dos de mon fils. Le 8 décembre 1995, à l’en croire, Momo aurait reçu un appel de Sergio lui donnant rendez-vous dans un café de Vitry-sur-Seine, devant lequel il l’aurait lui-même déposé. Momo avait les boules en ressortant. Au moment de regagner son véhicule, il aurait été renversé par une auto de marque Renault roulant à moitié sur le trottoir. Il aurait été projeté dans les airs, alors que plusieurs détonations avaient retenti. Il avait lui-même vu à cet instant le canon d’un fusil de chasse braqué dans sa direction, s’était mis à l’abri derrière un véhicule, avant de s’enfuir en courant, pensant que son tour allait venir. Se retournant, il avait vu un homme porter le coup de grâce à Momo. Il avait enfin dévisagé les deux passagers de la Renault, deux hommes qu’il avait reconnus sur photo : Sergio et François.

L’incarcération de Sergio complique mon avenir proche. Impensable, en effet, de quitter le continent avant sa sortie de prison. Il peut compter sur moi s’il décidait d’abréger son séjour. Comme on dit, tel père, tel…

Mon fils me fait cependant savoir qu’il est certain d’obtenir un non-lieu, car l’indic raconte des conneries. Selon son baveux, le talentueux Maître Dehapiot, le témoignage comporte de nombreuses incohérences. Sergio n’a donc pas besoin de mon aide et me conseille de m’arracher au soleil (François et Sergio retrouveront la liberté au bout de deux ans, innocentés).

***

Après deux mois, je quitte ma planque du Sud de la France pour l'Espagne. Un cousin et sa compagne, surnommée l'infirmière, m'ouvrent la route à bord d'une auto.

Un calibre automatique dans la poche intérieure de mon blouson, je suis prêt au cas où des flics zélés feraient mine de vouloir m'intercepter. Rien ne pourrait m'empêcher de poursuivre mon chemin.

Aucun incident à signaler jusqu'au poste frontière de la petite ville de Cerbère, mais mes fesses ont tendance à se contracter à sa vue.

Pourtant, nous passons sans encombre : le douanier est occupé à la lecture de son journal. Notre parcours se poursuit jusqu'à la station balnéaire de Rosas, où mon cousin m'a dégoté un coquet appartement en face du port de plaisance.

Après le dîner, mes accompagnateurs repartent pour la France. Quant à moi, il ne me faut pas une semaine pour m'apercevoir que ma vie ressemble à celle d'un retraité. Encore un peu jeune pour une telle inactivité ! En plus, mes économies ne sont pas assez copieuses pour que je puisse me permettre d'aller jouer au golf tous les jours.

Il faut penser au boulot pour augmenter mon magot, mais il est difficile d'entreprendre des tafs en solitaire. À chaque fois que je sollicite Poukite et d'autres à ce sujet, la réponse est la même : « Attends que les choses se calment pour toi. » Ils en ont de bonnes, pendant ce temps le pognon se fait la malle ! Dommage que Sergio soit au ballon, lui aurait fait bouger tout ce beau monde, c'est une certitude !

Devant cette pénurie de main-d'œuvre, je me résous à contacter un citoyen espagnol vivant à Barcelone, dont j'ai fait la connaissance dans une prison française. Il y purgeait plusieurs années pour le casse d'une grande banque sur la Côte d'Azur.

On bouge bien ensemble et l'argent rentre, enfin !

Par l'intermédiaire de mon cousin, mes enfants me font connaître leur désir de me rendre visite. L'envie ne manque pas, mais je refuse, car ils doivent être sous filature permanente.

Pour maintenir ma forme physique, tous les jours j'effectue mon jogging sur la plage en admirant la mer et les bateaux de pêche. Mes yeux se réhabituent à regarder au loin, me changeant des champs de vision restreints des QHS.

Un jour, c'est la tuile. Avec ma compagne, à qui je n'ai toujours rien dit concernant son ancien « métier » (chaque chose en son temps), nous quittons le restaurant du bord de mer dans lequel nous venons de déjeuner. Nous marchons sur le paseo en direction de notre appartement, lorsqu'une moto s'approche à vive allure. Le passager arrière arrache le sac en bandoulière de mon amie sans que j'aie le temps de réagir. L'engin accélère aussitôt et disparaît dans une rue. Une catastrophe : tous nos documents administratifs se trouvent dans le sac de plage.

Trop dangereux désormais de conduire, au risque de tomber sur un barrage antidrogue ou antiterroriste. J'opte pour les transports en commun. De passage à Rosas, mon cousin se voit charger de contacter Poukite, afin qu'il me fournisse de nouveaux papiers. Quelques jours plus tard, appelant comme toujours depuis une cabine téléphonique, j'apprends que Poukite est réticent pour faire le déplacement. Je lui en tiendrai longtemps rigueur. D'autant qu'il a contacté Délhia pour lui dire que j'exigeais que ce soit elle qui se charge de cette mission. Malgré les risques encourus, elle a accepté et demandé des précisions sur l'endroit où elle devait me rencontrer. Et c'est par téléphone (grande imprudence) que Poukite lui a annoncé qu'elle avait rendez-vous avec moi à la gare de Figueras, le dimanche 6 avril 1993 à partir de 10 heures du mat.

Pour une fois, Délhia déroge à son habitude : elle est à l'heure au rendez-vous. Malheureusement…

***

6 avril 1993. L'autobus me conduit sans peine de Rosas jusqu'à la gare de Figueras. Par mesure de sécurité, je passe à pied devant la gare, continuant mon chemin avant de pénétrer dans un magasin d'électroménager. Comme n'importe quel client, je m'intéresse aux

appareils de toutes sortes pendant un bon quart d'heure, avant de ressortir par une porte donnant sur l'arrière. Sans rien remarquer de suspect.

Et pourtant.

Étant encore un peu en avance, je prends le temps d'avaler un café dans un bar situé en face de la gare, l'ayant en point de mire. De là, je vois Délhia arriver et s'installer à une table de la terrasse du café de la gare, avec S., son compagnon. Plus surprenant, elle a aussi amené N., sa fille de neuf ans.

En quittant le café, je traverse la rue devant une Citroën XM qui s'arrête pour me laisser passer. Machinalement, mon regard se porte sur la plaque d'immatriculation. Putain, elle se termine par le chiffre 78, le département du SRPJ de Versailles. Mon cauchemar !

Avec tous ces touristes dans le coin, c'est peut-être une fausse alerte. Mes yeux se dirigent vers le chauffeur, dont le visage ne me dit rien.

Pourtant, je le connais : c'est un commissaire, précisément le patron du SRPJ. J'aurais dû être plus physionomiste sur ce coup, ma vie aurait peut-être été tout autre.

Après les embrassades, mes amis me rassurent : ils ont veillé à déjouer une éventuelle filoche. De Paris, ils ont pris l'avion pour Perpignan, pour y passer la nuit dans un hôtel, avant de prendre la route de l'Espagne à bord d'une voiture de location.

Très difficile de perdre les condés lorsqu'ils sont sur la piste de quelqu'un, je suis bien placé pour le savoir. Même le plus malin ne parviendrait pas à les retapisser !

Nous rejoignons mon appartement sans la moindre alerte. Quelques minutes de discussion dans l'appart et je propose d'aller déjeuner dans un resto en bord de mer.

Au moment de partir, d'instinct, j'attrape mon calibre sur le haut du meuble du salon et le glisse dans ma ceinture, sous ma chemise. À ce moment, je croise le regard de Délhia, semblant me demander de ne pas me « charger » ; sa fille a remarqué mon geste et interrogé des yeux sa mère. Sans hésitation, je me déleste du « puska » et le remets à sa place ; le visage de Délhia s'illumine.

Cinq cents mètres nous séparent du port. Nous avançons parmi les touristes, mon bras droit entoure les épaules de N., la petite est très contente de me voir et je plaisante avec elle au sujet de son assiduité au piano, comme si nous étions dans une situation « normale » – je l'ai surnommée « le petit Mozart », car elle s'initie à cet instrument depuis son plus jeune âge.

Sans que je le remarque, le vide se fait progressivement autour de nous. Plus une voiture alors que c'était un défilé incessant quelques minutes auparavant. Plus un touriste sur le paseo. Seuls au monde, nous aurions pu nous croire dans une scène de cinéma, mais la réalité nous rattrape. Des voitures de police arrivent de tous côtés pour nous encercler. Une en particulier, qui déboule à contresens et vient s'immobiliser après un spectaculaire demi-tour effectué au frein à main, avant que n'en surgissent trois hommes armés.

Pas besoin d'un dessin pour comprendre que le péril guette d'autant qu'ils braquent leurs armes dans notre direction tout en braillant. M'arracher ? J'ai déjà lâché l'épaule de N. et m'apprête à courir, avant de réaliser qu'une meute de condés cavale vers nous. Rien à faire.

Pour ne pas mettre en danger la vie de mes compagnons, je reste tranquille. Qui sait, si j'avais été armé, dans le feu de l'action nous serions sans doute tous morts. Je remercie encore N., qui sans le vouloir nous a peut-être sauvé la vie.

Une fois maîtrisé et menotté, je prends deux ou trois coups de poing dans la gueule, accompagnés de sonores « hijo de puta ». Une insulte dont j'avais déjà capté le sens, comme tout bon émigrant.

Même la fille de Délhia a droit aux menottes, alors qu'elle est mineure, et nous voilà transférés au poste de police de Figueras, toutes sirènes hurlantes.

Des flics français, présents lors de l'arrestation, ne tardent pas à venir m'interroger, non sans me signifier mon mandat d'arrêt. Et, bien trop tard, je reconnais le pilote de la fameuse XM sur laquelle j'ai failli buter.

Certains journalistes expliqueront que Délhia était ma femme d'affaires et qu'elle blanchissait mon argent. En citant les policiers, ils diront aussi que c'est elle et son compagnon qui auraient conduit les decs jusqu'à moi,

d’écoutes téléphoniques en filatures. Une hypothèse, car dans le même temps, mon passeport et ma carte d’identité ont été retrouvés dans une cabane abandonnée sur la plage de Rosas, à la suite du vol dont nous avons été victimes. La Guardia Civil, avec l’aide des services de police français, a facilement pu mettre un nom sur les photos, même si j’avais pris soin de laisser pousser ma barbe et de décorer le haut de mon crâne d’une tonsure artificielle. À partir de ces éléments, toutes les cabines téléphoniques de Rosas et de Figueras ont été mises sur écoute, tandis que mon portrait était diffusé à toutes les unités et autres patrouilles.

Nous couchons tous au poste de police, y compris N. qui dort sur un lit de camp dans un bureau, près de sa mère. J’entends encore le commissaire proposer à la petite de l’emmener déjeuner au restaurant et elle lui répondre : « J’irai pas avec toi car tu veux me faire parler. Je reste avec ma mère. De toute façon, je ne suis pas majeure tu n’as pas le droit de me poser des questions. »

Une future avocate ?

Elle avait de qui tenir.

Du coup, les condés espagnols nous enlèvent les menottes et nous déjeunons (sous bonne garde) de plats cuisinés accompagnés de vin rapportés d’un restaurant, sur le bureau du commissaire. Cela change des sempiternels casse-croûte des gardes à vue en France.

Je ressasse le film des derniers événements de ce week-end prolongé du 1er avril. Pour les condés, c’était le jour du gros poisson ; pas pour moi. Manque de chance supplémentaire, le juge était absent pour cause de vacances. Il nous faut attendre trois jours avant d’être présentés au tribunal !

Au quatrième jour, les femmes sont libérées, aucune charge n’étant retenue contre elles – cela aurait sans doute été différent si mon arrestation avait eu lieu en France.

Encore une fois, le cours de ma vie me sépare de Délhia.

S. est incarcéré à la prison de Figueras en attendant son extradition pour la France, qui le réclame pour une affaire de trafic d’autos. Pour peu de temps, en fait, car l’Espagne ne retiendra aucune charge contre lui. Quant à moi, j’emménage sous le même toit pour quelque temps, contraint de payer ma dette aux Espagnols pour le calibre saisi dans l’appart. J’ai droit à un

traitement spécial, autrement dit à l'étiquette FIES, une sorte de DPS à la mode espagnole. Un privilège en général réservé aux membres de l'ETA.

Je ne reste que quatre jours dans cette taule, avant mon transfert vers la prison de Granollers, une ville située à une trentaine de kilomètres de Barcelone. Accueilli au quartier d'isolement, seul en cellote et en promenade, comme en France, je découvre les parloirs dotés d'hygiaphones où l'on parle à ses visiteurs à l'aide d'un combiné téléphonique.

L'administration pénitentiaire espagnole est cependant en avance sur son homologue français. Les détenus ont droit à deux parloirs « intimo » par mois. La visite se passe dans un petit studio équipé d'un lit, d'une salle de bains et d'un petit salon. On peut y rester trois ou quatre heures avec sa compagne ou bien avec les membres de sa famille. Les droits civils ne sont pas bannis en détention, ce qui fait que les prisonniers, prévenus comme condamnés, ont le droit de voter, de jouer à la loterie et au loto sportif. Il existe même des prisons mixtes où les couples mariés peuvent purger leur peine ensemble, au cas où ils seraient tombés tous les deux à propos de la même affaire : ils ne sont séparés que la nuit, où chacun doit regagner sa cellule…

Deux mois plus tard, comme tous les extradables, je rejoins Madrid, où j'atterris à la prison de Carabanchel. Je suis la file de détenus, lorsqu'un maton me lance :

« Lepage, au labotorio ! »

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Un taulard me décrit l'endroit désigné avec un relent de peur dans la voix. Le « labotorio » se trouve au sous-sol. C'est là que Franco faisait torturer les opposants, et aussi quelques droit commun.

Putain, quel choc en découvrant ma cellule ! Elle ressemble à des oubliettes, avec en guise de porte une grille munie d'énormes barreaux.

Le lendemain, je reçois miraculeusement la visite de mon avocat Philippe Dehapiot, qui a fait le déplacement depuis Paris. Il est outré lorsque je lui décris mon lieu de détention.

« Si le directeur de la zonzon ne me sort pas de ce trou, je lui fracasse un maton. » Tel est le message que je lui demande de transmettre aux autorités.

Message bien reçu apparemment, car le soir même, je vois surgir un escadron de furieux tout de vert vêtu, calibres en main : la Guardia Civil. Ils se comportent exactement comme leurs homologues français, proférant les mêmes insultes, « hijo de puta », « morricone » et j'en passe. Tout en pointant leurs armes dans ma direction.

Les poignets menottés, je suis transféré vers le pénitencier de Meco, près d'Alcalá de Henares, la ville de Cervantes, où m'attend un nouveau quartier d'isolement.

Chapitre 23

Une visite des services secrets

Mes deux compagnons de promenade sont de nationalité espagnole. Fervents amateurs de « chino », ils fondent l'héroïne pour la sniffer. À voir l'effet, mortel. Un fléau : 98 % des détenus espagnols se cament, quel que soit leur âge.

Très vite, on m'explique pourquoi je suis catalogué FIES, ce statut spécial qui me vaut de croupir au QI. Un document provenant des autorités pénitentiaires françaises stipule que, lors de mon évasion en hélicoptère de Bois-d'Arcy, un surveillant aurait été tué par balle. Je comprends mieux la méfiance de l'administration pénitentiaire espagnole à mon égard. Une petite vengeance de la France.

En Espagne, les détenus sont classés par grades. Je suis actuellement estampillé « primer grado ». Selon ma conduite et pas avant deux ans, je pourrai passer au « segundo grado ». La dernière marche, c'est le « tercero grado ». À chaque changement de grade, le règlement s'assouplit pour le détenu.

Ce statut ne m'empêche pourtant pas d'avoir le droit de sortir en cours de promenade de 8 heures à 19 heures, parfois plus selon les prisons, et de vaquer avec tous les autres détenus. Je peux même participer aux activités. La journée est coupée par une pause-sieste, laquelle est pour ainsi dire obligatoire. Soleil oblige.

L'Espagne est vraiment le pays du ballon rond, car chaque prison forme son équipe de football. À charge pour eux de la représenter lors d'un championnat inter-prisons, qui les amène à se déplacer dans tout le pays. Un grand nombre d'établissements est même équipé d'une piscine (presque olympique). Malgré mon statut de FIES, je peux en profiter une fois par

semaine. L’administration pénitentiaire française n’en est pas encore à ce stade. Pas avant cent piges !

J’ai aussi la possibilité de téléphoner chaque jour à ma famille, comme tous les détenus, prévenus et condamnés. Nous sommes en 1993, et c’est toujours interdit en France pour les prévenus.

Quelques mois plus tard, je suis traduit devant le tribunal de Gerona. Au-dessus duquel veille un hélicoptère en position stationnaire. Sécurité. Les faits qui me sont reprochés sont considérés comme extrêmement graves dans ce pays ; ils sont punissables de neuf années d’emprisonnement, plus trois ans si l’arme a été introduite en contrebande – il est préférable de bosser avec du matos local.

Mon avocat me demande si j’accepte l’arrangement du « fiscal » (sorte de procureur), soit sept ans de prison sans jugement. Si je repousse cette « offre », je risque d’écoper du maximum de la peine en vigueur, douze années. Le calibre est là, je ne peux le nier. Alors « j’accepte » les sept piges. Dur à avaler.

Une peine qui doit être exécutée avant l’extradition vers mon pays, les autorités françaises n’ayant pas oublié de déposer leur demande dans le délai légal. Mais dans leur précipitation, elles ont omis de faire la demande pour trafic de stupéfiants. Une bévue qui me sera favorable.

***

Quelques mois plus tard, à l’aube, je suis tiré de la douceur de la détention et conduit vers la zone réservée au dispatching des prisonniers. Peu de temps après me rejoignent six autres détenus français. Que faisons-nous là de si bonne heure ? La question est sur toutes les lèvres, jusqu’au moment où une voix se fait entendre, celle de cet Algérien-Marseillais spécialiste de l’évasion, six réussites à son actif, un record.

« Qui a bavé ? » demande-t-il à la cantonade.

Immédiatement, je vois à quoi il faisait allusion, ayant l’habitude d’une telle situation.

À quelques mètres de moi, le directeur de la prison discute avec des mecs de la Guardia Civil, visiblement de choses sérieuses. Je ne comprends rien à ce bordel, encore moins lorsqu'ils viennent m'extraire pour me raccompagner dans ma cellule.

J'apprendrai plus tard qu'un des cousins du roi de l'évasion s'était fait serrer à l'aéroport de Madrid alors qu'il tentait de louer un hélico. Dans ses bagages, deux calibres, une grenade et un plan détaillé de la prison. Par chance, ma cour de promenade ne figurait pas sur ce plan, raison pour laquelle on m'avait écarté…

Trois ans que je traîne les pieds dans cette taule lorsqu'un événement se présente sous la forme d'une modification du code pénal espagnol. La peine encourue pour la possession d'une arme est désormais de trois années d'emprisonnement. Un mec se faisant choper avec trois armes risquerait de morfler de neuf années.

Ma peine de sept ans se voit donc automatiquement commuée. En comptant les remises de peine, je suis libérable immédiatement, comme vient me l'annoncer, un brin affolé, mon avocat espagnol :

« Michel, l'extradition est pour bientôt. Dans deux jours maximum. »

Une catastrophe. D'abord parce que je suis sur un projet d'évasion assez sérieux avec un compagnon mafioso sicilien. Ensuite parce qu'il est possible que je sois libéré dans les six mois, ayant purgé les quatre ans de détention provisoire, soit le maximum. Les prévisions de mon avocat se révèlent exactes. Deux jours plus tard, à 6 heures du matin, je prends place à bord d'une Ford Scorpio, escorté par trois flics espagnols en tenue civile, plutôt sympas au demeurant.

Vers midi, j'atterris dans une caserne de la Guardia Civil de la ville d'Irún, devant être remis aux autorités françaises dans le courant de l'après-midi.

Nous roulons maintenant en direction du poste-frontière, et ce transfert qui s'annonçait tranquille prend une tout autre tournure.

« Que se passe-t-il là-bas ? » demande le chauffeur. Là-bas, c'est le premier péage après la frontière, et le spectacle qui s'offre à nous est hallucinant. Toutes les automobiles sont à l'arrêt, leurs conducteurs et

passagers figés sur place, de même que l'ensemble des préposés aux caisses. Les hommes du GIGN, cagoulés, ont pris l'endroit d'assaut.

Un condé espagnol se tourne vers moi, interloqué :

« Mais qui es-tu ? »

En guise de réponse, je hausse les épaules, tandis qu'un gendarme fait signe au conducteur de s'arrêter. À partir de cet instant, tout s'accélère. Des mains puissantes m'extirpent de la banquette, sans respect pour mes fringues, et me voilà traîné vers un autre bâtiment. Le procureur de la République de Bayonne est là pour me recevoir et me signifier mes différents mandats d'extradition. Il ne cache pas son embarras en s'apercevant au passage que l'un d'eux manque à l'appel. Par principe, je refuse de signer, ce qui ne change rien à l'affaire. Je l'entends ensuite ordonner mon transport vers la maison d'arrêt de Bayonne, en attendant mon transfert vers Paris.

Le temps de mobiliser une escorte de douze gendarmes, et me voilà quelques jours plus tard dans le train. Pas moins de trois compartiments ont été réquisitionnés pour ce « voyage ». Avec interdiction aux voyageurs de circuler dans le couloir.

Comment expliquer qu'en arrivant à la Santé j'échappe aux quarante-cinq jours de mitard réglementaires après toute évasion ? La prescription, peut-être. Mais pour l'instant, je ne pense qu'aux retrouvailles avec mes enfants. Un vrai bonheur. En attendant que Délhia ait le droit de me rendre visite.

***

L'heure des procès arrive deux semaines plus tard.

Le premier à venir concerne l'arsenal découvert dans le box de Bagnolet et se passe au TGI de Bobigny, en Seine-Saint-Denis. Ma famille est là pour me soutenir, ainsi que Délhia. L'audience se déroule plutôt bien, normal, dans la mesure où le matos ne m'appartenait pas. Mon avocat, Maître Philippe Dehapiot, a par ailleurs relevé un vice de forme. Une perquise effectuée dans le box en dehors de ma présence. Ce qui me donne

l’occasion de découvrir ce que peut être un tribunal mettant en application le code de procédure pénale.

Résultat : les huit années écopées par défaut pour l’arsenal passent à la trappe. Un grand soulagement, j’espère de bon augure pour l’affaire de came.

Puis vient le procès de l’évasion devant la cour d’assises de Versailles, dans les Yvelines. Mes complices ont déjà été condamnés : Farid s’en est tiré avec une pigette, Didier a pris le double. Pour Christian, l’addition a été plus lourde, quatre années de prison ferme. Pas si sévère si l’on se réfère à d’autres évasions, mais je crains le pire pour ma pomme. Non seulement on me présente comme l’organisateur de cette évasion, mais mon CV, plus que noir, ne plaide pas en ma faveur.

À ma grande surprise, le président de la cour d’assises commence par me recevoir dans un parloir avocat, au niveau de la souricière. Il aurait dû me rencontrer un mois plutôt, ainsi que la loi l’exige, et s’excuse presque de ne pas l’avoir fait. La cause : un surplus de boulot, notamment la préparation du procès d’un jeune Russe accusé d’avoir assassiné toute sa famille.

Le voyant dans de si bonnes dispositions, je lui glisse que mon procès, à côté, « c’est de la rigolade ». J’en rajoute en vantant notre principal mérite : nous nous sommes évadés sans faire couler une goutte de sang. Il en convient, et l’audience commence sous les meilleurs auspices.

Première question du Président :

« Pourquoi vous êtes-vous évadé ? »

À question idiote, réponse idiote :

« J’ai vu un taxi passer et je suis monté ! »

Les matons présents sur les lieux témoignent en ma faveur. Puis c’est au tour de Sergio d’être appelé à la barre. Une frayeur m’envahit lorsque j’entends le président annoncer qu’il est recherché. Finalement, cela se révèle être une erreur.

« Que diriez-vous de votre père ? » lui demande le président.

Sa réponse, on ne peut plus courte, est pleine d’émotion :

« C’est mon père, je l’aime. Je n’ai rien de plus à dire. »

L’avocat général se met au diapason du président, avec un réquisitoire dépourvu de toute haine, au terme duquel il demande une peine de deux à quatre années.

Les jurés, pris par l’ambiance du procès, optent finalement pour une condamnation de deux années d’emprisonnement. Il me reste maintenant une carte à jouer pour recouvrer la liberté : les autorités françaises ont omis de renouveler la demande d’extradition dans le délai légal. Ayant effectué une année de détention depuis mon retour d’Espagne, ayant par ailleurs reçu plus d’un an de remises de peine de la part de l’administration pénitentiaire espagnole, je peux prétendre à une libération immédiate.

Sur le conseil de mes défenseurs, Philippe Dehapiot et Pierre Haik, je n’ai pas fait traduire en français le document espagnol justifiant les 525 jours de remises de peine. Nous avons attendu la veille du procès pour le confier à un traducteur assermenté… que je vais maintenant faire valoir. Avec effet presque immédiat : après sept jours d’une attente infernale, tous les jours sur le pas de la porte à attendre un ordre qui n’arrive pas, je suis remis en liberté au huitième jour, à minuit, après que le chef de détention eut relu deux fois le document. Il pensait que c’était un faux et avait bien du mal à avaler ma remise en liberté après une telle évasion.

Aucun membre de ma famille ne m’attend cette nuit-là devant la porte de la zonzon, car personne n’a été prévenu de ma libération. La navette de la pénitentiaire me dépose devant la gare la plus proche. Elle est fermée. J’ai de l’argent, mais pas de pièces pour le téléphone, pas plus que de carte. Alors, je commence à marcher le long de la nationale, espérant un taxi qui ne vient pas. Soudain, des néons éclairent la nuit : un bar de nuit d’où je peux téléphoner à Délhia. Elle vient me chercher au plus vite, non sans avoir prévenu mes enfants. Rendez-vous chez Sergio, qui a le don pour improviser les fiestas. Il faut fêter ça. Et profiter de cette situation qui pourrait ne pas durer, si d’aventure ils remettaient la main sur le mandat d’extradition manquant !

Je m’octroie un mois avant de faire mes adieux aux miens. Trente jours avec Délhia, un pur bonheur. Mais déjà je dois aller me mettre à l’abri au soleil, et me revoilà en route pour l’Espagne. Là-bas, au moins, je ne serai pas à la merci du premier contrôle de police venu.

Pour lieu de villégiature, je choisis la petite ville balnéaire de Villanueva y Geltrú, à une trentaine de kilomètres de Barcelone. Mes enfants pourront venir me rendre visite en toute quiétude, sans avoir besoin de se cacher. Et Délhia m'y rejoindre lorsqu'elle aura réglé ses affaires.

***

Tout se passe pour le mieux pendant quelques mois sur le territoire ibérique, jusqu'à l'accident…

Mon ami Jacques E. à mon côté, je roule sur l'autoroute remontant d'Algésiras vers Barcelone. Ce parcours, je l'ai maintes fois emprunté et je franchis le péage de Puçol, au nord de Valence, sans encombre. Sauf que cette nuit-là, une très mauvaise surprise nous attend.

Je ralentis pour me présenter à la caisse et payer mon écot lorsqu'une voiture de la Guardia Civil se met en travers du passage pour nous bloquer la route, de l'autre côté de la barrière. À peine ai-je enclenché la marche arrière qu'un autre véhicule 4 × 4, arrivé de nulle part, vient me couper toute possibilité de retraite. Un autre surgit, équipé d'une mitrailleuse, canon braqué sur la voiture. Putain, ils nous prennent pour des mecs de l'ETA !

Les condés nous ordonnent de descendre du véhicule.

« Tu tienes armas ? me demande l'un d'entre eux.

— No, soy turista[9]. »

Il me palpe sous la protection d'un de ses collègues armés d'un PM. Jacques subit le même sort et doit répondre à la même question. Puis ils se mettent à fouiller le véhicule.

Alors qu'il vient de soulever la banquette arrière, l'un des gardes rugit :

« Armas ! »

Aussitôt, le canon du PM fait pression sur mon ventre, tandis que l'on me passe les menottes. Surpris, mais pas au point d'oublier l'essentiel.

« Jacques, je me mange les armes ! » hurlais-je, interrompu sur-le-champ par l'un des condés, qui visiblement « entravait » le français :

« Hijo de puta, cierra la boca[10] ! »

Je m'exécute immédiatement, ayant pris la mesure de leur nervosité depuis la découverte des deux calibres, de plusieurs brassards « Policia » et de deux gyrophares. Une nervosité explicable, dans la mesure où l'un de leurs collègues a été abattu quelques jours plus tôt par un ressortissant français.

Le lendemain matin, je vois débarquer des condés en civil au commissariat de Puzol. La première question, une habitude ici, concerne les Basques :

« Les armes étaient-elles destinées aux gens de l'ETA ?

— Non, monsieur, je devais les livrer à un voyou italien.

— À quel endroit avais-tu rendez-vous avec lui ?

— À Barcelone, à l'hôtel Plazza.

— À quelle heure ? »

Les aiguilles de sa montre marquaient 9 h 55. Je répondis :

« À 10 heures ce matin. »

Un autre condé intervient :

« Laisse tomber, este hijo de puta[11] se fout de notre gueule. »

Deux heures plus tard, Jacques et moi sommes écroués à la prison de Picassen, près de Valence. Et, chose impensable en France, nous sommes placés dans la même cellule.

Jacques n'effectue pas plus de dix-neuf jours de prison, dans la mesure où je prends les armes à mon compte – en France, il aurait écopé de la même peine que moi.

Comme lors de mes autres détentions, je me colle avec des gars de l'ETA et deux Français, trafiquants de chichon. Le temps passe, lorsqu'un jour se produit l'un de ces événements incroyables que l'on ne voit que dans les films, et dont je n'aurais jamais pensé qu'ils puissent m'arriver.

Je suis convoqué et accompagné dans le bureau du directeur de la zonzon, où se trouvent déjà une femme et deux hommes, dont l'un porte une épaisse barbe. Le directeur se retire juste après mon arrivée, laissant à la femme le soin de se présenter, ainsi que ses deux compagnons.

Je ne me souviens plus de leurs noms, peut-être des faux, mais j'ai bien retenu le nom du service auquel ils étaient censés appartenir : le barbu affirmait faire partie des services secrets espagnols et les deux français de la DGSE[12].

C'est la femme qui mène l'échange :

« Nous te rendons visite car deux de tes amis nous ont fait savoir que tu serais prêt à coopérer avec les services secrets espagnols. »

Immédiatement, je tique, doutant du fait que mes amis puissent m'envoyer des condés. Je la laisse cependant m'expliquer le pourquoi de cette visite :

« Comme vous fréquentez les gens de l'ETA en prison, peut-être se sont-ils laissés aller à partager quelques petits secrets avec vous. »

Là, je restai perplexe. Ces mecs de l'ETA étaient de vraies tombes et ne vivaient pratiquement qu'entre eux. Le seul secret qu'ils ont bien voulu me confier, c'est celui de la pelote basque. Et encore !

La gonzesse continue :

« Tu sais, si tu fournis des renseignements aux Espagnols, tu pourrais bénéficier de largesses de la part du gouvernement espagnol. »

Je tends l'oreille à nouveau, ma volonté de me soustraire à la zonzon, même espagnole, étant intacte. Et tente de les prendre à leur propre jeu :

« Bien sûr, les gars me parlent. Pour aller plus loin avec eux, il faudrait que je sois en liberté.

— Cela ne marche pas comme ça, répond la femme. Tu nous donnes des renseignements et tu bénéficies de remises de peine. Pourquoi dites-vous toujours "ils". Vous ne connaissez pas leurs noms ?

— Si, bien sûr ! Je ne vous les donnerai qu'une fois le nez dehors. Pas avant. »

Elle regarde les deux autres, et c'est l'Espagnol qui prend la parole, avec un fort accent :

« Laissez tomber, il raconte des conneries. Il ne sait rien. »

Puis il se lève et quitte la pièce en me jetant un regard très noir – il ne ferait pas bon tomber un jour dans ses pattes.

Les deux autres réajustent le tir.

« Dans la came, tu connais du monde ? » demande le mec.

Toujours dans la perspective de pouvoir m'arracher :

« Bien sûr !

— Des mecs qui trafiquent gros, pas quelques kilos.

— Oui, je connais des transporteurs.

— Des dépôts avec du tonnage ? » questionne la femme.

Toujours bon prince :

« Oui, de très grosses quantités.

— Tu pourrais nous y conduire ? »

Quelques secondes de réflexion, puis :

« Pour cela, il faudrait me mettre dehors afin que je puisse reprendre contact avec les bonnes personnes. »

La femme rétorque avec un sourire :

« Tu n'as pas compris, cela ne fonctionne pas comme ça. »

Voulant retrouver la liberté à tout prix, je tente alors un dernier coup de poker :

« Vous pouvez me lâcher en compagnie de l'un de vos agents. »

Le mec, réplique, en se marrant :

« Tu nous prends vraiment pour des gagas. Tu vas te manger des années tellement tu es con de ne pas vouloir marcher avec nous. »

Sur ces mots, ils se lèvent tous les deux et m'abandonnent à mon sort.

La tentative aurait été magnifique, si elle avait été muée en coup gagnant. Quelques années plus tard, un article paraîtra dans un journal espagnol mais cette histoire avait été transformée. On m'aurait contacté pour éliminer des gens de l'ETA, j'aurais refusé, mais proposé de fournir des tueurs arabes. Un truc de dingue.

Une connerie qui aurait pu me coûter la vie, car les autres ne rigolent pas : n'étant pas en manque d'explosifs, ils te placent facilement une bombe sous ta bagnole.

Que ces messieurs ne s’inquiètent pas : j’ai accepté de parler avec les condés dans l’unique but de chercher une ouverture. Sans jamais trahir ma mentalité.

***

Finalement, mon avocat obtient ma remise en liberté après six mois d’enfermement. Les autorités judiciaires espagnoles admettant que cette détention provisoire était exagérée pour quelqu’un qui risquait une peine maximale de trois années.

Je quitte la prison sous contrôle judiciaire, après avoir donné comme adresse, avec son accord, celle de mon avocat et versé une caution de deux millions de pesetas. Plus quatre au baveux qui le méritait.

Je retrouve une nouvelle fois mon appartement de Villanueva y Geltrú ; le bruit des vagues efface rapidement les coups de gueule permanents de la zonzon et le bruit incessant des chasses d’eau. Je n’ai jamais trouvé cette petite ville aussi accueillante. Délhia me manque, mais elle ne saurait tarder à me rejoindre.

Pas de temps à perdre, je me retrouve sur le marché du travail et renfloue mon bas de laine, jusqu’à cette mauvaise histoire de pneu crevé, au début de l’année 2000.

Ma mission, ce jour-là, consistait à récupérer une Mercedes 500 stationnée dans un parking souterrain de la petite ville balnéaire de Benalmadena, près de Torremolinos, sur la Costa Del Sol. Nous arrivons en voiture, avec deux amis qui me lâchent à quelques mètres de la limousine.

En avançant vers la limousine, j’aperçois que le pneu avant droit est à plat. Je me dirige vers la malle arrière, dont l’ouverture est déclenchée à l’aide de la télécommande. Au moment où je me penche vers l’intérieur pour me saisir de la roue de secours, des injonctions en langue espagnole envahissent le souterrain :

« Ne bouge pas, fils de pute ! Les mains en l’air ! »

Comprenant que le message m’est adressé, je me redresse lentement avec l’intention de balancer dans la gueule du premier condé venu le sac pesant

que je tiens encore dans la main droite. Et tenter de me natchave.

Une voix de femme, surgie dans mon dos, m'en dissuade :

« Tranquille, ne bouge pas ou je te flingue. »

Le canon de son arme se pose sur ma nuque. La gonzesse ne rigole pas.

Pas envie de mourir, en fonction de quoi je lâche le sac qui émet un bruit de ferraille en touchant le sol.

Un rapide coup d'œil autour de moi me permet d'apercevoir une vingtaine de flics en civil qui se rapprochent en cavalant, armes à la main.

Cuit aux patates, je suis.

Deux flics me saisissent les bras, tandis qu'un autre m'entrave les poignets : le rituel de l'interpellation.

Un autre ramasse le sac de toile et en vide le contenu sur le capot d'une voiture. Deux calibres automatiques glissent du sac.

Sans attendre, le convoi prend la direction de la ville de Torremolinos, avec arrêt unique et obligatoire au commissariat.

Chose inimaginable en France, je suis autorisé à avertir qui je veux depuis le téléphone du juge d'instruction ; j'appelle mon avocat.

Le lendemain matin, il est sur place. À sa demande, je lui résume mes déclarations devant les condés :

« J'ai reçu d'un ami la somme de 1 000 pesetas pour amener la voiture à Malaga, ne sachant rien de sa cargaison.

— Excellentes réponses, commente l'avocat. Je pense que tu peux espérer une remise en liberté dès ce soir. »

Sur le coup, je le prends pour un comique.

La juge d'instruction me demande mon nom. Je pars pour lui donner mon nom balourd, quand un coup de pied de mon avocat me fracasse le tibia. Il préfère visiblement que je donne mon véritable nom, mais en fait, j'ai perdu l'habitude.

Avec mon faux blase, la juge aurait transmis une demande de vérification d'identité à Interpol… et j'aurais été incarcéré dans l'attente du résultat. Là, je m'en sors avec une caution de 2 500 euros environ et un contrôle judiciaire, chaque premier lundi du mois dans un bureau de Barcelone.

Encore un truc impensable en France. Mais je vais découvrir que je ne suis pas seul dans ce cas en patientant lors de mon premier contrôle, derrière une file d'une centaine de gars de toutes nationalités.

Vers 16 heures, je suis libre. Nous fêtons ça devant une paella, en compagnie de mon avocat espagnol, Maître Ignico (que je remercie encore pour son excellent travail), de Ghislaine et de François, puis de nouveau je rejoins mon appart, sauvé une fois de plus.

Délhia est rapidement sur place, tandis que ma famille s'agrandit avec la naissance de deux petits enfants. Heureux événement qui arrache cette phrase à un condé en colère : « Pourvu que ce ne soient que des filles, on en a marre des mecs Lepage ! »

***

Dans le courant du mois de septembre 2000, Sergio tombe en France pour une escroquerie aux statuettes de jade. Avec des complices, il aurait roulé un homme d'affaires français vivant à Bruxelles et travaillant dans l'imprimerie. L'homme venait de vendre pour 65 millions de francs d'actions (10 millions d'euros environ). Un bon client, d'autant qu'il a été inquiété par les services de police pour abus de biens sociaux, banqueroute et trafic de voitures de luxe.

Voici à peu près comment les choses se sont passées. Un jour, l'imprimeur reçoit la visite d'un courtier indélicat, complice de Sergio. Il parvient à lui emprunter une somme de 700 000 francs (à peu près 110 000 euros) en lui proposant de le rembourser avec un très gros bonus. Il est en effet en mesure de lui faire acheter une collection de jades, composée de cinq pièces, dont un magnifique Bouddha, pour une somme dérisoire. Il ne lui en coûtera que 2,5 millions de francs, alors que ces « joyaux » en valent le double.

C'est à ce moment que Sergio et un complice entrent en scène, dans le rôle des vendeurs. L'imprimeur ne sent pas la patate. Il se dit « très intéressé » par leur offre et verse une avance de 1 million de francs. Pour qu'il baisse encore la garde, Sergio lui présente un expert (balourd) pour expertiser le lot. Il explique au futur propriétaire que ces pièces font partie

d’une collection qui a brûlé et qu’il manque cinq statuettes. Ses « clients » se portent volontaires pour tenter de récupérer les pièces manquantes, mais l’imprimeur doit déposer une avance sur le compte d’une société luxembourgeoise : 10 millions de francs.

Un rendez-vous est fixé pour le début de la semaine suivante à Paris. L’expert attend l’imprimeur dans un luxueux local de la rue François-Ier. Rien de tel que les beaux quartiers pour appâter le gogo.

Quelques minutes avant le rendez-vous, la brigade financière interpelle l’imprimeur. Ils lui confisquent sa mallette et… disparaissent.

Sentant qu’il a eu affaire à des escrocs, l’imprimeur s’en va peu après se confier à un avocat spécialiste du jade. La PJ de Versailles est alertée et une souricière est mise en place en vue de mettre fin aux agissements de Sergio et de ses complices… tous arrêtés à la terrasse d’un café, et incarcérés après que l’imprimeur eut reconnu, sous les traits de Sergio… le policier de brigade financière.

Il était dit que je ne pourrais pas vivre dans la tranquillité !

Notes

9. « Tu as des armes ? – Non, je suis touriste. »

10. « Fils de pute, ferme ta gueule ! »

11. « Ce fils de pute. »

12. Service d’espionnage français relevant du ministère de la Défense.

Chapitre 24

Adios España

Mon sympathique séjour en Espagne s'achève lorsque des amis viennent requérir mon aide dans un conflit : des escrocs aux jades leur seraient redevables d'une très grosse somme d'argent.

Un beau jour d'octobre 2000, je franchis la frontière au volant d'une Golf et roule jusqu'à Nice, où sont installés la plupart des protagonistes de cette affaire.

Si j'avais su… j'aurais pas venu (*La Guerre des boutons*).

Je passe une première nuit dans un hôtel, avant d'en changer le lendemain et tous les jours suivants. Précautions minimales, sachant que le moindre contrôle sur le territoire français me conduirait directement au ballon.

Je fais un point quotidien avec mes potes. Au quatrième soir, pour me détendre, je me rends dans un casino en voiture. Je me gare au sous-sol du palais de la Méditerranée et je continue ma route à pied jusqu'au Ruhl. Mauvaise mise.

La machine à sous sur laquelle j'ai jeté mon dévolu semble me sourire : le compteur affiche près de 3 000 pièces. Un joli pactole que je n'ai pas le temps d'encaisser : un autre gros lot m'attend, nettement moins attrayant.

Les yeux rivés sur le compteur, je ne les vois pas arriver. « Police ! » gueulent-ils en me tombant sur le dos. Tellement saisi par la surprise, je n'esquisse pas le moindre geste. La poisse après avoir effleuré la gagne.

Un quart d'heure plus tard, je suis jeté dans une cellule du commissariat de Nice, en attendant un premier interrogatoire.

Des flics passent devant la cellote en me demandant mon nom. Bien sûr, je leur donne celui qui figure sur ma carte balourde. L'un d'eux se marre : il

me connaît. Avec plusieurs de ses collègues, il a fait le voyage de Paris, averti de ma présence dans les parages par la police niçoise. Individu « très dangereux », renfort obligatoire.

« Te casse pas, me dit-il. Dans quelques minutes, ton identité apparaîtra sur l'ordinateur. »

Par principe, je campe sur ma position, pas disposé à leur faciliter le boulot. Je me retrouve dans un bureau pour interrogatoire, face à plusieurs lardus.

« Depuis combien de temps es-tu à Nice ? Que faisais-tu exactement sur la Côte ? » demande l'un d'eux.

Ma réponse était toute prête :

« Je suis là depuis hier soir, pour tourisme. »

Il se marre de nouveau.

« Tu as une manière très spéciale de faire du tourisme. »

Un autre prend le relais :

« Pourquoi avais-tu des jumelles de forte puissance dans ta chambre ?

— Pour admirer les bateaux à partir de ma piaule. »

Encore quelques minutes de ce ping-pong et un flic consent à m'expliquer le pourquoi de ma garde à vue :

« Une commerçante de Nice tenant un magasin d'art asiatique a été enlevée le 30 octobre 2000, sur une route départementale des Alpes-Maritimes, par des individus armés et cagoulés. L'homme qui l'accompagnait à bord de la Mercedes interceptée a été rapidement libéré. Il aurait reçu pour mission de récupérer pour la rançon l'argent provenant d'une escroquerie aux jades, une affaire qui aurait rapporté plusieurs millions de francs à ses auteurs… »

À ce moment de l'histoire, je décide de l'interrompre :

« Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ? Je suis arrivé à Nice le 21 octobre !

— Ne sois pas trop pressé, je vais tout t'expliquer. Nous avons reçu un coup de fil anonyme. La personne a balancé trois mecs : Robert Demorise, dit le Rouge, Gérard Damloup et François Barbot… »

Je le coupe encore dans sa narration :

« Et alors ! Je ne connais aucun de ces mecs !

— Ah bon ! Tu en connais à mon avis au moins un, Demorise. Il déclare avoir déjeuné avec toi dans un restaurant de Nice en compagnie de sa femme. Elle confirme ses dires.

— Je ne connais personne de ce nom. »

Le flic, fataliste :

« Je n'en attendais pas moins de toi. Tu "bats tout[13]", comme à ton habitude. Nous t'avons filoché. Nous t'avons vu avec lui en voiture, puis dans une cabine téléphonique de Cannes.

— Oui, c'est vrai, mais j'étais seul et j'ai appelé quelqu'un en Espagne.

— Non, Michel ! Ton appel correspond à celui reçu par le fils de la commerçante enlevée…

— Moi, je n'ai téléphoné qu'en Espagne !

— Je m'en fous, tu verras ça avec le magistrat instructeur. Dans ton intérêt, il vaudrait mieux nous donner l'adresse de la planque où la femme se trouve actuellement séquestrée. Ce serait moins grave pour toi. »

Il paraît que l'addition est moins lourde si une personne séquestrée est libérée avant trois jours, mais je maintiens le cap :

« Je ne sais rien de cette histoire. Je suis arrivé à Nice au lendemain de cet enlèvement. Alors je n'ai plus rien à ajouter. »

Pendant ma garde à vue, la femme est libérée par les condés : elle a été séquestrée quatre jours dans une maison appartenant à Gérard Damloup, à Nîmes. Ce dernier a été interpellé sur place, de même que François Barbot. Robert Demorise, lui, s'est fait sauter le matin même de mon arrestation, dans un appartement situé sur les hauteurs de Nice.

Depuis quand nous filochaient-ils ? Ils avaient localisé l'hôtel dans lequel j'avais pris pension l'après-midi de mon arrestation. Ils nous avaient aussi suivis jusqu'à cette cabine téléphonique de Cannes. À l'heure précise où le fils de la victime s'était vu réclamer 5 millions de francs en échange de la libération de sa mère…

Mes présumés complices se balancent entre eux, mais aucun d'eux ne me met en cause. Pour l'instant. Cela n'empêche pas le magistrat de me mettre en examen pour « enlèvement et séquestration commis en bande organisée ». La victime affirme en effet reconnaître ma voix. Du moins dans un premier temps, car au cours d'une confrontation ultérieure, elle affirmera avoir été induite en erreur par les policiers.

***

Me voilà en villégiature sur les hauteurs de l'arrière-pays niçois. Très exactement à la maison d'arrêt de Grasse.

Durant une demi-journée, je crois avoir droit à la détention « normale ». Des amis corses et marseillais aussi, qui ont entrepris un forcing auprès de la direction pour que je sois dans le même bâtiment qu'eux. Le directeur vient cependant m'annoncer être dans l'obligation de me placer au Quartier d'isolement. Ordre du ministère de la Justice. J'y suis tout de même reçu par les quelques pointures du banditisme toulonnais et marseillais qui cohabitent entre ces murs, les frères P.J.K. et A.C.

La nouvelle de la libération de Sergio me procure un plaisir d'autant plus grand qu'il ne tarde pas à me rendre visite.

Mon dossier « stups » a été transféré au parquet de Grasse. Simple mesure de sécurité d'une administration pénitentiaire qui a la mémoire tenace : cela lui évitera d'avoir à me balader sur les routes entre la Côte et Paris.

Pour cette affaire, le tribunal correctionnel de Paris m'a déjà condamné à quinze années de prison par défaut, en invoquant la récidive. Pour 750 grammes de H.

Devant le tribunal correctionnel de Grasse, le procès ne dure que quelques minutes. La présidente ne me pose en effet qu'une seule question :

« Monsieur Lepage, maintenez-vous toujours les mêmes déclarations ?

— Oui ! Je suis innocent, la came n'était pas à moi.

— Bien, vous pouvez vous rasseoir… La cour se retire pour délibérer. »

Mes défenseurs, Maîtres Thierry Fradet, du barreau de Toulon, et Philippe Dehapiot me font savoir qu'ils n'attendent rien de bon de la part de ce tribunal. Mes sentiments sont les mêmes. Un quart d'heure plus tard, et malgré de très bonnes plaidoiries, la première sentence est intégralement confirmée. Emballé, c'est pesé !

Sans susciter chez moi de grands espoirs, mes avocats font appel.

Devant la Cour d'appel d'Aix-en-Provence, le procès commence par une nouvelle accusation. On me soupçonne d'avoir fait disparaître mon dossier.

Le 7 janvier 2003, un homme s'est présenté comme avocat au service d'audiencement de la Cour d'appel. Il a demandé à consulter le dossier de son client, Michel Lepage. Quelques instants plus tard, l'avocat et le dossier s'étaient curieusement envolés. Ni l'un, ni l'autre n'avaient jamais été retrouvés !

« Vous avez commandité ce vol en espérant que cela empêcherait la justice de suivre son cours ! » m'accuse ouvertement le président, suivi par le proc.

Avec force, je clame mon innocence, jusqu'au moment où l'avocat général tente de m'interrompre. Le ton monte, je continue à exposer mes arguments, en indisposant visiblement le président qui menace de me faire évacuer si je ne cesse pas.

Mes avocats me prient de me calmer, relayés par ma fille et mon beau-fils, François et Délhia venus me soutenir.

Finalement, ma peine de quinze années d'emprisonnement est une nouvelle fois confirmée, alourdie d'une amende douanière de 1 650 000 euros. Le service financier des douanes ne rigole pas, à croire qu'il manque d'oseille ! En Maison centrale, je serai dans l'obligation de m'engager à rembourser 100 euros chaque mois.

Ce qui jouera en ma faveur pour négocier une liberté conditionnelle. Une fois dehors, ce ne sont plus 100, mais 150 euros qui me seront réclamés tous les mois. 10 % de mon salaire.

Pas moins de cent piges pour régler cette amende douanière ! En espérant qu'à ma mort mes enfants et petits-enfants n'aient pas à casquer les impayés.

Dans la foulée de ma condamnation, je subis un transfert disciplinaire au QI de la prison des Baumettes, à Marseille. Motif : suspicion d'évasion.

Trois mois plus tard, je suis de retour à Grasse. Le directeur reconnaît s'être trompé d'individu. Le vrai suspect se nommait Michel V. Je n'en retrouve pas moins le QI.

***

Le 9 avril 2003 commence le procès du kidnapping, devant la cour d'assises de Nice. Nous ne sommes que deux dans le box des accusés. Demorise comparaît libre, et Barbot, remis en liberté depuis quelque temps, a disparu dans la nature.

N'ayant jamais pu accéder au dossier jusqu'à ce jour, je découvre les déclarations de mes coaccusés. Ils se rejettent mutuellement la responsabilité l'un sur l'autre, sans évoquer ma présence, comme je le fais remarquer à la présidente lorsqu'elle me donne la parole :

« Je suis innocent, d'ailleurs, personne ne m'accuse. La victime elle-même ne me reconnaît plus comme étant l'un de ses kidnappeurs. Je ne comprends vraiment pas mon implication dans cette affaire. Pour avoir prêté une automobile, je me retrouve dans une histoire d'enlèvement. Mon pedigree chargé a suffi aux policiers pour me croire coupable, malheureusement pour moi…

— Pourtant, les policiers vous ont vu dans une cabine téléphonique, observe la présidente.

— Je téléphonais en Espagne.

— Il est prouvé que votre appel était adressé au fils de la victime.

— C'est impossible.

— Bon, vous dites ne pas connaître Demorise, pourtant lui affirme le contraire.

— Il ment, je ne sais pas pourquoi. »

À cet instant, pour se dédouaner, ce connard balance à la cour :

« Si les autres ne parlent pas de Lepage, c'est qu'ils ont peur de lui. »

Je tente de me lever pour passer par-dessus le parapet et le taper. Mais deux énormes mains, celles d'un membre du GIPN, me clouent sur le banc des accusés. Il ne me reste plus que la parole :

« Enfoiré, il faut que tu arrêtes de lire les journaux ! Est-ce que j'ai parlé de toi ? Est-ce que je t'ai impliqué dans quelque chose t'ayant porté préjudice ? »

La présidente me coupe la parole d'un air étonné :

« Monsieur Lepage, vous dites ne pas connaître Demorise et vous le tutoyez ?

— C'est la colère. En prison, on tutoie tout le monde. Ce qu'il raconte peut me coûter des années de prison ! »

Au terme de son réquisitoire, le procureur réclame douze ans de prison pour Demorise, neuf années pour moi et six ans pour Damloup.

Barbot sera condamné ultérieurement.

La présidente me donne alors la parole, et maladroitement, n'étant pas né orateur, je m'adresse à la cour :

« Mesdames et Messieurs de la Cour, comme vous l'avez appris lors des débats, je suis un gangster, avec la mentalité qui va de pair (normalement). Je ne cache pas tout, contrairement à ce que disent certains articles de journaux, mais je ne dis jamais rien. Dans une affaire de stups, mon silence m'a valu quinze années de prison. Ma peine aurait été réduite de moitié si j'avais donné les noms de mes prétendus complices ou ceux de mes commanditaires. Pour cette affaire de kidnapping, je suis innocent. Merci de m'avoir écouté. »

Que pouvais-je dire de plus ?

Tout au long du procès, Délhia est restée dans la salle, près de moi dans cette épreuve, avec mon ami Jim. Alors que les magistrats et jurés se sont retirés pour délibérer, Délhia s'approche du box pour m'embrasser, mais les hommes du GIPN s'interposent en la repoussant, tandis que me reviennent les souvenirs de journées et de nuits merveilleuses passées dans la belle ville de Barcelone et à Villanueva. Nos yeux n'ont cessé de se croiser, exprimant autant d'amour que d'attirance. Il nous faudra pourtant attendre encore plusieurs années pour vivre notre amour sans barrière.

Deux heures plus tard, le verdict tombe : douze, neuf, six, les jurés confirment très exactement et dans l'ordre les réquisitions de l'avocat général.

Malgré mon innocence et les conseils de mes avocats, je décide de ne pas faire appel, par crainte de voir ma peine augmenter au terme d'un nouveau procès. Le total de mes condamnations s'élève désormais à vingt-quatre années. À quel âge vais-je retrouver la liberté ? Serai-je encore en bonne santé ? Mon optimisme reprend tout de même le dessus. Quelque chose me dit qu'une solution pourrait être trouvée pour écourter ce chemin de pierres.

***

Après trois jours passés à la maison d'arrêt de Nice pour la durée du procès, je retrouve une cellule à Grasse. Avec des compagnons du QI, nous envisageons une évasion par la voie des airs, mais quelques semaines plus tard, je cède ma place. La liste d'attente commençait à ressembler à celle que l'on voit devant les bureaux de l'ANPE. Ce n'est pas un hélicoptère de cinq places dont nous aurions besoin, mais d'un transport de troupes !

Sans regret, puisque je suis bientôt transféré vers la maison d'arrêt de Lyon. Bien entendu au QI, avec des mesures de sécurité renforcées : je me vois imposer le parloir hygiaphone.

Inacceptable.

Pour protester contre cette énième saloperie, je prends la décision d'entamer une grève de la faim. Plusieurs de mes codétenus, frappés par cette même mesure infamante, me suivent dans cette revendication.

En attendant, l'administration réagit de façon radicale : transfert immédiat au QI de la maison d'arrêt de Villeneuve-lès-Maguelone, près de Montpellier. Où le directeur me conseille de stopper ma grève de la faim, en échange de quoi je retrouverai les parloirs normaux. Il doit me prendre pour une truffe…

« Je n'ai qu'une confiance limitée dans vos engagements. Je poursuis ma grève jusqu'à l'obtention de parloirs sans séparation ! »

Ma réponse ne lui plaît que modérément, aussi se venge-t-il en m'expédiant vers le QI de la prison des Baumettes. Il paraît que les voyages forment la jeunesse !

Je poursuis ma grève de la faim à Marseille, bientôt soutenu par un grand nombre de détenus. Sous la houlette de mon ami Francis Girard, ils multiplient les signes de protestation, refusant un jour de quitter les cours de promenade pour réintégrer les cellules, déclinant même les repas.

L'administration ne se laisse pas impressionner pour autant : un jour, à 6 heures du matin, je suis à nouveau jeté dans un fourgon de transfert.

***

Cette fois, je me pose pour quelques mois à la maison d'arrêt de Perpignan. Je trouve Tony Cossu qui me fait lire en avant-première son roman. C'est un romancier-né ! Je fais également la connaissance d'un jeune de ma banlieue qui deviendra un ami, Sliman Zidane. Durant l'hiver 2004, mon père décède à la suite d'un cancer. Avant même que je ne dépose la moindre demande de permission, le directeur me fait savoir que c'est inutile : elle me serait refusée pour cause de risque d'évasion. De toute façon, je crois que je n'y serais pas allé : l'escorte renforcée aurait perturbé la cérémonie. Et puis mon père méritait mieux que d'être inhumé en présence de condés.

Quittant bientôt le Roussillon, j'atterris dans l'Allier, au QI de la maison d'arrêt de Moulins-Yzeure. Avec le parloir hygiaphone toujours de rigueur. Je combats cette mesure avec la même virulence, soutenu avec force par Délhia.

Elle passe de longues heures, la nuit, à éplucher les éventuelles jurisprudences consacrées au sujet. Puis finit par prendre la plume pour écrire directement au ministre de la Justice, M. Perben, pour solliciter un entretien. Pour toute réponse, on lui explique que l'administration ne fait qu'appliquer la procédure habituellement réservée aux « individus dangereux ».

Délhia bénéficie du soutien de l'Observatoire des prisons et de M. Hugues de Surinam – que je tiens à remercier. Un jour, elle téléphone au directeur de la prison de Moulins et parvient à s'entretenir avec lui. Le courant passe plutôt bien entre eux. Il lui explique qu'il ne me connaît pas encore bien et qu'une période d'observation lui serait nécessaire avant toute décision me concernant.

Après de longues années de combat, notre demande de permis est enfin acceptée quelques jours plus tard. C'est en arrivant au parloir que je découvre la bonne nouvelle, Délhia me l'avait cachée pour m'en faire la surprise.

Au fil des lettres qu'elle m'a adressées tous les jours, elle m'a fait comprendre la force de son amour. Un jour, elle sera mon épouse officielle. Lorsqu'on m'aura rendu ma liberté.

***

Délhia est plus belle que jamais. Quel bonheur de la retrouver physiquement, sans cet abominable hygiaphone ! Quelle intensité, ces premiers baisers ! Je peux la serrer dans mes bras, laisser aller cet amour trop longtemps entravé.

Le long chemin restant à parcourir ne l'effraie pas. Elle sait qu'elle n'est qu'au seuil d'un long combat, une bataille dans laquelle elle se montrera inégalable. En toute légalité, je le précise.

Une discussion passionnée s'engage sur notre avenir.

Afin d'être sûre de ne plus jamais me perdre, elle me fait promettre de mettre un point final à ma vie de gangster. C'est la condition à laquelle elle ne dérogera pour rien au monde.

Par honnêteté, je lui explique que le choix n'est pas facile pour moi. Est-ce que je pourrai vraiment changer de vie ? Ne suis-je pas à jamais un hors-la-loi ?

L'amour se montre finalement le plus fort et je finis par promettre, sachant pertinemment que je la perdrai au moindre faux pas. Délhia est

dotée d’un très fort caractère. Elle sait ce qu’elle veut, et surtout ce qu’elle ne veut pas.

Note

13. « Tu nies tout. »

Chapitre 25

Sergio

Une nouvelle ère commence avec mon transfert vers la maison centrale de Moulins-Yzeure, située à quelques mètres de la maison d'arrêt du même nom. C'est là que je vais finir de purger ma peine.

Par rapport à la maison d'arrêt, c'est un autre monde. Je passe une grande partie de la journée dans la cour de promenade, où je peux librement m'adonner aux activités sportives.

Ayant renoncé à tout projet d'évasion, j'entre dans le processus de rédemption. Je dois m'employer à récupérer ces mois de remises de peine que je n'ai cessé de perdre au fil de ce périple carcéral mouvementé. La meilleure façon, c'est de participer à toutes les activités culturelles mises à la disposition des détenus. Ainsi, je m'initie à l'art de la peinture avec mon prof, Christophe, tout en suivant des cours de gestion-comptabilité avec Mlle Ollier, des intervenants dévoués à leurs missions. Dans le même temps, je postule pour le poste de bibliothécaire, et ma candidature est retenue.

Un jour, je suis convoqué chez le procureur de la République du tribunal correctionnel de Riom. Il m'annonce un déplacement de trois mois en Espagne, où la justice souhaite m'entendre pour l'affaire des armes. Et me voilà transporté de Lyon jusqu'à Madrid en avion, puis en autocar vers Valence. Tout ce bordel pour accoucher d'une multa (amende)… Le « fiscal » (procureur) réclame une peine de deux ans de prison, qui tombe à un an, qui devient trente mois d'amende à raison d'une cote journalière de 3 euros, ce qui fait 990 jours, multipliés par 3 euros. Soit une amende de 2 970 euros.

Ma fille et François se pressent de régler l'addition et, le 14 décembre, je retrouve la prison de Moulins. J'ai échappé au pire, grâce à ce système de

substitution dont je n’imagine pas qu’il puisse un jour profiter aux voyous français, mais le voyage aura coûté cher au contribuable.

Délhia déploie une énergie formidable pour préparer mon dossier de conditionnelle. Il est évident pour elle que je travaillerai à ses côtés (pour m’avoir à l’œil), dans ce secteur de l’immobilier où elle excelle depuis vingt ans. Je n’en dirai pas davantage, elle pourrait perdre ses partenaires bancaires à cause de mon pedigree – et de leur esprit étroit.

Malgré le nouveau cours donné à ma vie carcérale, l’administration pénitentiaire me soupçonne toujours de vouloir recouvrer la liberté par tous les moyens. L’anecdote qui suit en est la preuve formelle.

Ayant un projet de chambres d’hôtes au Maroc, Délhia m’adresse un jour, par courrier, un plan sur lequel figuraient les maisons, la piscine et les murs d’enceinte.

Le directeur (un brin tordu) de la centrale est persuadé d’avoir sous les yeux un plan de la prison, en vue d’une évasion. Ce qui est à la fois mal me connaître et faire offense à l’intelligence de ma compagne !

Mise au courant de cette confiscation, Délhia adresse une lettre humoristique au directeur de la centrale :

« Monsieur,

Étant donné l’intérêt que vous portez à mes projets immobiliers, je vous joins la suite (un plan immense). Pour la visite ce sera pour plus tard. Inutile de vous demander de le remettre à Michel puisque vous jugez que cela n’a aucun intérêt pour lui.

Je regrette l’esprit psychologue de Monsieur Parkouda (l’ancien directeur de la centrale).

Respectueusement. »

La réponse du directeur est nettement moins drôle. La voici :

« Madame,

J’ai l’honneur de vous remettre les plans que vous avez bien voulu faire parvenir à Monsieur Vincent Claudon, directeur de la Maison Centrale de Moulins-Yzeure. Sans vouloir mésestimer les projets immobiliers de votre concubin, je vous rappelle que selon l’article D 415 du code de procédure pénale, “les lettres adressées aux détenus ou envoyées par eux doivent être écrites en clair et ne comporter aucun signe de caractère conventionnel. Elles sont retenues lorsqu’elles contiennent des menaces précises contre la sécurité des personnes ou celle des établissements pénitentiaires.”

Cet article nous a obligé à saisir un plan que vous avez fait parvenir à Monsieur Michel Lepage qui, dans sa version initiale, nous est apparu comme pouvant être une menace précise contre un établissement pénitentiaire. »

Il croyait que j’étais en train de me faire construire un palace au Maroc et qu’on lui envoyait le plan et l’adresse ! M. Parkouda m’avait semblé plus clairvoyant. Toujours à l’écoute de Délhia, respectueux de la parole donnée, il lui avait fourni les documents dont elle avait besoin pour demander confusions de peines et liberté conditionnelle.

Malgré un certain modernisme, la présence de piscine n’est pas encore d’actualité dans les prisons françaises. J’enrage par ailleurs de voir à quel point le fait d’être entré de plain-pied dans la phase de rédemption a peu d’effets sur ces gens.

Tous les rapports des services sociaux plaident pourtant en ma faveur, soulignant ma participation aux rencontres littéraires, aux concerts, aux projections de films, et à l’atelier peinture. Même l’ancien directeur, M. Parkouda, a rédigé avant son départ une lettre en ce sens, afin de m’aider dans ma quête d’une très hypothétique confusion de peines. Une lettre que je vous livre en intégralité :

« Objet : Comportement de Michel Lepage pendant son incarcération et perspectives de fin de peine.

Michel Lepage est un détenu qui a décidé de mettre un terme à son parcours de délinquant et qui prépare avec une volonté affirmée son retour à la liberté. Il est aidé dans ses efforts par sa famille (notamment par sa compagne Délhia S. qui lui rend visite régulièrement au parloir et qui reste en contact téléphonique avec lui).

Ce détenu jouit d'une audience très positive au sein de la population pénale de la maison centrale. Malgré son vécu, la longueur de sa peine et son "carnet d'adresses", il joue un rôle très modérateur dans ses relations avec les jeunes détenus impatients et contestataires, et ses rapports avec les membres du personnel sont empreints de courtoisie.

Dans ce contexte, toute mesure qui aurait pour effet de réduire le reliquat de la peine de Michel Lepage sera, sans aucun doute, mise à profit par l'intéressé et sa famille pour préparer encore plus activement son retour vers le milieu libre, notamment par le biais d'un aménagement de la peine qui resterait à purger.

Yzeure, le 22 novembre 2006. »

***

Le téléphone, autorisé dans les maisons centrales, permet de maintenir les liens avec les êtres aimés. Il écourte les longues heures d'oisiveté, tout comme les parloirs réguliers.

Téléphone et parloirs n'apportent cependant pas que de bonnes nouvelles. En novembre 2007, j'apprends ainsi que mon fils (Sergio) et mon beau-fils (François) se sont fait serrer en même temps que neuf membres de notre entourage. Les enquêteurs leur reprochent des vols dans toute la France. Lors des perquisitions, de nombreux objets leur appartenant (véhicules de luxe, matériel hi-fi, vêtements, bijoux de grandes marques, montres et autres objets de grande valeur) ont été saisis – tout ayant été payé dans les règles, ce matériel leur sera restitué. Pour l'anecdote, un ami de mon fils, tombé pour le casse du célèbre magasin Zilli, à Cannes, a donné avec humour ce prénom à sa petite fille.

Comment sont-ils tombés ? Une première. La maison de Sergio et de mon beau-fils a été piégée par des micros et des caméras. Le dispositif, autorisé jusqu'au 20 juin 2007, est cependant resté en place jusqu'au 5 juillet 2007, sans autorisation de prolongation. Une entorse qui conduit la chambre criminelle de la Cour de cassation à annuler une bonne partie de la procédure. Avec dans la foulée la remise en liberté de Sergio, François et de leurs amis.

Au passage, Délhia subit une garde à vue, une perquisition de son appartement et la confiscation du disque dur de son ordinateur. À ce jour, nul ne sait ce qui a permis de l'embarquer dans cette affaire. Sa proximité avec Sergio et le fait qu'elle soit ma compagne ont apparemment suffi à la soupçonner de blanchiment d'argent. Heureusement, son travail transpire le blanc-bleu et la justice a vite compris son erreur.

Sa liberté retrouvée, Sergio ne déroge pas aux bonnes habitudes : il me rend aussitôt visite.

***

Vendredi 30 janvier 2009.

Ce jour-là, comme tous les vendredis matin, je suis en classe pour suivre le cours de gestion de Mlle Ollier, en compagnie de quatre autres détenus.

Soudain, le chef de détention pousse la porte et me demande de le suivre d'un air grave.

Sans savoir pourquoi, m'envahit un mauvais pressentiment.

En marchant dans les couloirs, j'interroge le surveillant chef :

« Que se passe-t-il ? »

Il me répond avec gêne :

« Un malheur est arrivé dans votre famille. »

Immédiatement, un étau me serre les entrailles et les jambes ne semblent plus vouloir me porter.

Dans le bureau, le directeur me reçoit en compagnie d'un surveillant chef. Leur air triste est-il de pure convenance, ou sont-ils sincères ? Après

quelques secondes de silence, le directeur prend la parole pour m'annoncer la mort de mon fils Sergio, victime de deux coups de feu mortels dans la nuit.

Le monde s'écroule autour de moi. Je ne perds pas seulement un fils, mais aussi un ami et un complice. Un fils qui tout au long de mes années de détention a toujours été d'un grand soutien.

Les larmes envahissent mes yeux, mais ne les quittent pas.

Comme un robot, je remonte à la salle de cours et j'annonce cette terrible nouvelle à ma prof. Avec des gestes mécaniques, je range mes affaires et quitte la salle.

Dans le refuge de ma cellule, je m'allonge sur mon lit et laisse couler mes larmes.

Je revois le visage de mon fils, riant à l'idée de préparer ma sortie. Il me voyait directeur d'un restaurant de luxe dont il avait fait l'acquisition et rêvait de m'associer à ses affaires immobilières. Comme toujours, il pensait à moi.

Je songe à ses quatre enfants et à sa femme.

Puis me revient ce bref échange que nous avions eu récemment.

« Mon fils, calme-toi, tu brûles la vie par les deux bouts, lui avais-je dit.

— Papa, je peux mourir demain. Alors j'en profite le plus possible », m'avait-il répondu.

Je lui avais demandé :

« Tu es en embrouille ?

— Non ! Mais tu sais, maintenant, pour un rien tu te fais allumer. »

C'était prémonitoire.

La police criminelle vient m'entendre dans la foulée. Ils veulent savoir si j'avais eu vent de menaces particulières pesant sur mon fils, si j'avais une petite idée de l'identité des assassins.

« Non, je ne suis au courant de rien. Je suis depuis si longtemps dans un trou à rats. »

Le samedi suivant, Délhia est présente au parloir pour me soutenir dans mon malheur.

Entre-temps, j’ai déposé une demande de permission en vue d’accompagner mon fils à sa dernière demeure. Refusée. Argument invoqué : ma propre sécurité.

Le jour de la cérémonie, la petite bourgade de la Ville-du-Bois est cernée par un nombre impressionnant de condés en civil et de gendarmes. Il aurait fallu des couilles énormes à celui qui aurait désiré me fumer ce jour-là, escorté par une ribambelle d’hommes du RAID et du GIGN !

Le 5 février 2009, mon cas est de nouveau examiné par l’expert psychiatre. Il cherche à savoir si mon état d’esprit est à la vengeance et si mon comportement a changé depuis sa première expertise.

Que pouvais-je répondre à cela ?

La vie continuait son cours dans l’attente d’une acceptation de ma demande de liberté conditionnelle. Avec ses interminables journées alourdies par une énorme tristesse.

***

Le samedi 14 février 2009, je reçois la visite de Délhia ; le lendemain, dimanche, c’est le tour de ma fille, de François et de leurs enfants. Un parloir pas tout à fait comme les autres…

Nous sommes réunis dans un box clos et la conversation va bon train, ponctuée par les éclats de rires de mes petits-enfants, lorsque Ghislaine prend un air sérieux :

« J’ai entendu du bruit, comme une bagarre. »

Les bagarres sont monnaie courante au parloir, où les familles se chamaillent volontiers pour le choix du box ou pour des broutilles. Sur l’insistance de ma fille, j’entrouvre la porte et passe la tête.

Je peux le révéler, la caméra de surveillance a tout filmé : je vois alors un maton tenu par le cou par un détenu, brandissant un objet dans les mains. Le détenu, m’apercevant, se met à gueuler :

« Michel, rentre dans ton box, ça va péter ! »

Une évasion.

Je referme aussitôt la porte et avec mon beau-fils, nous protégeons les enfants et ma fille dans l'attente d'explosion.

Elle est longue à venir, puis c'est une détonation presque étouffée assez puissante cependant pour que ma chaise se brise en deux. Je me retrouve cul par terre. Ce qui fait bien marrer ma petite famille.

Avec mon beau-fils, nous sortons et tombons sur un deuxième détenu, Christophe, qui nous annonce une deuxième explosion plus importante à venir.

Du coup, nous récupérons les enfants et ma fille pour nous planquer dans un box plus éloigné. Au passage, je préconise à mon ami Rocco, un gitan, de faire la même chose avec femme et enfants.

Christophe vient se planquer près de nous et on l'entend pester contre cette mèche qui semble ne pas vouloir prendre.

Avec ma famille, nous changeons une nouvelle fois de place pour nous éloigner le plus possible de la porte qui doit exploser. La famille gitane nous imite.

Certains commencent à paniquer et s'en prennent à ceux qui tentent de s'évader. Avec François et Rocco, nous calmons tout le monde en expliquant que les mecs ne leur feront aucun mal. Nous leur donnons quelques conseils pour se protéger, ainsi que leurs enfants.

La seconde déflagration arrive. Extrêmement puissante, elle fait sauter des vitres, des plaques de faux plafonds et quelques lampes.

Malgré la distance, le souffle cingle le bas de mes jambes.

Quelques minutes plus tard, une fois la poussière retombée, en compagnie de François nous allons constater les dégâts.

La porte du sas de sécurité est béante. François me balance avec un sourire :

« Tu peux t'arracher. »

Mais ce n'est plus d'actualité pour moi : j'ai déjà donné dans le truc. Pas le moment de faire le narvalo, je suis dans l'attente d'une réponse pour ma liberté conditionnelle.

Cette évasion me permet cependant de profiter plus longuement de la présence de ma famille, les matons n'ordonnant l'évacuation des parloirs que trois heures plus tard. Les miens resteront plusieurs heures entre les mains des condés, pour interrogatoire.

Le lendemain après-midi, je suis convoqué dans le bureau du directeur. Deux hommes m'y attendent, fonctionnaires de l'administration pénitentiaire, disent-ils. Ils ont visionné la bande de la caméra de surveillance et aperçu un des évadés en train de parler avec moi. Ils veulent savoir ce que Christophe m'a dit. Ma réponse fuse :

« Il parlait tout seul. »

À mon grand étonnement, loin de s'emporter, ils me félicitent pour mon comportement lors de l'évasion. Plusieurs familles ont apparemment relaté mon comportement afin que tout se passe au mieux pour elles. Ils m'annoncent dans la foulée une nouvelle plus surprenante encore. Ils vont me proposer pour une grâce présidentielle exceptionnelle… que j'attends encore à ce jour.

Profitant de leur bonté, je ne manque pas de leur faire savoir que Rocco m'a aidé pour calmer les gens. Le reste, je le garde pour moi, notamment les remerciements que j'adresse aux deux évadés, Christophe et mon pote Top, qui sans le vouloir, en s'évadant, ont donné un sérieux coup de pouce à ma demande de libération conditionnelle. Car, malgré la porte ouverte, j'ai résisté à l'appel.

***

À la fin du mois de mars, la nouvelle tant espérée est là : ma libération conditionnelle. Le travail en profondeur effectué par Délhia a fini par payer. Mes avocats Clarisse Serre et Philippe Dehapiot doivent aussi être remerciés pour leur soutien et les démarches qu'ils ont accomplies auprès des autorités ministérielles durant toutes ces années de combat – ils ont toujours été très disponibles pour ma famille.

Ma libération est fixée au 6 avril 2009 à 9 heures du matin. Ma conditionnelle durera trois années, pendant lesquelles je serai dans

l’obligation de répondre à toutes les convocations de mon juge d’approbation. Sous peine de retourner à la case départ.

Il me reste quelques jours pour faire mes adieux à deux (vrais) amis que je vais laisser derrière ces murs de merde Denis et Abdel Lbo. Le moment est aussi venu de distribuer tout ce que j’ai en cellule, ordinateur, chaîne hi-fi, fringues et tout le reste, comme le veut la coutume. Tous les libérables ne se plient pas à ces rituels de taulards, le minimum que l’on doit aux potes.

Le 6 avril 2009, je subis une ultime fouille, au cas où j’emporterais un souvenir matériel de cette centrale. Une pierre, un morceau de barreau…

La dernière porte s’ouvre et le maton de service me souhaite « bonne chance ». Clac, la porte se referme dans mon dos. Pas de regard en arrière. Plus envie de voir ces murs gris.

Sur le parking, le visage illuminé de bonheur de Délhia et son grand sourire. Un sourire qui dit la fin de notre calvaire.

Je me précipite vers elle et l’embrasse en la serrant dans mes bras.

Un peu en retrait se tient mon neveu David, qui m’a soutenu durant ces nombreuses années, accompagné de Zidane (pas le footballeur) Slimen, un ami, compagnon de galère dans divers QI. Mes enfants n’ont pas été avisés, je préfère leur faire la surprise.

Moi au volant, Délhia à ma droite, seuls, nous roulons le cœur heureux vers notre destin, en espérant qu’il concordera avec nos désirs.

Malgré ce bonheur, mes pensées s’envolent vers Sergio. Il me manque. Pour rien au monde, il n’aurait raté un tel rendez-vous. Il avait souvent évoqué cette libération avec des amis et sa joie de me retrouver. Du bon côté du mur.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library